

LINGUISTICA

IV.

LJUBLJANA

1961

LINGUISTICA

IV.

LJUBLJANA

1961

Založila Univerzitetna založba univerze v Ljubljani
Tiskala tiskarna ČZP Primorski tisk
Izvodov 400

L I N G U I S T I C A

UREJUJETA MILAN GROŠELJ IN STANKO ŠKERLJ

LETO IV.

1961

OB IZIDU IV. LETNIKA

Linguistica je doslej izhajala kot priloga *Slavistične revije*. Sklad za pospeševanje založništva nam je blagohotno omogočil, da izdamo pričujoči letnik kot samostojno revijo. Uredništvo je, za to pomoč iskreno hvaležno, ker je mnenja, da je s takšno revijo ustrezno lingvističnim študijam pri nas in njihovem razvoju.

Upamo, da bo to glasilo sčasoma lahko izhajalo v nekaj večjem obsegu in v dveh snopičih letno ter v večji meri priobčevalo tudi poročila in ocene.

U r e d n i š t v o

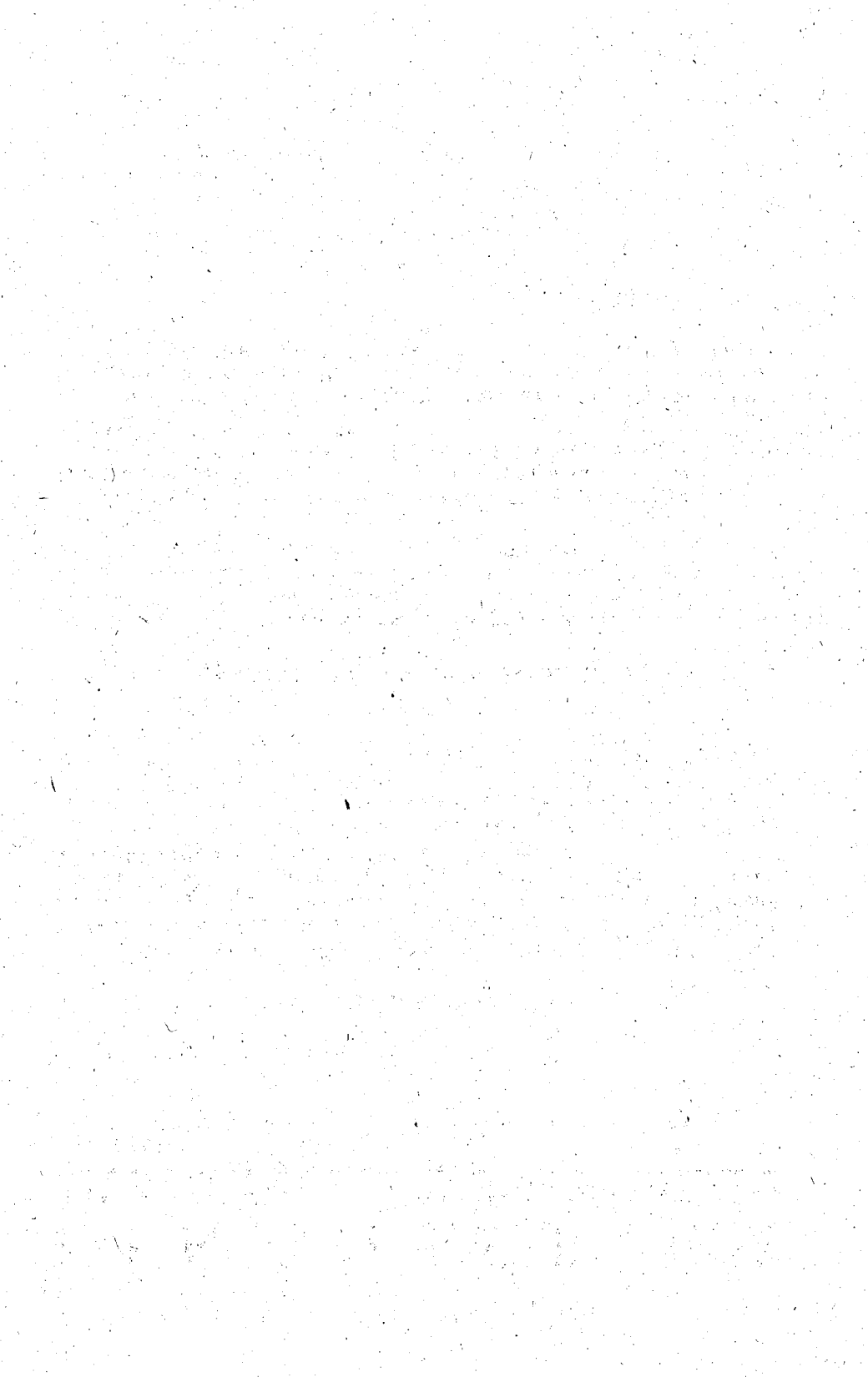
A L'OCCASION DE LA PUBLICATION DU IV^e VOLUME

Grâce à la subvention généreuse du Fond destiné à favoriser les activités éditoriales, nous sommes désormais en état d'assurer la publication indépendante de la revue *Linguistica*, parue jusqu'à présent en appendice à la *Slavistična revija* (Revue de Slavistique, Ljubljana).

Convaincue qu'une telle revue rendra de bons services aux études linguistiques dans notre pays, la Direction tient à exprimer sa vive reconnaissance à tous ceux qui ont contribué à rendre possible sa réapparition.

Nous espérons que, à l'avenir, notre revue pourra accroître son volume pour paraître annuellement en deux fascicules et qu'elle publiera dans une plus grande mesure des comptes-rendus et des notes bibliographiques.

Les Directeurs



Anton Grad

REMARQUES SUR L'EMPLOI DE L'ADVERBE DE REPRISE SI
EN ANCIEN FRANÇAIS

Parmi les emplois si multiples en ancien français de l'adverbe *si*, issu du latin *sic*¹, un des plus intéressants du point de vue syntaxique est sans doute celui où on le trouve en tête de la proposition principale conséquente, c'est-à-dire précédée d'une subordonnée². Ce *si* de rappel, de reprise, concurrencé en ancien français par d'autres adverbes temporels dans cette fonction (à savoir celle de rappeler, de reprendre, de résumer une circonstance énoncée précédemment par la subordonnée) avait primitivement une valeur modale et s'employait déjà en latin vulgaire en relation avec *si* conditionnel, mais il n'a pas tardé à prendre aussi le sens temporel³.

En ancien français, notre *si* de reprise est plutôt rare dans les principales précédées d'une subordonnée conditionnelle⁴:

se ons creioit Dieu en ches quatre pays, si seroient tous christiens jusques en Egypte, Chronique de Jean d'Outremeuse, III, 54, 9; *ibid.*, I, 10, 11; *Si vus ne les volez regarder...*, *Si averount mensoungé trové*, Fabliaux, p. p. Montaiglon, II, 253; *Se il estoit ocis, s'an seron delivré*, Parise, 1182⁵; avec d'autres adverbes de reprise: *Se tu esteies ore occis*,

¹ Cf. Lerch, *Historische französische Syntax*, I, p. 59 ss; Foulet, *Petite syntaxe de l'ancien français*, 3^e éd., p. 300 ss.

² Cf. Diez, III, § 344; Meyer-Lübke, *Rom. Gramm.*, III, § 651; Lerch, o. c., I, p. 66 ss; Imbs, *Les propositions temporelles en ancien français*, Paris, 1956, p. 48 s.

³ Cf. Lerch, o. c., I, p. 69; Imbs, o. c., p. 48 ss: *Si... laetitiae... nomen aliud dediderint, sic aegritudini... aliud vocabulum congruebat*, Lactance, *Inst.*, 6; pour plus d'exemples v. Stolz-Schmalz-Hofmann, *Lat. Grammatik*, 5^e éd., 1928, p. 772; *sic = alors, ensuite* est attesté déjà chez Tertullien (3^e siècle).

⁴ Selon M. Nissen, *L'ordre des mots dans la Chronique de Jean d'Outremeuse*, thèse pour le doctorat, Uppsala, 1943, on l'évite à cause de sa ressemblance avec la conjonction *se* (*si*).

⁵ Il ne faut pas confondre le *si* de reprise avec le *si* adversatif (= cependant, pourtant, toutefois, tout de même, néanmoins) qu'on retrouve jusqu'au 17^e siècle: *S'estiés cent a chacun des lor dos, Si venront il asanler avuec vos*, Ch. d'Aspremont, 6061—62. Dans les principales négatives, ce *si* adversatif fait défaut, mais la principale retient l'ordre des mots inversé (VS): *S'il estoient de fin achier tenpré, N'avoient il envers nos poesté*, Ch. d'Aspremont, 5238. Cf. Lerch, o. c., I, p. 62 s., Franzén, *Étude sur la syntaxe des pronoms personnels sujets en ancien français*, thèse pour le doctorat, Uppsala, 1939, p. 131, 151, 155; Grad, *L'inversion du sujet dans la principale précédée d'une subordonnée en ancien français*, dans Razprave SAZU, Classe II, Ljubljana, 1956, p. 77 ss.

dunc n'ai jeo mais suz ciel amis, Gormond, et Isembart, 215; *s'il le puet del cheval abatre*, *Dunc sera il enfin honiz*, Marie de France, *Lais*, Milun, 354—55; *S'Aumon, mon fil, avions avuec nos*, *Lorx verroit l'on quin seroient mellors*, *Chanson d'Aspremont*, 6922—23, etc.

L'adverbe de reprise *si* est, au contraire, extrêmement fréquent après une subordonnée temporelle introduite par la conjonction *quant* (quand):

Quant il venoit devant le rei, si li soleit li reis demander, *Quatre Livres des Rois*, 107; *Quant chascuns sor son cheval sist, Si s'achement tuit troi*, Chr. de Troyes, *Lancelot*, 3012—13; *Quant revenu sont, si se trait L'uns vers l'autre*, Gerb. de Montr., *Perceval*, 13731—32; *E quant il l'eut prise, si li dona on de l'avoir*, Clari, *La Conquete de Constantinople*, IV (emploi très fréquent dans ce texte!) etc., etc.

Ici encore, *si* a des équivalents dans les adverbes ayant une valeur temporelle, comme p. ex. *donc*, *adonc*, *lors*, *puis*:

Quant veit li pedre que mais n'avrat amfant Mais que cel sul que il par amat tant, *Dunc se purpenset del secle an avant*, St. Alexis, 36—38; *Quant derriers els le secors veient, Idonc se sont ravigoré*, *Eneas* 3707—8; *Quant la douce Vierge Marie Vit mort le trez dous fruit de vie*, *Lors se trait ele ver la crois*, *Passion*, 1855—57; *Quant les auront enterrez richement, Puis noz copez les chiés de maintenant*, *Amis et Amiles*, 3165—66, etc.

On aura remarqué, dans les exemples précédents, un phénomène syntaxique important: l'adverbe de reprise entraîne l'inversion du sujet⁶ de la principale, comme, selon une loi rythmique de l'ancienne langue, n'importe quel circonstanciel ou complément (régime direct ou indirect) ou attribut, mis en tête de la proposition⁷.

Or, dès que la principale conséquent est introduite par un complément (un régime direct ou indirect), un circonstanciel ou un attribut, l'adverbe de reprise *si* (ou ses équivalents) n'est plus employé:

Quant crestien les nos orent tolus, Voiant nos els furent il bien batus, Ch. d'Aspremont, 6880—81; *Quant li plusur entendent q'um quist . . ., mult en furent dolent*, *Saint Thomas*, 1770—72; *Si Arrabiz de venir ne se repetent, La mort Rollant lur quid chèrement rendre*, *Roland*, 3011—12; *Se il vos puet sozprendre, Honis soit il . . .*, Gerb. de Montr., *Perceval*, 2140—41; *et s'il ne repaire ja mes, De nos avras tu bele pes*, *Eneas*, 6049—50; *Cum jo serai a Loïen, en ma cambre, De plusurs regnes viedrunt li hume estrange*, *Rolland*, 2910—11; *Car se jel savoie, m'amor Avriez vos perdue*, *Meraugis de Portlesguez*, 798—99, etc.

Il en est de même des cas où la subordonnée est intercalée dans la principale, c'est-à-dire entre un circonstanciel temporel qui commence

⁶ S'il devait être exprimé par un pronom personnel, celui-ci pouvait être omis en ancien français, cf. Foulet, o. c., §§ 54, 442, 457—459.

⁷ Cf. Meyer-Lübke, o. c., III, 748; Foulet, o. c., § 449; Lerch, o. c., III, 395 ss; Grad, o. c., p. 65 ss; Dauzat, *Tableau de la langue française*, p. 49, attribue cette inversion du sujet aux influences germaniques.

la phrase et le reste de la principale: le circonstanciel fait partie de la principale qui, par conséquent, est déjà introduite:

Et le demain, quant vint a l'ajorner, Fist Carlemaines par tolte l'ost crier, Ch. d'Aspremont, 1694—95; *L'endemain, quant li jorz fu clers, se leva Perceval*, La Queste del Saint Graal, 72, 22—23; *Au matinnet, quant le jour virent, Se lieve Perchevaus*, Gerb. de Montr., 3220—21; *Et lors, quant la nuit se depart, Se puet Meraugis merveillier*, Meraugis de Portlesguez, 1664—65, etc.⁸

L'absence de l'adverbe de reprise dans nos derniers exemples s'explique donc par la présence d'un autre mot accentué devant le verbe de la principale conséquente, et — vice versa — l'emploi de l'adverbe de reprise *si* s'explique surtout — nous ne tarderons pas à le voir — par l'absence d'un autre mot accentué devant le verbe; car, la présence de l'adverbe de reprise est due surtout aux raisons rythmiques: on sait que, en ancien français, le verbe tend à occuper la seconde place dans la phrase⁹ et c'est pourquoi il doit être précédé d'un mot ou groupe de mots accentué.

Mais, ce mot ou groupe de mots accentué ne pouvait-il pas être exprimé par le sujet de la principale dans tous nos cas? Ou bien, faut-il dire que la subordonnée temporelle (introduite par *quant*, *cum*) ou conditionnelle (introduite par *si*, anc. fr. *se*) précédente, jouant le rôle d'un circonstanciel, entraîne l'inversion du sujet dans la principale conséquente même quand celle-ci n'est pas «introduite»?

Or, les recherches¹⁰ ont clairement montré que les subordonnées précédant la principale et introduites par des conjonctions simples (*quant*, *cum*, *se*), héritées du latin, n'exercent aucune influence sur l'ordre des mots de la principale postposée; l'inversion du sujet n'y a pas lieu, la construction de la principale est donc indépendante de la subordonnée précédente et elle ne diffère pas, à cet égard, de la construction latine correspondante: l'ordre direct SV (sujet-verbe) y est la règle, et l'ordre inversé VS — nous l'avons vu — n'y apparaît que dans les cas où la principale est introduite par un complément objet ou un circonstanciel, qui attire la verbe et rejette le sujet après le verbe. Bornons-nous à n'en donner que quelques exemples:

Quant en la chambre furent tut sol remés, Danz Alexis la prist ad apeler, St. Alexis, 66—67; *Et quant il furent richement conraé, Li escuier vont les napes oster*, Le Charroi de Nîmes, 814—15; *Quant li turneiemenz depart, Milun s'en vet*, Marie de France, Lais, Milun, 481—82; *Quant li*

⁸ C'est aussi le cas de l'exemple, cité par M. Imbs, o. c., p. 53: *L'endemain, quant il orent la messe oïe, s'assemblerent a parlement*, Villehardouin, Conquête, § 147, pour lequel M. Imbs admet la possibilité que *s'* y représente l'adverbe de reprise *si*; nous préférons y voir la forme faible du pronom personnel réfléchi (*se*).

⁹ Cf. Thurneysen, *Die Stellung des Verbums im Altfranzösischen*, Zeitschrift für romanische Philologie, XVI, p. 289 ss, et Lerch, o. c., III, 395 ss.

¹⁰ Cf. Franzén, o. c., p. 152 s, Nissen, o. c., p. 62, Grad, o. c., p. 73 ss.

baron l'ont escouté, *Chacsuns a jecté s'espee*, Gerb. de Montr., Perceval, 1062—63; *Quant il furent armé, li dux parla a tous les haus homes de l'ost*, Clari, *La Conqueste de Constantinople*, 14, 7; *Se de venir Arrabit ne demurent*, *Cil les ferrunt*, Roland, 3081—82; *Si jo m'en vois ensemble od vus, mis pere avreit e doel e ire*, Marie de France, 116, 96; *S'Erec bien coverz ne se fust*, *Li chevaliers blecié l'eust*, Chr. de Troyes, Erec, 935, etc.

Le sujet pouvait être exprimé par le pronom personnel qui, du moins primitivement, avait dû être accentué:

S'or me connoissent mi parent d'este terre, Il me prendront par pri o par podeste; *Se jos en creit, il me trairont a perte*, St. Alexis, 203—5; *Quant jo l'vus dis, cumpainz, Vus ne l'deignastes*, Roland, 1715—16; *Quant vos, sire, le me rouvés, Je vos dirai comment je l'ai*, Chr. de Troyes, Guill. d'Angleterre, 2082—83; *Quant voit sa gent torner a tel mériel, Il en jura Mahom et Jupitiel*... Ch. d'Aspremont, 3274—75; *Quant il vós vout livrer à mort*...; *Il ne voloit escouter plait*, Bérout, Tristan, 2376—77; *Quant tu ne la secors, Tu es honiz en totes corz*, Meraugis de Portlesguez, 5149—50, etc.

Nous croyons que la négation *ne*, elle aussi¹¹, y était assez accentuée pour ne pas laisser le verbe principal rythmiquement à découvert; même lorsque l'e de la négation est élidé celle-ci, contractée par ex. avec l'adverbe en suivant, formait avec celui-ci un groupe accentué précédant le verbe, comme le font voir les exemples suivants (cités par M. Imbs, o. c., p. 51):

Quant ele le veit, ne poet muer ne riet, Roland, 959; *Quant jel vos dis, n'en feïstes nient*, *ibid.*, 1708; *Quant Carles oit la seïnte voix de l'angle, N'en ad poür ne de murir dutance*, *ibid.*, 3612.

Toutefois, on trouve des exemples — rares d'ailleurs — où l'on rencontre l'inversion du sujet dans la principale non-introduite; les verbes en tête de la principale sont, pour la plupart, des verbes intransitifs et déclaratifs (dire, faire = dire), qui admettent la même construction aussi dans la construction indépendante:

Quant ot li pedre la clamor de son fil, Florent si ueil, Alexis 221—22; *E quant li moïnne vindrent lur complie chanter, Quidierent il pur veir que*... Saint Thomas, 1991—92; *Quant li reis l'out tut sul enmi le champ mené, Fait il*:...; *ibid.*, 4361—62; *Quand chu fu faite en la hakteche de casteal, Apparut visiblement li angle*, Chron. de J. d'Outremeuse, 80, 12; *Quant voit parmi le cors l'espee, Fuit li li sans, si s'est pasmée*, Piramus et Tisbé, 821—22, etc.

Comp. la construction indépendante dans:

Plourent sui ueil e si getet granz criz, St. Alexis, 436, *ibid.*, 589; *Vait s'en li pueples*, *ibid.*, 601; *Viendrat li jurz*, Roland, 54; *Dient paien*, *ibid.*,

¹¹ «Ne est au fond un mi-adverbe qui adoucit notablement... la brusquerie qu'il y a toujours à commencer une phrase par un verbe privé de son sujet», Foulet, o. c., § 474.

66; *Respunt dux Naimes*, *ibid.*, 246; *Vient i li dus de Premestine*, *Eneas*, 3929, etc.

Nous croyons que telles constructions avaient pu contribuer à l'emploi exceptionnel de l'inversion du sujet dans la principale conséquente de nos exemples (comme le suppose aussi Nissen). Il ne faut pas non plus rejeter la possibilité de l'influence exercée par les propositions temporelles introduites par une locution conjonctive (*ainz que, puis que*, etc.) qui, elles, entraînent — comme nous le verrons — l'inversion du sujet de la principale conséquente, cf.: *Mais ains que de maingier fust tans, Vint a la loge uns forestiers*, Chr. de Troyes, Guill. d'Angleterre, 272—73; *Car puis qu'il repaire d'essil d'ultra la mer, Dist. il...*, Saint Thomas, 5421—22, etc. Franzén aussi admet la possibilité de cette influence¹².

C'est ici qu'il faut mentionner un phénomène syntaxique intéressant, sur lequel nous voudrions insister aussi en vue d'une explication satisfaisante d'un autre problème traité aussi dans cet article (voir plus bas): dès que, dans nos exemples, le verbe, se trouvant en tête de la principale conséquente, s'accompagne d'une forme faible du pronom personnel régime (ou des adverbes pronominaux *en, y*), celle-ci est postposée au verbe¹³: elle ne peut pas le précéder faute d'un autre mot ou groupe de mots accentué devant le verbe (sujet /pronominal/, complément objet ou circonstanciel), sur lequel elle pourrait s'appuyer¹⁴; par conséquent, nos exemples des principales au pronom régime postposé suivent, à cet égard, la loi établie déjà par Tobler¹⁵ selon laquelle les formes faibles des pro-

¹² C'est à cette influence qu'on pourrait attribuer aussi l'exemple, cité par M. Imbs, o. c., p. 52: *Quant le vit Guenes, mist la main à l'espee*, Roland, 443.

Quant à la construction de la principale, précédée d'une subordonnée introduite par *quant* ou *se*, M. Franzén n'a relevé, dans les textes dépouillés par lui, que 6 cas de la construction VS et une quarantaine de cas au sujet non-inversé, cf. Franzén, o. c., p. 152. Les relevés de M. Nissen sont plus intéressants encore: 105 cas de SV, 2 seuls cas de VS, et 179 exemples de la principale introduite par l'adverbe de reprise *si*.

¹³ «Les pronoms de la 3^e personne y conservent la forme faible; ceux de la 1^{re} et de la 2^e personne du singulier ainsi que le réfléchi, apparaissent soit à la forme forte, soit à la forme faible», v. Foulet, o. c., § 162.

¹⁴ Toutefois, le verbe peut être précédé d'une forme accentuée (forte) du pronom personnel: *Mes se je mant, moi pesera*, Cligés, 1402; *Quant je parti de Bourdiaus la cité, Lui commandai me grant tere a garder*, Huon de Bordeaux, 3069—70, etc.

¹⁵ Tobler, *Vermischte Beiträge*, V, 400 ss. Voici quelques exemples de notre construction au pronom personnel régime postposé au verbe: *Trencherai vos la feste*, Pèlerinage de Charlemagne, 25; *Voit le li rois, grant ire en a en soi*, Ch. d'Aspremont, 3183; *ibid.*, 3340; *Cuides me tu por si pou esmaier?* Couronnement Louis, 2589; *Demanderoiz me vos plus rien?* Perceval de Gallois, 8788, etc.

La même construction se retrouve dans les propositions indépendantes juxtaposées: *Balans l'entent, prent soi a corecier*, Ch. d'Aspremont, 2527; *ibid.*, 5676, 9767; *An chastel viennent en viron, Chascuns i tant son paveillon*, *Herbergent. soi de totes parz*, Le Roman de Renart, I, 1697—99; *L'amiraus l'ot, prent soi a regarder*, Huon de Bordeaux, 7712, etc.

On sait que, aujourd'hui encore, on fait emploi de cette construction dans les phrases impératives (affirmatives): *Donne-moi du pain. Dis-leur la vérité!* etc., etc.

noms personnels objets ne peuvent pas — au moins jusqu'au 13^e siècle — commencer une phrase, mais doivent être postposées au verbe¹⁰:

Quant or sera l'apostolie conté, Deffendra toi sainte crestienté: Tolt ton païs verras a mal torné, Ch. d'Aspremont, 1159—61; *Quant vos serés la u vos fustes né, Vanterai m'ent coiemment a celé, Que j'ai un dru en la crestienté*, *ibid.*, 2669—71; *Quant ele oï sa volenté, Mercie l'en, si li sot gré*, Marie de France, Lais, Milun, 365—66; *Quant tu alois a saint Pere au baron, Chalanja toi Français...*, Charroi de Nîmes, 204; *Quant ele l'ot, prist soi a porpenser*, Bueves de Hantone, 10 151; *Quand ele a veü Percheval, Vergogne soi*, Gerb. de Montr., Perceval, 6378—79; *Quant il les vit, prist soi a porpenser*, Huon de Bordeaux, 4335, etc.

On retrouve la même construction aussi dans la principale non-introduite, précédée d'une subordonnée conditionnelle:

Sé l' pois truver a port ne a passage, Liverrai lui une mortel bataille, Roland, 657—58; *S'en rere-guarde troevet le cors Rollant, Combatrat sei a trestute sa gent*, *ibid.*, 613—14; *E, se il puet, murät i veirement*, *ibid.*, 615; *se par vos puis m'enor avoir, Servirai vos a mon pooir*, Eneas, 4171—72; *S'il vos estuet as Sarrasins joster, Secorraï von sans longues demorer*, Ch. d'Aspremont, 3923—24; *Se vos nel faites, dirai vos mon sanlant*, *ibid.*, 5047; *Et se jo puis vaintre vo campion, Conduirai vos el tertre d'Aspremon*, *ibid.*, 474—75; *Que, s'Agolant les menés en present, Ocira les, jel sai a ensient*, *ibid.*, 6538—39, etc.

Comme une telle construction d'une phrase énonciative était assez exceptionnelle et à cause de sa lourdeur assez rare déjà dès l'époque des plus anciens textes, et que, d'autre côté, l'emploi des pronoms personnels sujets, qui permettraient aux formes faibles des pronoms personnels régimes d'occuper la place devant le verbe, n'était pas encore de rigueur, nous croyons que, à côté des raisons rythmiques, la langue recourait à l'adverbe de reprise *si* aussi pour raisons syntaxiques, à savoir celles de permettre aux formes faibles des pronoms personnels objets, accompagnant le verbe de la principale, d'occuper, suivant leur tendance, leur place déjà habituelle devant le verbe; et dans nos cas elles ne pouvaient le faire qu'en s'appuyant sur l'adverbe de reprise commençant la principale. En effet, les cas où *si* se fait suivre d'une forme faible des pronoms personnels régimes forment une majorité écrasante de nos exemples:

Quant jot vid sin fui lede e goiuse, St. Alexes, 458; *Quant l'ot Marsilie, si l'ad baiset el col*, Roland, 601; *Quant chascuns sor son cheval sist, Si s'acheminèrent tuit troi*, Chr. de Troyes, Lancelot, 3012—13; *Et quant il l'eut prise, si li dona an de l'avoir*, Clari, Conquête de Constantinople, IV; *Quant le vei, si me membre de Guion*, Gui de Warewic, 10 149; *Quant il nel ovient, si s'en vont*, Roman de Renart, IV, 5283; *Et quant il oïrent ce, s'en furent mult irié*, Villehardouin, Conquête, § 282; *Quant il a misse jus sa charge, Si le boute la fors au large*, Courtois d'Arras, 275—76; *Se luin remaint, sil rent as poverins*, St. Alexis, 100; *Quant il l'entendent, se le*

¹⁰ V. Foulet, o. c., § 442 (*si* = «cheville commode pour les versificateurs...»); Diez, III, 405, note 2, appelle notre *si* «das gemütliche *si*».

vont acoler, Huon de Bordeaux, 5294; Quant le voit Aumes, sel prent a covoitier, Ch. d'Aspremont, 5779; Se il estoit, s'an seron delivré, Parise, 1182, etc., etc.

La présence, si fréquente, de l'adverbe de reprise *si* (et de ses équivalents) en tête de la principale postposée serait donc due surtout aux raisons rythmiques, métriques¹⁶ et syntaxiques, mais nous partageons complètement l'avis de M. Imbs, selon lequel on aurait choisi et préféré l'expression temporelle (au lieu de la construction: sujet pronominal + pronom faible objet + verbe) aussi pour besoins d'explication et d'expressivité, bref, que, outre ses fonctions rythmiques et syntaxiques, l'adverbe de reprise possédait aussi une valeur temporelle de renforcement, de précision¹⁷.

Voici maintenant encore un problème concernant l'adverbe de reprise *si*: comment expliquer le fait que, après les subordonnées temporelles exprimant l'antériorité, on peut constater une absence quasi totale de cet adverbe dans la principale postposée?

Le problème a été récemment traité par M. Imbs, o. c., p. 501 ss, qui ne cite que cinq exemples (dont nous reparlerons plus bas) dans lesquels la principale débute par l'adverbe *si*, tandis que pour le reste des exemples en question il se demande: «Mais (alors) pourquoi dans la grande majorité des cas toute particule de reprise manque-t-elle en tête de la principale lorsque celle-ci débute par un verbe?» (p. 502).

Et il cite d'abord quelques exemples anciens: *Einz que il moergent, se vendrunt mult cher*, Roland, 1690; *Ainz qu'il en turment, serunt altres donees*, Ch. de Guillaume, 496; *Ainz qu'il murget, voldreit saveir...*, St. Brandan, 61 s; *Ainz qu'il s'en parte sera toz corrociez*, Couronnement Louis, 2069; *Ainz qu'il seit jor les requerron*, Thèbes, 3525; *Ainz que il fussent estormi, Ont par les très maint cop doné*, Wace, Brut, 468.

Et, ajoutant (ibid.) que «cet usage se prolonge durant tout le Moyen Age», il cite encore quelques exemples postérieurs:

Car ainz que midis soit passez, Avrai aillors a feire assez, Chr. de Troyes, Yvain, 4301—2; *Ainz que fusse sospris de ceste amor, Savoie je autre gent conseilier*, Conon de Béthune, Chansons, II, 17 s; *Ainz qu'il venist fu en tel paine*, Bérout, Tristan, 1783; *Ainz que cist castax soit rendus, Sera il as forces pendus*, Roman de Renart, II, 3281 s; *Ainz que nous partons mais du siege, Iert Bel Acueil mis hors de piege*, Roman de la Rose (II), 10 837 s, etc., etc.

Le même ordre des mots est aussi observé quand, dans nos cas, *ainz que* est remplacé par *avant que*: on ne reprend pas l'idée temporelle, exprimée par la subordonnée, à l'aide d'un adverbe de rappel et la principale peut commencer par le verbe ou le groupe verbal (c'est-à-dire le verbe précédé d'un morphème inaccentué):

Avant que Jupiter venist, N'iert nus qui charrue tenist, Roman de la Rose (II), 20, 110 s; *Avant que li rois retornast en France laissa il en Borgoigne... Godesgesile*, Grandes Chroniques, I, 75; *Et avant que je*

¹⁷ Imbs, o. c., p. 50 ss; cf. so en allemand, Lerch, o. c., I, p. 73 ss.

vous conte de ses grans faiz et de sa chevalerie, vous conterai je ce que je vi..., Joinville, St. Louis, 19; ... *avant que fut esgeeie La Contesse, fu esmeeie Au conte une molt dure guerre, Comte d' Anjou, 3090—91; avant que vienge avrils ne mai, vendra quaresme, Rustebuef, Bartsch-Wiese, 75 a, 82.*

On aura remarqué que, dans nos exemples, le sujet de la principale est inversé, c'est-à-dire postposé au verbe (il peut, toutefois, être omis s'il devait être exprimé par le pronom personnel sujet). Or, selon la loi rythmique déjà mentionnée ci-dessus de l'ancien français, l'inversion du sujet a lieu si le verbe est précédé d'un mot (ou groupe de mots) accentué autre que le sujet. Par conséquent, la subordonnée d'antériorité doit être considérée, selon M. Imbs, comme un unique complément circonstanciel qui, placé devant le verbe principal, entraîne l'inversion du sujet¹⁸.

Il nous est difficile d'accepter l'explication de M. Imbs sans hésitation. Pourquoi une subordonnée d'antériorité, précédant la principale, aurait-elle été plus étroitement intégrée à la principale, de manière à former un unique complément circonstanciel faisant, en bloc¹⁹, partie de la principale dont elle aurait influencé la construction, que, par exemple, la subordonnée temporelle introduite par la conjonction *quant* (ou la subordonnée conditionnelle introduite par *se*) qui, à notre avis, formait aussi un unique complément circonstanciel et n'était — en bloc — pas moins intégrée à la principale postposée, mais qui, néanmoins, n'exerçait aucune influence sur la structure de la principale?

Suivant les suggestions de Thurneysen, Foulet et Franzén, nous avons essayé de donner une autre explication du problème en question²⁰.

Les subordonnées d'antériorité sont introduites non pas par une conjonction simple (comme par ex. *quant, se*), mais par une locution conjonctive, composée d'un adverbe (*ainz, avant, devant*) et de la conjonction (le relatif universel) *que*. Or, pendant la période de l'ancien français, au moins jusqu'au 14^e siècle, ces locutions conjonctives ne furent pas considérées comme des conjonctions propres: leur première partie composante était encore sentie comme un adverbe indépendant et séparé de la subordonnée explicative introduite par le relatif *que*²¹. La preuve

¹⁸ Imbs, o. c., p. 504: «Tout se passe donc comme si la subordonnée d'antériorité était considérée comme un unique circonstanciel qui, placé devant le verbe principal, entraîne l'inversion du sujet.» — Ibid.: «Mais s'il est vrai que c'est la subordonnée antéposée qui en bloc détermine l'inversion, c'est qu'elle est étroitement intégrée à la principale, dont elle fait alors partie comme un élément essentiel, c'est-à-dire «prédicatif.»»

¹⁹ Espace par nous.

²⁰ Thurneysen, o. c., p. 279; Foulet, o. c., § 456; Franzén, o. c., p. 154; Grad, o. c., p. 82 ss.

²¹ Il en est de même de la locution conjonctive, *por ço que* (= *parce que, pour que*), cf. Eitmayer, *Analytische Syntax der französischen Sprache*, I, p. 234: «... im ganzen 12. Jahrhundert... wird... *por ço* immer noch als ein selbstständiges Satzglied, d. h. Objekt empfunden. Erst im 13. Jahrhundert vermehrt sich *por ço que* sehr rasch und kann mindestens seit dem 14. Jahrhundert als ein einziges Wort gelten.»

en est la tmèse encore assez fréquente en ancienne langue de la locution conjonctive, où on en trouve le premier élément en tête de la principale dans laquelle il entraîne l'inversion du sujet (s'il est exprimé), tandis que la subordonnée introduite par *que* ne fait que suivre la principale. Primitivement donc, le premier élément de nos locutions conjonctives d'antériorité introduisait la principale et y entraînait, comme n'importe quel autre mot accentué (autre que le sujet) en cette position, la construction inversée (VS):

Ainz fu morz Charles que il fust repairez, Couronnement Louis, 242; *Ainceis fu neire nuit que il eust supé*, St. Thomas, 1986; *Ains ert de mon cors departie L'ame que je de vos me parte*, Chr. de Tr., Guill. d'Angleterre, 272—73; *Ainz an morront mil chevalier Que si soie desertee*, Eneas, 9906; *avant ne passera il mie Que il ne perde ainçois la vie*, *ibid.*, 6961—62; *Ainchois averoit despendu Tot son tresor li rois Artur Qu'il eust par forche abatus Les escus*, Gerb. de Montr., Perceval, 10 636—39, Le sujet de la principale est omis: *Ains nos lairons tos les membres brisier Que lasçons si grant dolor de jent*, Ch. d'Aspremont, 9662—63; *Ainz me laireient trestot vif escorchier Qu'il me rendissent vaillant un sol denier*, Couronnement Louis, 1303; *Ains en verrées. M. chevaliers verser Qe li Manciaus s'en puist a cort vanter*, Cambrai, 299; *Qui plus monte que il ne doit*, *Ains trebuce qu'il ne vaudroit*, Bel Inconnu, 1223—24, etc.²²

De bonne heure déjà, la subordonnée explicative, introduite par *que*, peut être attachée directement à l'adverbe *ainz*, (*avant*, *devant*), mais celui-ci continue d'exercer son influence sur la construction de la principale postposée dont il fait encore partie:

ainz que fussent vint jor passé, Orent il fait tel fermeté, Eneas, 3159—60; *Ains que li rois se fust a mont drecié, Est de son chief son capel jus glacié*, Ch. dr. Aspremont, 4145—46; *ainz qu'isisiez de ma prison, Eüstes vos tel livroison*, Roman de Renart, I, 1715—16; *Anchois qu'en piés revenist li frans hon, Ot il saisi son destrier*, Ch. d'Aspremont, 937—38; *ifid.*, 2235—36, 7438—39; *Dame, anchois ke tout chou fust prest, Ving je chi . . .*, Jeu de la Feullée, 648; Eneas, 2601, 4584, 4667, 9343; Gerb. de Montr., Perceval, 996, 1492, 3451, 5262, 7516, 9748, etc. etc.

La construction de nos exemples correspond donc tout à fait à celle des cas où l'on trouve la subordonnée explicative (introduite par *que*) intercalée entre un circonstanciel initial (faisant partie de la principale) et le reste de la principale:

Le jor que li concires fu Vint Golvains o granz genz, Meraugis de Portlesguez, 3996—97; *A cel temps que Japhet vient en Europe avoit ilh ja II^e ans d'eage*, Chron. d'Outremeuse, I, 73; *En la semaine qued il s'en dut aler, Vint une voiz treis feiz en la citet*, St. Alexis, 61, 1—2; *Lo jor que ge pris lo congié, Les aseurai ge de toi*, Eneas, 6174—75; *De ce que*

²² Imbs, o. c., p. 448. Cf. en latin: *ante rorat quam pluyt*, Varron, *De lingua lat.*, 8, 58; *prius recursum semper ad naves quam clamor agrestes concret, fuerat*, Livius, 29, 28, 6 (cf. Draeger, *Hist. Syntax der lat. Sprache*, II, p. 598), etc.

tu me prises tant Dis tu t'onor, et je pris toi plus, Meraugis de Portlesguez 4560—61; etc.

Contrairement aux principales, précédées de la subordonnée introduite par *quant*, où nous avons vu les formes faibles des pronoms personnels régimes (ou les adverbes *en*, *y*) postposées au verbe de la principale non-introduite, on les trouve, ici, devant le verbe de la principale qui, elle, était introduite par l'adverbe *ainz* (*avant*, *devant*) qui faisait encore partie de la principale et sur lequel les pronoms régimes pouvaient s'appuyer pour, en même temps, précéder le verbe. M. Imbs, l. c., n'en donne qu'un seul exemple, mais ils sont très nombreux:

Ains que vigne le soir, Le vos ferai a vos dos iels veoir, Ch. d'Aspremont, 7208—9; *Ainz que fus nez, en fui mult anguissuse*, St. Alexis, 475; *Ainz que la chose soit fenie, Li dist Renart par felonie*, Roman de Renart, VII a, 5961—62; *Ainz que passast quinze jorz toz entiers En assembla plus de trente milliers*, Couronnement Louis, 1999; *Mes einçois que vos i ailliez Vos pri que vos ne me failliez*, Lancelot, 4823; *Mais ains que past cele semaine En esteront molt correchié*, Perceval, 2808; *car ainz que la bataille soit, Li voil primes faire savoir . . .*, Eneas, 8756; etc, etc. Enfin, voici un exemple où *ainz*, attirant la forme faible du pronom personnel, lui fait abandonner sa place habituelle après l'impératif affirmatif: *Hà, frans chevaliers debonaire, Fait Perchevaus, par vo merchî, Ainçois que je parte de chi, Me dites la vostre aventure*, Gerb. de Montr., Perceval, 4928—29. (Comp.: *or me dites*, *ibid.*, 4023).

Les exemples analogues, mais dans lesquels on rencontre le sujet de la principale exprimé ne font que confirmer cette règle:

Mais ains qu'il fust venu a la cité, En fu il molt durement trestorné, Ch. d'Aspremont, 10 336—37; *Ainz qu'il li eust tut mustré Ne cungié pris ne demandé, Se pasma ele de dolor*, Marie de France, Lais, Eliduc, 659—60; *et einz que soient acordees Les trives entre moi et lui, Li avrai ge fait grant anui*, Roman de Renart, III a, 4686; *ainz que partez de cest ostage, Mé lairez vos ceenz bon gage*, *ibid.*, VIII, 7351—52; etc., etc.

Tout récemment, M. Price²³ refuse d'accepter l'explication selon laquelle l'inversion du sujet de la principale dans nos cas serait due à l'influence de la partie adverbiale de la locution conjonctive. «On pourrait objecter, écrit-il, que l'adverbe est trop éloigné du verbe pour attirer celui-ci, ce à quoi M. Franzén répond en citant l'analogie des propositions du type Cligés, 4489 *Ses parauz, je cuit, n'est il mie*. Ces arguments ne nous paraissent pas convaincants, pour les raisons suivantes:

a) le sens de la locution conjonctive porte bien sur la subordonnée, non pas sur la principale; le rapport entre adverbe et subordonnée dans, p. ex. Alexis 457 *ainz que fus nez, en fui mult anguissuse*, cité par

²³ Glanville Price, *Aspects de l'ordre des mots dans les «Chroniques» de Froissart*, Zeitschrift für romanische Philologie, LXXVI (1961), p. 15 ss.

M. Franzén, est aussi étroit que celui qui existe entre préposition et substantif dans *avant la naissance*;

b) l'analogie faite par M. Franzén entre les propositions du type *ainz que fussent vint jor passé, orent il fait...*, et celles du type *ses parauz, je cuit, n'est il mie* n'est pas valable. Dans celles-ci, un énoncé pour ainsi dire secondaire (*je cuit*) est intercalé comme entre parenthèses dans un énoncé principal (*Ses parauz n'est il mie*), dans lequel il n'y a pas à proprement parler de coupe entre le complément initial et le verbe. Mais dans les exemples du type *ainz que fussent vint jor passé, orent il fait...*, l'énoncé est un et l'adverbe initial est éloigné du verbe de la principale en réalité et non seulement en apparence.

Mais alors, pourquoi la construction de la principale précédée de la subordonnée introduite par *quant* diffère-t-elle de celle de la principale précédée de la subordonnée introduite par *ainz (avant) que*? Parce que — et nous croyons l'avoir clairement démontré dans cet article — la conjonction *quant* porte, en effet, bien sur la subordonnée et que celle-ci n'influe point sur l'ordre des mots de la principale postposée; tandis que dans la locution conjonctive du type *ainz que, ainz*, appartenant encore à la principale, y entraîne l'inversion du sujet (VS), ainsi que l'emploi des pronoms personnels régimes (et des adverbes *en, y*) devant le verbe. M. Price, tout en admettant que l'ordre des mots dans une principale conséquente peut être influencé par la présence de la subordonnée, n'a pas essayé de donner une explication satisfaisante de notre problème.

M. Price ne se contente pas de l'exemple *Ses parauz, je cuit, n'est il mie*, cité par M. Franzén comme preuve qu'un énoncé secondaire intercalé, tout en coupant l'énoncé principal en deux, ne coupe pas la cohésion de la partie initiale avec le reste de l'énoncé principal et ne modifie point la structure de ce dernier; mais, le fait qu'un circonstanciel (adverbe) initial, appartenant à l'énoncé principal, influe tout de même, quoique éloigné du verbe principal, sur la structure de la principale, peut être démontré par des exemples de valeur très probante et fournis par des cas comme:

Sovent, quant il te sovendra de tes amors, te covendra partir des gens, Roman de la Rose, 2279—81; *Si come dieus fu vendus dechevaument, Fus tu vendus*, Bueve de Hantone, 4464—65; *Mais en la fin, quant oi tant guerroié, Li convint il son bon castel laisser*, Huon de Bordeaux, 118—19; *a tot le moins quant avras soif, t'en covendra venir par moi*, Renart III b, 5033—34; *Dusqu'a un an, s'il n'en trouvent denree, En avront il*, Ch. d'Aspremont, 1588—89; *Por ce, s'il lor venoit a gré, Lor lo qu'il le facent*, Meraugis de Portlesguez, 878—79; v. aussi nos exemples, p. 7. Cf. encore en langue moderne: *Aussi, pendant cette aubade vigoureuse, pendant que la sonnerie faisait vibrer les bâtiments, voyait-on partout au château des gens s'approcher des fenêtres*, Chateaubriant, La Meute, p. 84 (cité par Franzén, o. c., p. 76); *Peut-être, dans ces endroits, le drame en se jouant*

dans l'âme de l'homme, lui rend-il les accessoires indifférents, Balzac, Le Colonel Chabert, p. 10, etc.²⁴

La locution conjonctive d'antériorité *devant que* influence, elle aussi (comme *ainz que* et *avant que*), la structure de la principale postposée comme le fait voir l'exemple suivant que nous avons relevé dans Meraugis de Portlesguez, 2144—45: *Devant que l'aie detrenchié, N'as tu garde, met t'a la voie!*²⁵

Voici, enfin, deux exemples, cités par M. Imbs, o. c., p. 502, dans lesquels on trouve la subordonnée d'antériorité introduite par la locution conjonctive *devant ce que* et la principale conséquente introduite par *si*: *Et devant che que li vaslés ne li message fussent venu a Jadres, si s'en fu li estores alés en l'isle de Corfaut*, Clari, Conquête de Constantinople, XXXI, 3; *Mais devant chou qu'il l'emportast, ... si le prist li boins hons*, ibid., LXXXIII, 19.

Pour démontrer que l'emploi de *devant ce que* ne permet pas, normalement, c'est-à-dire en dehors des traductions, de faire suivre la subordonnée d'une principale débutant par un verbe, M. Imbs donne deux autres exemples:

... *Devant ce que Jhesus Criz Venist en terre, par les diz Fist des prophetes anuncier Sa venue en terre*, R. de Boron, Estoire, 3

où la principale est introduite par une locution adverbiale (*par les diz*), probablement pour raisons de rime (*Criz — diz*); mais des exemples analogues, et pour les mêmes raisons, avec le complément direct ou l'adverbe introduisant la principale, peuvent être constatés aussi après *ainz que*: *Ainz que viellece li tolsist le mangier, Quinse roïames fist al sien apoier*, Ch. d'Aspremont, 36—37; *Ainz que li rois eüst bien dit, Le Chevalier au Lion vit Et la pucele delez lui*, Chr. dr. Tr., Yvain, 5919; *Einz que desus vus encroüins, Apertement vus mosterons Cum fait torment cil chaitif unt*, Marie de France, Espurgatoire, 1141.

Dans le deuxième exemple, la principale débute par le sujet: *Devant ce que la grant messe commençast, li duz de Venise ... monta eu leteril*, Villehardouin, Conquête, 65.

Tirant conclusions de ces quatre exemples, M. Imbs croit pouvoir affirmer que après *devant ce que* la principale ne commence jamais (en dehors des traductions) par le verbe ou le groupe verbal. Selon lui, la raison en serait la présence de la base démonstrative *ce*. «Cellè-ci a une

²⁴ On trouve des cas analogues aussi en anglais où, p. ex., l'adverbe *only* en position initiale, bien que séparé du reste de la principale par une subordonnée de temps, influence la structure de la principale en y entraînant l'inversion du sujet: *Only when her pupils quitted the establishment, or when they were about to be married, was Miss Pinkerton known to write*, Thackeray, Van. Fair, Ch. 1; *Only when he reached the post office ... did he feel better*. Cronin, The Citadel, I, 4, etc.

²⁵ Selon M. Imbs, o. c., p. 505, seule la construction où la principale se faisait suivre de la subordonnée introduite par *devant que* était possible en ancien français. L'exemple, relevé par nous, où la subordonnée précède la principale, représente donc une exception assez rare.

valeur nettement plus forte qu'en français moderne. Elle est un pronom d'anticipation précédant et annonçant la proposition introduite par *que*, si bien que la première partie de la phrase totale se construit en deux temps: 1) *devant ce*, 2) *que*: au premier temps se construit la base adverbiale *devant ce*, au second la proposition explicative introduite par *que*. La présence, entre *devant ce* et la principale, d'une proposition explicative introduite par *que* et de soi non temporelle, relâche le lien qui relie la subordonnée à la principale. Comme *devant que* est réservé aux cas où la principale est négative et précède la subordonnée, il n'est malheureusement pas possible d'instituer la contre-épreuve pour les cas où ce manque.²⁶

Nous avons déjà montré — malheureusement à l'aide d'un seul exemple — que, après *devant que* la construction de la principale est tout à fait analogue à celle que nous avons constatée pour *ainz que* et *avant que*. Et, à notre avis, c'est aussi le cas de la locution conjonctive *devant ce que*: M. Imbs a raison de dire que la base adverbiale *devant ce* forme une unité à part, séparée de la proposition explicative introduite par *que* — c'est exactement l'explication que nous venons de donner pour *ainz/que*, *avant/que*, *devant/que*! — mais à quoi appartient cette base adverbiale? Selon nous, sans doute à la principale postposée — comme *ainz de ainz que* —, dans laquelle elle devrait entraîner l'inversion du sujet. Et, en effet, nous avons relevé trois exemples d'une telle construction — normale — de la principale:

Devant ce qu'ele ert rasaldée, Ne savra nus rien du Graal, Perceval, 1286; *Et dist devant ce qu'il avra Cel pechié et autre amendé, Ne li seront tot li secré Del Graal dit et desouvert*, *ibid.*, 52—55; *Car devant ce que cist fu fez, Ne fist Deus chose si camuse*, Meraugis de Portlesguez, 1278—79.

Nous croyons donc que, après *devant ce que* aussi, l'ordre VS était normal dans la principale postposée en ancien français et notre hypothèse n'est que corroborée par les nombreux exemples de cet ordre des mots dans les principales, précédées des subordonnées introduites par les locutions conjonctives contenant, elles aussi, la base démonstrative *ce*:

après ce que: *Après ce que il fu croisiez, se croisierent Robers li cuens d'Artois . . .*, Joinville, St. Louis (d'après Bartsch, Chrestomathie de l'ancien français, 6^e ed., 389, 16); *Après iço qu'il fu bleciez, En furent Greu li sordeior*, R. de Troie, 2014 s; *Après ceo k'ot enfant, ra la dame sungié*, G. de Pont-Maxence, Thomas Becket, 186; *Et après ce que la messe fu chantée, li dona li prestre a user Corpus Domini*, La Queste del Saint Graal, 83, 14;

en ce que: *en ce qu'il regarda la façon de la pucelle, fut il embrasez de son amour*, Istor. de Troye (d'après Godefroy);

sans ce que: *N'estovoit mie demander Qui de la compaignie ert sire: Sans ce que nus d'als l'oïst dire, Conoïsoent trestuit lo roi*, Eneas, 712—13;

²⁶ Imbs, o. c., p. 505.

por ce que²⁷: avec la base démonstrative *por ce* encore attachée à la principale: *per cio laissed deus se neier Que de nos aiet pieted*, La Passion du Christ., 83; *Mes por ce ne dient il mie «Rendes-lui!» que grant dueil n'en aient*, Meraugis de Portlgesguez, 5764; *pur ço l'ad fait que il voelt veirement que Carles diet ...*, Roland, 2361; *Por ce respit quiert et demande, Qu'il ne viaut feire sa demande*, Cligés, 2229, etc.

Sens causal (= *parce que*): *Por ce qu'eres du parenté Vos avoie je en cherté*, Bérout, Tristan, 71; *Et por che qu'il passa cel point Fu il jectez de paradis*, Gerb. de Montr., Perceval, 8732; *Et por ce que nus n'en repere Ne puis je savoir ou il vont*, Mer. d. Portlesguez, 2778; *Pour ce que tu as t'esperance mis en moy ...*, *te vien-je consolacion faire*, Miracle du roy Thierry, d'après Lerch, o. c., III, 380; *Pur ceo qu'um le prdeit sovent, Quidouent tuit ...*, M. de France, Lais, Bisclavret, 127, etc.

Sens final (= *pour que*): *Por ce que de vos garde praigne, M'a a vos l'anperere mise*, Cligés, 3042; *Pour ce que vos puissiez veoir que ...*, *vous weil je dire*, Joinville, 89, 300, etc.

A quoi donc est due l'absence de l'adverbe de reprise *si* dans les principales précédées d'une subordonnée d'antériorité? Elle s'explique facilement et logiquement par la présence d'un autre adverbe temporel déjà employé en tête de la principale, à savoir *ainz* (*avant, devant, devant ce*) initial; celui-ci, bien que employé devant la proposition explicative introduite par *que*, faisait encore partie de la principale postposée, en attirait le verbe et en rejetait le sujet après le verbe.

Comment expliquer l'emploi pléonastique de l'adverbe de reprise *si* dans les cinq exemples relevés par M. Imbs, o. c., p. 501; *Ainz que nez fusses sin fui mult angussuse*, St. Alexis, 457²⁸; *Einz qu'il ouissent. IIII. Liues siglet, Sis aquillit e tempesté e ored*, Roland, 688; *Ansois qu'Amiles et Amis fussent né, Si ot un angres de par Deu devisé La compaigne per moult grant loiauté*, Amis et Amiles, 19; *Et devant che que li vaslés ne li message fussten venu a Jadres, si s'en fu li estores alés en l'isle de Corfaut*, R. de Clari, Conquête, XXXI, 3; *Mais devant chou qu'il l'emportast, si le prist li boins hons*, *ibid.*, LXXXIII, 19?

Ils sont dus, à notre avis et comme l'a déjà supposé M. Franzén, o. c., p. 154, à l'influence analogique de la construction des principales postposées, débutant par *si*, dans les cas où la subordonnée préposée est introduite par la conjonction *quant*. La vieille langue abondait en tels exemples et — nous l'avons déjà dit — Clari, p. ex., en faisait un emploi plus que fréquent (langage populaire?); on constate, chez lui, cet emploi pléonastique aussi après d'autres locutions conjonctives: *Puis quant il eurent atiré leur message, si se departirent li baron*, Conquête, VI, 3; *Aprés quant li vesque eurent preechié et moustré as pelerins que le bataille*

²⁷ V. Lerch, o. c., II, 66 ss. Cf. notre note ²¹.

²⁸ Cet exemple est immédiatement précédé (v. 456) d'un exemple «normal» de notre construction: *Ainz que l'ouisse en fui molt desidrouse*. L's de *sin* du vers 457 aurait-il été ajouté par inadvertance, sous l'influence du mot précédent (*fusses*), terminé par -es? — Au vers 458, nous avons un cas de *Quand ...*, *si ...*: *Quant jot vit sin fui liede e joieuse*.

estoit droituriere, si se confesserent molt. bien tout, *ibid.*, LXXIV, 1; *Entrementiers que li empereres eut envoieé pour chele damoisele, si renvoia d'autre part outre mer un sien parent, ibid.*, XX, 7; *Aprés chou que les teres furent si departies comme je vous ai dit, si avint que le pais fu faite, ibid.*, CX, 1, etc.

L'ordre direct SV de la principale que nous constatons dans l'exemple cité par M. Imbs: *Devant ce que la grant messe commençast, li duz de Venise... monta eu leteril*, Villehardouin, *Conquête*, 65, est, lui aussi, dû à l'analogie exercée par les principales postposées aux subordonnées débutant par *quant*, où — nous l'avons vu au début de notre article — cette construction était aussi possible. Mais tels exemples sont très rares et peuvent souvent être attribués aussi aux exigences de l'assonance ou de la rime, p. ex. dans:

Einçois que il si pres venissent Del pont que veoir le poissent; Uns nains a l'ancontre lor vint Sor un grant chaceor, et tint Une corgiee, Lancelot, 5077; *Einçois que il venissent pres; Cil que sur la bretesche fu Les voit en crie a grant vertu, ibid.*, 2214.

Peu à peu, à partir du 13^e siècle, les éléments composants des locutions conjonctives commencent à être sentis comme des unités toutes faites ayant la valeur des conjonctions pures; de l'autre côté, l'ordre direct SV dans les phrases énonciatives s'impose de plus en plus, ainsi que l'emploi obligatoire du sujet pronominal même dans les cas où il pouvait être omis en ancienne langue: tous ces facteurs contribuèrent à un recul très net de notre *si* de reprise dès le début du 14^e siècle, et au cours des siècles suivants il tombera définitivement en désuétude²⁰.

POVZETEK

Opazke k rabi povzermalnega prislova si
v stari francoščini

Raba povzermalnega prislova *si* (lat. *sic*) na čelu glavnega stavka, ki pred njim stoji časovni odvisnik, uveden z veznikom *quant* (lat. *quando*), je v stari francoščini zelo pogostna. Prislov *si* v tej funkciji povzema vsebino enunciacije, izražene s predstoječim odvisnikom:

Quant revenu sont, si se trait L'uns vers l'autre..., Gerb. de Montreuil, Perceval, 13 731—32, etc.

Avtor domneva, da so na pogostno rabo tega *si* poleg metričnih in ritmičnih vplivali tudi sintaktični razlogi: *si* je namreč omogočil šibkim oblikam osebnih zaimkov 3. in 4. sklona; da so zavzele običajno svoje mesto pred glagolom, ko bi sicer v mnogih naših primerih morale stati izza glagola, kar avtor dokazuje na podlagi primerov konstrukcij, kot n. pr.:

²⁰ Sur cette tendance, v. Franzén, o. c., p. 138 s.

³⁰ Cf. Lerch, o. c., I, p. 69 s; Imbs, o. c., p. 552.

Quant ele oï sa volenté, Mercie l'en, Marie de France, Lais, Milun, 365 do 66, etc.

Raba tega si pa postane odveč, kakor hitro imamo na čelu glavnega stavka že kako drugo prislovno določilo, ki seveda tudi omogoči osebnim zaimkom mesto pred glagolom:

Sovent, quant il te sovendra de tes amors, te covendra partir des gens, Roman de la Rose, 2279—81, etc.

Prav v tem dejstvu najde razlago tudi pojav, da izza časovnih odvisnikov, ki izražajo preddobnost ter se uvajajo z vezniškimi izrazi *ainz que, avant que, devant (ce) que*, ne najdemo povzermalnega prislova *si* na čelu glavnega stavka:

Ains üue vigne le soir, Le vos ferai a vos dos iels veoir, Chanson d'Aspremont, 7208—09, etc.

Vzrok tiči v tem, da se skoraj do konca srednjega veka ti in podobni vezniški izrazi niso občutili kot enotni vezniki, temveč je njihov prvi sestavni del, t. j. časovni prislov *ainz (avant, devant)* spadal še h glavnemu stavku — kar dokazuje avtor z nekaterimi, tem primerom lastnimi sintaktičnimi pojavi —, zaradi česar je odpadla potreba po povzermalnem *si*. Avtorjeva razlaga teh primerov se razlikuje od razlage nekaterih drugih romanistov (Lerch, Imbs, Price).

Podrobnosti ter številne dokazilne primere glej v francoskem delu članka.

Božo Vodušek

GRUNDSÄTZLICHE BETRACHTUNGEN

ÜBER DEN MELODISCHEN VERLAUF DER WORTAKZENTE IN DEN ZENTRALEN SLOWENISCHEN MUNDARTEN

Die Vokalè der slowenischen Sprache haben, wie bekannt, drei distinktive Merkmale: die Qualität, die Quantität und den Akzent. Alle drei kommen in Betracht bei der Unterscheidung von Bedeutungen, die Qualität z. B. in *róka* »die Hand«: *róka* »der Frist«, die Quantität in *káj* »was«: *káj* »etwas«, der Akzent in *vrát* »der Türe« (gen. plur.): *vrát* »der Hals«; sie erscheinen also in Oppositionen. Die Qualitäts- und Quantitätsoppositionen sind, was die slowenischen Dialekte betrifft, schon ziemlich genau untersucht worden und sind auch in der Schriftsprache wenigstens theoretisch fixiert. Die Akzents-, oder wie man sie gewöhnlich nennt, die Intonationsoppositionen sind im Vergleich dazu nur sehr spärlich beschrieben.¹ Der Hauptgrund besteht schon darin, daß

¹ Über den slowenischen Vokalismus im allgemeinen z. B.: Škrabec, *Jezi-koslovni spisi*, I. zvezek, Ljubljana 1916; Broch, *Slavische Phonetik*, Heidelberg 1911; Ramovš, *Kratka zgodovina slovenskega jezika*, Ljubljana 1936; F. Bezljaj, *Oris slovenskega knjižnega izgovora*, Ljubljana 1939. Speziell über den Charakter der Intonationsoppositionen: Valjavec, *Glavne točke o naglasu književne slovenštine*, *Rad Jugoslavenske akademije znanosti i umjetnosti*, knj. CXXXII, Zagreb 1897, S. 116 ff.; Broch, op. cit., S. 289, 292, 325 ff., 330 ff.; Ramovš, op. cit., S. 119, 135; Bezljaj, op. cit., S. 98 ff.; D. Sovre, *Akzent und Vokalismus in Slowenischen Filologiska meddelanden fran Ryska Institutet vid Stockholms Högskola*, 1956, No. 2, S. 2 ff.

sie von allen Oppositionen nur mit Hilfe der Ohrphonetik am schwierigsten zu fassen sind und daß ihre genaue Beschreibung eine experimentalphonetische Analyse voraussetzt. Der Bedarf einer solchen machte sich schon längere Zeit bemerkbar; doch liegt es wohl an den besonderen Umständen der slowenischen Schriftsprache, daß die Bestrebungen in dieser Hinsicht bis heute keine breitere Entwicklung aufzuweisen haben, bzw. daß die gemachten Versuche zu keinen klaren Ergebnissen führen konnten. Gewöhnlich beginnt nämlich die experimentalphonetische Analyse mit der Untersuchung der Schriftsprache, wie z. B. aus den betreffenden französischen, deutschen, serbokroatischen usw. Arbeiten hervorgeht.² Eine solche Methode ist im Slowenischen wegen der Eigenart unserer Schriftsprache im Grunde fragwürdig. Die slowenische Schriftsprache ist nämlich einheitlich nur als geschriebene Sprache, als optisches Phänomen; sie existiert jedoch nicht als ein einheitliches akustisches Phänomen. Sie kann ohne irgendwelche Intonationsoppositionen gesprochen werden oder auch mit verschiedenen mundartlichen, obgleich gewöhnlich verwischten, Intonationsoppositionen, die jedoch miteinander im Widerstreit stehen.³ Für denjenigen, der sich die nähere Untersuchung der Akzentsoppositionen in der slowenischen Schriftsprache zum Ziele setzt, stellt sich von Anfang an die prinzipielle methodische Frage: welche Aussprache soll er als eigentlichen Gegenstand oder wenigstens als Ausgangspunkt der Untersuchung wählen? Die Tatsache, daß dieses Problem grundsätzlich nicht gelöst ist und auch in den Grenzen der Schriftsprache allein nicht gelöst werden kann, verhinderte eine klare und verlässliche Erkenntnis der Natur der slowenischen Intonationsoppositionen; und weil die bisherigen Versuche einer experimentalphonetischen Analyse bei einer näher undefinierten Schriftsprache stecken geblieben sind, fehlt eine befriedigende experimentalphonetische Beschreibung, wie diese Intonationsoppositionen überhaupt im Slowenischen realisiert werden.⁴

Wenn wir uns darüber ins klare kommen wollen, ist es unumgänglich, einen anderen Weg einzuschlagen: die slowenischen Intonationsoppositionen müssen vor allem in unseren Dialekten analysiert werden, das heißt, in denjenigen freilich, wo sie bewahrt worden sind. Nur bei einem solchen metho-

² B. Miletić: *O srbo-črvatskych intonacích v nářečí štokavském*, Praha 1926. Der štokavische Dialekt ist identisch mit der Schriftsprache.

³ Valjavec, loc. cit. Anm. 1; J. Toporišič, *Slovenski jezik na pločama*, Zagreb 1961, S. 44, 47.

⁴ Vgl. bei Bezljaj op. cit. die Beschreibungen der melodischen Linie der zirkumflektierten Intonation S. 98 sub 2 und diejenige der akutierten Intonation S. 99 sub 3, sowie verschiedene diesbezügliche Diagramme, die nach der Form der melodischen Linie keinen Unterschied zwischen Akut und Zirkumflex erkennen lassen.

fünf verschiedenen Aussprachen, und zwar in der Mundart von Ribnica (Zentralunterkrain; Sprecher *Rigler*, No 1), von Horjul (Landschaft westlich von Ljubljana; Sprecher *Logar*, No 3), von Visoko (Zentraloberkrain, Sprecher *Krišelj*, No 4), von Dol (Südoberkrain; Sprecher *Moder*, No 5) und von Ljubljana (Hauptstadt Sloweniens, die Mundart als südoberkrainisch klassifiziert; Sprecher *P. Ramovš*, No 6) auf dem Magnetophonband aufgenommen. Für die Aussprache der Intonationsoppositionen in der Mundart von Brdo (Gailtal, Kärnten; Sprecher *dr. Grafenauer*, No 2) mußte ein analoges Wortpaar *špáse* »die Scherze«: *páse* »die Gürtel« eingesetzt werden, weil in dieser Mundart das Wortpaar *kápa*: (*spod*)*kápa* keine Intonationsopposition aufweist.¹¹ Wenn wir die Aufeinanderfolge unserer sechs Wortpaare — die nachträglich auf einem besonderen Band zusammengestellt wurden¹² — abhören, ist der Gehörseindruck des ersten und des zweiten Wortes in den betreffenden Wortpaaren überall vernehmlich ein anderer, andererseits ist aber auch die verschiedene Mundartfärbung des Wortpaares im Ganzen überall klar zu erkennen. Doch ist das nur eine allgemeine Feststellung, die über die Natur des einzelnen akustischen Unterschiedes innerhalb jedes Wortpaares und über die Natur eines gemeinsamen akustischen Unterschiedes zwischen den ersten und den zweiten Wörtern noch nichts Bestimmtes aussagt. Der Hörer kommt notwendig auf die Frage: stellen die einzelnen Unterschiede und der gemeinsame Unterschied wirklich die akustische Opposition von steigender und fallender Vokalmelodie dar, wie man das aus den traditionellen Bezeichnungen folgern müßte? Obgleich diese Behauptung in der Literatur durchgehends aufrechterhalten worden ist, kann man im reinen Gehörseindruck schwerlich dafür eine verlässliche Stütze finden. Unser Ohr hört dagegen vorerst etwas anderes: alle die ersten Wörter in den Wortpaaren besitzen eine niedrigere und alle die zweiten Wörter besitzen eine höhere Tonlage. Wenn wir also bei dem Versuch einer Beschreibung der gehörten Intonationsoppositionen von den Angaben der vergleichenden und historischen Grammatik, auf welche die Bezeichnungen steigender und fallender Akzent zurückzuführen sind, vorläufig absehen, so wäre als Termin für die »steigende Intonation« der Ausdruck »tieftoniger Akzent« und für die »fallende Intonation« der Ausdruck »hochtoniger Akzent«

¹¹ Sprecher J. Rigler ist zur Zeit Leiter der dialektologischen Sektion der Slowenischen Akademie der Wissenschaften, Sprecher J. Logar wissenschaftlicher Mitarbeiter der National- und Universitätsbibliothek, Sprecher M. Krišelj Lektor beim Rundfunk Ljubljana, Sprecher J. Moder Lektor beim Slowenischen Nationaltheater, Sprecher P. Ramovš Leiter der Bibliothek der Slowenischen Akademie der Wissenschaften und Sprecher dr. I. Grafenauer ordentliches Mitglied der Slowenischen Akademie der Wissenschaften — alle in Ljubljana. Ihnen sei hier mein wärmster Dank für ihre Mitarbeit ausgesprochen. J. Rigler danke ich noch besonders für die Hilfe, die er mir durch die Diskussion mancher hier behandelte Probleme bot.

¹² Die Zusammenstellung erfolgte derart, daß aus den unter Anm. 7 beschriebenen Wortgruppen je ein charakteristisches Beispiel der akutierten und der zirkumflektierten Intonationsart für jede mundartliche Aussprache ausgewählt wurde.

wahrscheinlich angemessener.¹³ Der hier festgestellte akustische Eindruck von Tieftönigkeit und Hochtönigkeit bei den untersuchten Intonationsarten läßt sich leicht durch ein äußerst einfaches Experiment kontrollieren: stellen wir das Magnetophon auf die Zeitlupe, die das Abrollen des Bandes zweimal verlängert, so werden zwar die Vokalformanten deformiert, die Relationen der Grundtöne bleiben jedoch unverändert. Bei der Verdoppelung des Zeitablaufs kann die Tieftonlage des »steigenden Akzents« und die Hochtonlage des »fallenden Akzents« vom Hörer besonders deutlich beobachtet werden. Hinsichtlich der Vokalmelodie kommt jedoch — wenigstens im Ganzen — auch bei einer solchen Verlängerung kein eindeutlicher Gehörseindruck des Steigens im ersten Fall und des Fallens im zweiten Fall zustande. Hierüber kann uns nur die experimentelle Analyse einige Klarheit verschaffen. Anschließend bringe ich (Bild I) die melodischen Diagramme der sechs verschiedenen mundartlichen Intonationsoppositionen am gewählten Wortpaar *kápa: (spod)kápa, bzw. špáse: páse*, die auf Grundlage der kymographischen Registrierung der Wortaufnahmen hergestellt wurden.¹⁴ Die dunkleren Linien auf den Diagrammen zeigen den melodischen Verlauf des sogenannten steigenden Akzents, die helleren Linien den Verlauf des sogenannten fallenden Akzents. Dasjenige, was uns schon beim direkten Gehörseindruck ins Bewußtsein trat, wird hier verblüffend bestätigt: alle Tonlinien des Vokals *a* im Worte *kápa* bzw. *špáse* haben eine tiefere Tonlage als die Tonlinien des opponierten Vokals *a* im Worte *(spod)-kápa* bzw. *páse*.¹⁵ Andererseits zeigen die Diagramme durchgehends, daß von einer konstanten steigenden melodischen Linie beim ersten Wort und einer konstanten fallenden Linie beim zweiten Wort keine Rede sein kann. Es wird also nötig — schon um einer Verwirrung in unserer Darstellung vorzubeugen — die bisher gebrauchten, fälschlich konkreten Bezeichnungen »steigend« und »fallend« für die untersuchten Intonationsoppositionen weiterhin zu unterlassen. Weil mir jedoch das Einführen neuer Termine nicht empfehlenswert erscheint — obgleich das ganze von mir untersuchte, ziemlich umfangreiche Wortmaterial die Tonlageopposition bestätigt — beschränke ich mich auf die Bezeich-

¹³ Typische Tonlagegegensätze zwischen Zirkumflex und Akut beobachtete schon Broch in der Sprache der Gebildeten in Ljubljana am Anfang dieses Jahrhunderts, op. cit. S. 326. Neuerdings finden wir die gleiche Feststellung bei Sovre op. cit. S. 3.

¹⁴ Um womöglich Meßfehler zu vermeiden, wurden die Wörter auf dem Magnetophon unter der Zeitlupe zweimal verlängert und so zweimal vergrößert registriert. Dann wurde jede einzelne Periode mit dem Mikroskop gemessen, ihre Frequenz berechnet und auf Logarithmenpapier als Punkt eingetragen. Die Höhe jedes Rechtecks in senkrechter Linie wurde dabei für zwei mikrometrische Maßeinheiten genommen und die Grundlinie jedes Rechtecks — unter Verzicht auf die Dauerberechnung — für je eine Periode. Die Punkte wurden miteinander verbunden und ergaben das Bild des Tonverlaufs. Zur größeren Anschaulichkeit ist eine Halbtonskala, auf Grundlage $a^1 = 440$ Hz, daneben eingezeichnet. Der Nachhauch, das heißt die letzten sehr schwachen bzw. sehr flachen Perioden, die trotz der zweifachen Vergrößerung nicht zuverlässig gemessen werden konnten, wurde auf den Diagrammen nicht berücksichtigt, weil er offenbar — wenigstens für den Gehörseindruck — irrelevant ist.

¹⁵ Das vortonige *spod* wurde nicht gemessen.

Für die Mundarten von Zentralunterkrain, Südoberkrain und Ljubljana, wie sie uns in der Aussprache unserer Sprecher gegenüber treten, konnten wir also eine absolute oder wenigstens überwiegende Regelmäßigkeit der Hochtonlage des Endvokals nach akutierte[m] betonten Vokal bzw. der Tieftonlage des Endvokals nach zirkumflektierten betonten Vokal feststellen. Wenn wir diese Tatsache richtig durchdenken und sie mit unseren vorherigen Erkenntnissen in Zusammenhang bringen, finden wir die Antwort auf die Frage, wie es eigentlich mit der Realisierung des Gegensatzes zwischen Akut und Zirkumflex in den angeführten Mundarten steht. In diesen Mundarten haben wir augenscheinlich in Beispielen von Paroxytona nicht mit einer einsilbigen, sondern einer zweisilbigen Intonationsopposition zu tun, das heißt, der Verlauf der beiden einander opponierten Melodien zieht sich über zwei Silben hin: die betonte und die posttonische. So ist der zweisilbige Akut in den genannten drei Mundarten zuerst auf dem betonten Vokal fallend und dann steigend auf dem posttonischen; der zweisilbige Zirkumflex dagegen zuerst auf dem betonten Vokal steigend und fallend auf dem Endvokal.

Die Erkenntnis und Form einer solchen zweisilbigen melodischen Opposition von Akut und Zirkumflex überbrückt den grundsätzlichen Widerspruch, der scheinbar die Mundarten von Zentralunterkrain, Südoberkrain und Ljubljana von den anderen untersuchten Mundarten trennt. In dieser zweiten Gruppe, welche die Mundarten von Gailtal, Horjul und Zentraloberkrain umfaßt (Bild I, No 2, 3 und 4), wird nämlich die gleiche oder fast die gleiche melodische Linie, die bei der ersten Gruppe auf zwei Silben realisiert wurde, schon auf einer, das heißt auf der betonten Silbe realisiert.²⁰ Die Mundart von Gailtal (No 2) nimmt jedoch hier einen besonderen Platz ein. Während nämlich in den Mundarten von Horjul und Zentraloberkrain die melodische Linie des Endvokals sowohl nach akutierte[m] wie zirkumflektierte[m] Vokal sich in neutraler Tieftonlage bewegt, ist in der Mundart von Gailtal — wo gleicherweise

Hälfte, tief in der zweiten Hälfte der Wortgruppe. In Verbindung damit wechselten auf dem betonten akutierte[m] Vokal die melodischen Linien je nach der Wortstelle: fallend in starker Position und steigend in schwächer. Diese Schwankung in der Aussprache bei demselben Sprecher fordert für die Mundart Südoberkrains eine weitere genauere Untersuchung. — Beim Sprecher P. Ramovš stimmen die Resultate späterer Aufnahmen grundsätzlich mit den hier veröffentlichten überein. Bemerkt werden muß jedoch, daß die Aufnahme meiner eigenen Aussprache der gleichen Wortgruppen, obwohl ich ebenso aus Ljubljana gebürtig bin, eine ähnliche Behandlung der posttonischen Silben aufzeigte, wie sie in den späteren Aufnahmen von Moder zu Tage trat; was die melodischen Linien der beiden Intonationsarten betrifft, nähert sich meine Aussprache mehr derjenigen von P. Ramovš, weicht indessen in einigen wichtigen Punkten auch von ihr ab. S. Anm. 43.

²⁰ Die Tonlinie grundsätzlich die gleiche wie auf Bild I: Mundart von Gailtal, Worttypus *špáse*, in 8 Fällen, 8 mal leicht fallend oder eben und dann leicht steigend; Worttypus *páse*, in 16 Fällen 11 mal steigend und dann leicht fallend, in 5 Fällen ohne Fall am Ende. Mundart von Horjul, Worttypus *kápa*, in 16 Fällen 16 mal eben und dann steigend; Worttypus (*spod*)*kápa*, in 8 Fällen 7 mal eben und dann stark fallend, 1 mal steigend und dann stark fallend. Mundart von Zentraloberkrain, Worttypus *kápa*, in 16 Fällen 16 mal eben (leicht fallend) und dann steigend; Worttypus (*spod*)*kápa*, in 8 Fällen eben oder leicht steigend und dann leicht fallend.

die melodischen Linien von Akut und Zirkumflex schon auf dem betonten Vokal ihre volle Form erreichen — die melodische Linie des Endvokals nach akutierte[m] betonten Vokal zusätzlich hochtonig, tieftönig jedoch nur nach zirkumflektierte[m] betonten Vokal. So besitzt die Aussprache von Gailtal, richtig genommen, die Charakteristik beider Mundartgruppen; der zweiten, wenn wir nur die betonte Silbe in Betracht ziehen, und der ersten, wenn wir jedes Wort als Ganzes, die betonte und die unbetonte Silbe, berücksichtigen.

Die Feststellung solcher spezifischen Tonlagerationen zwischen der betonten und der posttonischen Silbe bei der zweiten Mundartgruppe ergibt sich aus den statistischen Resultaten der durchgeführten Messungen, die ich als Gegenstück der diesbezüglichen statistischen Resultate für die erste Mundartgruppe im folgenden anführe:

Die posttonische Silbe des zirkumflektierten Worttypus (*spod*)*kápa* wurde in der Aussprache von Zentraloberkrain in 8 Fällen 8 mal tieftönig realisiert, die Endsilbe des akutierten Worttypus *kápa* in 16 Fällen 15 mal. In der Aussprache von Horjul bewegte sich die posttonische Silbe beim zirkumflektierten Worttypus (*spod*)*kápa* in 8 Fällen 6 mal in Tieftonlage und 2 mal ungefähr in der Höhe des betonten Vokals; beim akutierten Typus *kápa* ergab sich eine Tieftonlage des Endvokals in 16 Fällen 12 mal. Es kann also behauptet werden, daß die melodische Tieftonlage der posttonischen Silbe in den Mundarten von Zentraloberkrain und Horjul sowohl nach Akut wie nach Zirkumflex absolut oder fast absolut regulär auftritt.²¹ In der Aussprache von Gailtal dagegen — welche in dieser Hinsicht dieselbe Grundcharakteristik wie die Aussprache von Zentralunterkrain, Südoberkrain und Ljubljana aufwies — zeigte sich nach akutierte[m] betonten Vokal in 8 aufgenommenen und gemessenen Fällen 8 mal eine starke melodische Hebung der Endsilbe, nach zirkumflektierte[m] betonten Vokal jedoch in 16 Fällen 16 mal eine Senkung derselben, 10 mal sehr stark und 6 mal etwas weniger ausdrücklich.²²

²¹ Abweichungen beim Worttypus *kápa*: Zentraloberkrain, in zweigliedrigem Paradigma an erster Stelle 1 mal mit höherem posttonischen Vokal. Horjul, unter gleichen Umständen 4 mal mit höherem posttonischen Vokal. — Abweichungen beim Worttypus (*spod*)*kápa*, Horjul, in zweigliedrigem Paradigma an erster Stelle 2 mal mit ungefähr gleich hohem posttonischen Vokal, der am Anfang sogar noch etwas höher war als das Ende des betonten Vokals.

²² Es ist interessant, daß die Hebung der posttonischen Silbe nach akutierte[m] betonten Vokal in unserer linguistischen Literatur zuerst gerade für die Gailtaler Mundart festgestellt wurde. Das Historiat der Entdeckung gibt Dr. I. Grafenauer in seiner Besprechung von A. V. Isačenko's Studie: *Narečje vasi Sele na Rožu*, Ljubljana 1939. Diese in der Zeitschrift *Čas XXXIII* (1938/1939) S. 280 ff. erschienene Besprechung zitiert einen diesbezüglichen Artikel von V. Oblak in *JA XVIII*, 257 und einen Artikel von Dr. Grafenauer selbst in *JA XXVII*, 221 ff. Anlaß dazu bot die Beobachtung des gleichen Phänomens bei Isačenko in Mittelkärnten, der jedoch die früheren Feststellungen für die Gailtaler Mundart nicht kannte. In seiner Besprechung bemerkt Grafenauer, daß dieses Phänomen auch in anderen slowenischen Mundarten auftritt, erwähnt aber ausdrücklich nur Nordoberkrain (Ort: Breznica pri Žirovnici). Tatsächlich findet man die Hebung der posttonischen Silbe nach akutierte[m] betonten Vokal in den meisten intonationsunterscheidenden slowenischen Mundarten, außer den angegebenen z. B. auch in den westlichen Mundarten von Bovec und Kobarid am oberen Lauf des Isonzo, wie aus den gesammelten

Zur genaueren Erläuterung der Diagramme auf Bild I will ich zuletzt noch einige interessante statistische Ergebnisse anschließen, die uns eine nähere Bewertung der gleich anfangs festgestellten Tonhöhedifferenz zwischen den melodischen Linien des Akuts und Zirkumflex auf den betonten Silben der untersuchten Paroxytona in allen besprochenen Mundarten ermöglichen sollen. Wie aus dem Bild ersichtlich ist, liegen — mit Ausnahme der Mundart von Zentralunterkrain (No 1) und bei Außerachtlassung der wahrscheinlichen Registrierfehler hinsichtlich der Eintrittsperioden beim Einsetzen des Vokals — die realen Ansätze der melodischen Linie beim Zirkumflex überall deutlich höher als beim Akut. Dasselbe kommt durchgehends in allen von mir untersuchten Fällen vor.²³ In der Mundart von Gailtal (No 2) beträgt das Tonintervall — auf die vierte Anfangsperiode berechnet — zwischen akutiertem und zirkumflektiertem Vokal durchschnittlich 5 Halbtöne; der Zirkumflex ist also

Materialien für LAS (den linguistischen Atlas Sloweniens) ersichtlich ist. Nur wurde noch nirgends die Frage in ihrer Gesamtheit behandelt. Ich möchte deswegen hier noch einiges über die bisherige diesbezügliche Literatur hinsichtlich der Mundarten von Unterkrain und Oberkrain nachtragen. Škrabec op. cit. S. 21 beschreibt die gleiche Erscheinung, offenbar aus seiner Kenntniß der Aussprache von Zentralunterkrain; weil er jedoch Intonation und Intensität als Bestandteile des Akzents nicht trennt, lenkt er die Aufmerksamkeit nur auf die Intensität der posttonischen Silbe und nicht auf ihre melodische Höhe. Der zweite, der die gleiche Frage behandelte, war Valjavec in seiner Studie: *Prinos k naglasu u novoj slovenštini*, Zagreb 1878, S. 179 ff. Er bezieht sich, wie auch Škrabec, zuerst auf einen Aufsatz von Podgorški (Luka Svetec) in *Novice* 1863, S. 98, der als erster über den Zweisilbenakzent als eine besondere rhythmische Erscheinung im Slowenischen schrieb. Dann aber erinnert er an die Arbeit Masing's: *Die Hauptformen des serbisch-chorwatischen Accentes*, *Mémoires de l'académie impériale de St. Pétersbourg* XXIII, 1876, und behauptet für die Mundartgruppe von Oberkrain im allgemeinen folgendes: in Proparoxytona vom Typus *bútara*, *bábica*, *brátranec* usw. hat die Silbe nach dem betonten Vokal einen Nebenakzent und bewegt sich in der gleichen melodischen Höhe wie der betonte Vokal. Fehlt eine Silbe infolge der Reduktion aus, fällt in den Paroxytona *báb'ca*, *brátran'c* der Nebenakzent, verbunden mit hoher Tonlage, auf den Endvokal. Valjavec kennt also nicht dieselbe Erscheinung in unreduzierten Paroxytona, welche in meinem Beitrag erläutert wird, auch spricht er nur von gleicher (nicht höherer) Tonlage der posttonischen Silben und bringt keine genauere dialektische Begrenzung der festgestellten Aussprache — wie wir gesehen haben, finden wir sie beim unserm Sprecher aus Zentraloberkrain nicht wieder. Doch sind die Bemerkungen Valjavec's und auch Svetec's schon wegen ihres Alters gewiß beachtenswert. Hierher gehört endlich auch die Bemerkung Brochs op. cit. S. 327, daß er in Ljubljana nach akutiertem betonten Vokal bei isolierten Wörtern in mehreren Fällen eine höhere Tonlage beobachten konnte, also die gleiche Feststellung, die von mir gemacht wurde. An anderer Stelle, S. 321, behauptet er, daß mehrmals die posttonische Silbe nach dem Akut zwar sinkt, doch weniger tief als nach dem Zirkumflex.

²³ S. Anm. 13 und 16. Auch die zu Toporišič op. cit. zugehörigen Tonplatten, welche die Aussprache einer Sprecherin aus Ljubljana wiedergeben, lassen die Tonhöhedifferenz zwischen beiden Intonationsarten gut erkennen. Und die Diagramme von Bezljaj op. cit. ergeben — berechnet auf die vierte Anfangsperiode — für den Sprecher Rš (dr. F. Ramovš), den Vater von unserem Sprecher P. Ramovš, eine diesbezügliche Tonhöhedifferenz von durchschnittlich 2 Halbtönen; für den Sprecher R (I. Ramor) eine solche von 1 Halbtön.

im Mittelmaß um eine Quarte höher als der Akut. In der Mundart von Horjul (No 3) ist der Zirkumflex durchschnittlich sogar 7 Halbtöne höher als der Akut, das heißt mehr als um eine Quinte. In den Mundarten von Zentraloberkrain und Südoberkrain beträgt die Durchschnittsdifferenz 5 Halbtöne bzw. etwas mehr als 5 Halbtöne; der Zirkumflex ist auch hier um eine Quarte bzw. mehr als eine Quarte höher als der Akut. Nur in der Mundart von Ljubljana erfährt die Tonhöhedifferenz eine starke Verminderung; hier beläuft sie sich im Mittelmaß kaum auf 2 Halbtöne; Akut und Zirkumflex stehen durchschnittlich im Verhältniß von Prima und Sekunda. Etwas abseits steht, wie schon gesagt, die Mundart von Zentralunterkrain (No 1). Hier zeigt die vierte Anfangsperiode durchgehend eine kleine Tonhöhedifferenz in entgegengesetzter Richtung: der Akut ist, wie aus Bild I ersichtlich ist, beim Einsatz der Vokalmelodie sogar etwas höher als der Zirkumflex. Doch ist der akustische Eindruck der Intonationsopposition, welcher beim Abhören der Magnetophon-aufnahmen entsteht, auch im Falle der Mundart von Zentralunterkrain hinsichtlich der wahrgenommenen Tonhöhe der betonten Vokale grundsätzlich der gleiche wie sonst überall: der Zirkumflex scheint auch hier höher zu sein als der Akut. Dieser akustische Eindruck erfährt seine Rechtfertigung bei einer angemessenen Änderung der Messungsmethode. Als nämlich die durchschnittliche Tonhöhe des Akuts und Zirkumflex in den Beispielen dieser Mundart auf die fünfzehnte Tonperiode — die ungefähr die Mitte der melodischen Linie bedeutet — berechnet wurde, ergab sich auch hier eine Tonhöhedifferenz von über 3 Halbtönen zugunsten des Zirkumflex, das heißt, in der Mitte der melodischen Linie ist der Zirkumflex der Mundart von Zentralunterkrain bei den untersuchten Paroxytona mehr als um eine kleine Terz höher als der Akut.

Die melodische Tonlageopposition zwischen Akut und Zirkumflex in betonter Silber bei den Paroxytona, berechnet wie oben, ist also am stärksten in der Aussprache von Horjul (No 3), etwas schwächer in den Aussprachen von Gailtal (No 2), Zentraloberkrain (No 4) und Südoberkrain (No 5), noch schwächer in der Aussprache von Zentralunterkrain (No 1) und am schwächsten in der Aussprache von Ljubljana (No 6). Weil wir jedoch in den Fällen No 1, 5, 6 und 2 mit einem zweisilbigen Wortakzent zu tun haben, sind für die Erläuterung unseres akustischen Eindrucks von Tonlagewechsel diese Angaben noch ungenügend und machen beim zweisilbigen Wortakzent eine weitere Berechnung der Tonhöhedifferenz der posttonischen Silben notwendig.

Die Tonhöhedifferenz des Endvokals zwischen zweisilbigem Akut und Zirkumflex beträgt durchschnittlich in der vierten Anfangsperiode bei der Mundart von Gailtal (No 2) über 9 Halbtöne zugunsten des Akuts, das heißt mehr als eine Sexte; es folgen die Mundarten von Südoberkrain und Zentralunterkrain mit einer Tonhöhedifferenz von 7 bzw. 5 Halbtönen, was einer Quinte bzw. Quarte entspricht; am kleinsten ist auch hier die Tonhöhedifferenz bei der Mundart von Ljubljana, wo sie nur 4 Halbtöne oder eine Terze beträgt.²⁴

²⁴ Das Material, woraus die Intervalle berechnet wurden, beträgt je 24 Beispiele für jede Mundart; s. die Anm. 18—21. Die Höhe des posttonischen Vokals wurde auch hier durch die vierte Anfangsperiode bestimmt.

Wenn wir nun abschließend beide Tonlagewechsel zwischen Akut und Zirkumflex sowohl auf der betonten wie auf der posttonischen Silbe in Betracht nehmen, ist der Tonlagewechsel ohne Zweifel am stärksten in der Mundart von Gailtal und am schwächsten in der Mundart von Ljubljana, während die Mundarten von Zentralunterkrain und Südoberkrain ungefähr eine Mittelstellung einnehmen; für sich stehen die Mundarten von Horjul und Zentraloberkrain mit ihrem ausgesprochenen Tonlagewechsel nur auf der betonten Silbe, der kein solcher auf der posttonischen Silbe entspricht.

Die bisher besprochenen Intonationsoppositionen betrafen nur Wortpaare mit betonter vorletzter Silbe (Paroxytona). Stände mehr Raum zur Verfügung, gäbe ich gerne eine ebenso ausführliche Beschreibung der Intonationsoppositionen bei Wörtern mit Betonung auf der Endsilbe (Oxytona). Unter den gegebenen Umständen beschränke ich mich auf das Hauptsächliche.²⁵

Als Grundlage der Untersuchung dienen uns wiederum Magnetophon-aufnahmen; die Beispiele sind aus denselben Mundarten und folgen — in schon angegebener Weise zusammengestellt — in derselben Reihe.²⁶ Sie beziehen sich auf das Wortpaar *pometáč* »Straßenkehrer«: *špás* »Scherz«, das erste Wort mit akutiertem, das zweite mit zirkumflektiertem Akzent realisiert. Für die Mundart von Gailtal mußte auch hier ein anderes Wortpaar eingesetzt werden. Das Wort *špás* »Scherz« wählte ich in diesem Fall als Beispiel für den Akut; als Beispiel für den Zirkumflex dagegen das Wort *pás* »der Gürtel«.

Beim Abhören der Magnetophon-aufnahmen fällt uns die gleiche Grundcharakteristik der Intonationsoppositionen auf, welche in den betonten Silben der Paroxytona auftrat: das Ohr hört deutlich einen Unterschied in der Tonlage zwischen tieferem Akut und höherem Zirkumflex. Das Experiment durch das Einstellen der Zeitlupe bestätigt vollauf diesen Eindruck. Auf Bild II sind nun die melodischen Diagramme der sechs verschiedenen Aussprachen des Wortpaares *pometáč* : *špás*, bzw. *špás* : *pás* abgebildet.²⁷ Es braucht kaum besonders darauf hingewiesen zu werden, daß auch in diesen Diagrammen die melodischen Linien des Zirkumflex höher liegen als die des Akuts. Die statistischen Durchschnittswerte der Tonlage, berechnet auf die vierte Anfangsperiode, ergeben bei den untersuchten endbetonten Wörtern fast die gleiche Tonhöhedifferenz zugunsten des Zirkumflex, wie bei jenen mit der Betonung auf der vorletzten Silbe.²⁸ Doch besteht zwischen den dargestellten melodischen Linien auf Bild I und Bild II ein anderer, und zwar bedeutender Unterschied. Es fehlt die fallende melodische Linie des Akuts, die wir auf der betonten

²⁵ Es werden im folgenden nur diejenigen Resultate der Untersuchung hervorgehoben, die einen bedeutenderen Unterschied der Intonationsopposition bei Oxytona und Paroxytona aufzeigen.

²⁶ Über die Auswahl und Zusammenstellung der Beispiele s. Anm. 12; das untersuchte Material im ganzen beträgt bei den Oxytona für jede Mundart 4 Wörter mit akutierter und 8 Wörter mit zirkumflektierter Intonation.

²⁷ Wie bei den Paroxytona wurden auch hier für die Aufnahmen nur Wörter mit stimmlosem Laut vor Vokal und nach Vokal gewählt, um eine zuverlässige Messung zu erleichtern.

²⁸ Nur in der Aussprache von Südoberkrain ist die Tonhöhedifferenz zugunsten des Zirkumflex etwas kleiner: 3 Halbtöne bei Oxytona gegen 5 Halbtöne bei Paroxytona; sonst begegnen wir hier wie dort den gleichen Halbtonziffern.

Silbe der Paroxytona in der Gruppe der Mundarten mit zweisilbigem Wortakzent feststellen könnten (Bild I, No 1, 5, 6 und 2). Dieser — bisher unbekannt und nirgends berücksichtigte — Unterschied bildet nun die beste Bestätigung für die Feststellung des zweisilbigen Wortakzents in den genannten Mundarten: Die melodische Linie des Akuts bei unseren Oxytona auf Bild II, No 1, 5, 6 und 2, das heißt in den Mundarten von Zentralunterkrain, Südoberkrain, Ljubljana und Gailtal, beschreibt nämlich auf einer Silbe jenen uns bekannten zuerst fallenden und dann steigenden Tonverlauf, der in den gleichen Mundarten bei den Paroxytona auf zwei Silben realisiert wird. Der Akut — nicht als Silbenakzent, sondern als Wortakzent betrachtet — ist also in beiden Fällen identisch. In den Mundarten, welche die Intonationsopposition nur auf einer Silbe realisieren und keinen zweisilbigen Wortakzent kennen — in der von Horjul und von Zentraloberkrain — ist die grundsätzliche Gleichheit der melodischen Linie des Akuts sowohl bei den Oxytona wie bei den Paroxytona nicht weiter verwunderlich.²⁹ Was die melodische Linie des Zirkumflex betrifft, besitzen die Diagramme der Oxytona auf Bild II wiederum eine Gruppenstruktur, welche sich genau mit der Einteilung der Beispiele auf Bild I in zweisilbig und einsilbig intonierte Paroxytona deckt. In der ersten Gruppe zeigen die Mundarten von Zentralunterkrain, Südoberkrain und Ljubljana (Bild II, No 1, 5 u. 6) eine deutlich steigende melodische Linie des Zirkumflex, die auch am Ende konstant bleibt und die hinsichtlich des Tonverlaufs von der melodischen Linie des Akuts fast nicht zu scheiden ist. Der grundsätzliche Unterschied zwischen Zirkumflex und Akut besteht hier nur in der Tonlage.³⁰

Die zweite Gruppe bilden die Mundarten von Gailtal, Horjul und Zentraloberkrain (Bild II, No 2, 3 und 4): in diesen Beispielen folgt dem steigenden Teil der melodischen Linie ein fallender Teil als wesentlicher Bestandteil der Zirkumflexmelodie; die Intonationsopposition zum Akut besteht da nicht nur in der Tonlage, sondern auch im Tonverlauf. Aber auch bei einer solchen Einteilung der Zirkumflexoxytona erscheint die Aussprache von Gailtal (No 2) als ein Übergang. Sie zeigt nämlich nur eine schwächere melodische Senkung am Ende auf, während die Senkung in den Aussprachen von Horjul und Zentraloberkrain (No 3 und 4) sehr stark und beträchtlich ist. Diese Feststellung scheint mir wichtig und ich werde noch darauf zurückkommen. Im übrigen ist — wenn wir die Gruppe No 2, 3 und 4 als Ganzes nehmen — die melodische Linie des Zirkumflex in den Mundarten von Gailtal, Horjul und Zentraloberkrain bei den Oxytona grundsätzlich die gleiche wie bei den Paroxytona; es besteht zwischen ihnen diesbezüglich kein wesentlicher Unterschied.³¹ Einen wesentlichen Unterschied zwischen zirkumflektierten Oxytona und Paroxytona finden wir jedoch in der ersten, anfangs beschriebenen Gruppe, das heißt in den Mundarten von Zentralunterkrain, Südoberkrain und Ljubljana (Bild II, No 1, 5 und 6). Bei den zirkumflektierten Paroxytona zeigt die

²⁹ Der methodische Fehler der bisherigen Untersuchungen über die slowenische Intonationsopposition, welche Oxytona und Paroxytona vermengen, ist lediglich vom Charakter dieser Mundarten aus zu erklären.

³⁰ Im anfangs festgesteckten Rahmen der Untersuchung. Unterschiede der Intensitätskurve und eventuell auch des Vokalspektrums sind wahrscheinlich.

³¹ Hier dieselbe Gleichstellung von Oxytona und Paroxytona wie beim Akut.

zweisilbige melodische Linie hier immer eine deutliche Senkung auf der Endsilbe, bei den zirkumflektierten Oxytona fehlt hingegen nicht nur die Endsilbe, sondern auch die Senkung auf dem betonten Vokal. Die zirkumflektierten Oxytona dieser ersten Mundartgruppe (No 1, 5 und 6) mit ihrem steigenden Melodieausgang bedeuten den größten Gegensatz zu unseren bisherigen Vorstellungen über die Natur der Intonationsopposition im Slowenischen, einen größeren noch als die akutierte Paroxytona mit fallender melodischer Linie; und gerade sie, die im Tonverlauf von den akutierten Oxytona fast nicht zu scheiden sind, scheinen nachdrücklich die Benennung des slowenischen Akuts und Zirkumflex als Tieftonakzent und Hochtonakzent zu fordern.³²

Mit dieser summarischen Übersicht über die melodischen Linien des Akuts und Zirkumflex beim Wortpaar *pometáč* : *špás* sind die Hauptzüge der Intonationsoppositionen in den sechs untersuchten zentralen slowenischen Mundarten abschließend dargestellt.³³ Als ich mich mit der Vorbereitung meines Beitrags beschäftigte, beabsichtigte ich zwar eine weitere Anzahl von Umständen, die eng mit den festgestellten Grundtatsachen zusammenhängen, zusätzlich im einzelnen zu untersuchen und zu beschreiben, doch muß dies auf eine künftige Gelegenheit verschoben werden. Auf einen solchen Umstand will ich trotzdem etwas näher eingehen, nämlich auf die Frage stärker abweichender melodischer Intonationsvarianten, die zum Beispiel in den Mundarten von Süd-oberkrain und Ljubljana ziemlich häufig auftreten. Diese beiden Mundarten besitzen — wie aus der experimentellen Analyse ihrer Intonationsoppositionen und auch sonst deutlich hervorgeht — ein unterkranisches dialektisches Substrat, das in verschiedenem Ausmaß mit oberkranischen dialektischen Zügen vermischt ist.³⁴ Das führt zu erheblichen Intonationsvarianten sogar in der Aussprache ein und derselben Person, wie wir sie bei anderen, reineren Mundarten nicht antreffen, und erschwert beachtlich eine generelle Untersuchung und Beschreibung der Intonationsoppositionen in diesen beiden Mundarten. Die durchschnittlichen Resultate der Untersuchung, die in meinem Beitrag für beide Mundarten angegeben sind, haben also eine beschränktere Geltung als die durchschnittlichen Resultate für die anderen Mundarten.³⁵ Einen besonderen Platz nehmen nun die Intonationsvarianten ein, die von der Stellung des Wortes in der Wortgruppe abhängen, und die außer in den Aussprachen von Südoberkrain und Ljubljana auch in der Aussprache von Zentraloberkrain festgestellt werden konnten. Ich bringe auf Bild III die melodischen Diagramme der Intonationsopposition beim Wortpaar *pometáč* : *špás*, so wie sie von den Sprechern der genannten Mundarten in zweifacher, verschiedener Position realisiert wurde. In der oberen Reihe stehen die uns schon aus Bild II, No 4, 5

³² Broch (op. cit. S. 326), der ohne Kenntniß der slowenischen Mundarten bisher die beste phonetische Beschreibung der Intonationsoppositionen im Slowenischen gegeben hat, war auch hier der erste, der auf solche steigende Zirkumflexe in der Aussprache von Ljubljana aufmerksam machte.

³³ Ich betone: Hauptzüge. S. Anm. 8 und 19. Streng genommen gelten die Resultate nur für die angegebenen Ortschaften, für Ljubljana auch das nur teilweise.

³⁴ S. Ramovš, *Historična gramatika slovenskega jezika VII, Dialekti, Ljubljana 1935*. S. 121.

³⁵ S. Anm. 8, 19, 33.

und 6 bekamten Diagramme mit den steigenden bzw. zuerst steigenden und erst dann fallenden Akut und Zirkumflex. Diese und überhaupt alle bisher dargestellten Diagramme beziehen sich auf Wörter, die in starker Position, das heißt am Anfang oder in der Mitte der einzelnen aufgenommenen Wortgruppen gesprochen wurden.³⁶ Unten auf Bild III befinden sich die Diagramme derselben Wörter, gesprochen in schwacher Position, das heißt am Ende einer aufgenommenen Wortgruppe. Der Unterschied springt in die Augen. In der Aussprache von Südoberkrain und Ljubljana haben beide Intonationsarten, Akut und Zirkumflex, eine fallende melodische Linie, und auch in der Aussprache von Zentraloberkrain behält seine charakteristische melodische Linie nur der Zirkumflex, während der Akut ausgeprägt fallend ist. Hier geht es offensichtlich um eine mundartlich weit verbreitete Schwächung der Intonationsopposition in schwacher Stellung, die notwendig eine genauere Untersuchung fordert.³⁷

Ein anderes, nicht weniger interessantes Problem, das nur erwähnt werden soll, ist die Charakteristik der melodischen Linien des Akuts (und ausnahmsweise des Zirkumflex) bei den Neoxytona, das heißt solchen Oxytona, welche in den einzelnen Mundarten durch Reduktion der Endsilbe entstanden sind. Es handelt sich um den Worttypus *škáf*, *pometác*, usw., der im Laufe der experimentellen Analyse parallel mit den unreduzierten Worttypen aufgenommen und teilweise gemessen wurde. Als vorläufiges Ergebnis der Messungen stellte sich heraus, daß sich die Neoxytona nicht nur bezüglich des Tonverlaufs, sondern auch bezüglich der Dauer der betonten Vokale ziemlich deutlich von den traditionellen Oxytona abheben, was entgegen den bisherigen Ansichten auf eine Wirkung der Vokalreduktion auf das System der Intonationsoppositionen schließlich läßt. Im Laufe der Untersuchung stellte sich auch die Frage, inwieweit die Verschiedenheit der Vokale bei den Intonationsoppositionen eine bestimmte Änderung hervorruft. Um in dieser Hinsicht bei meiner generellen Untersuchung einem Fehler auszuweichen, beschränkte ich mich in der endgültigen Auswahl der untersuchten Worttypen nur auf solche mit dem Vokal *a*. Die Messungen der Intonationsoppositionen an anderen Vokalen ließen nämlich — wie erwartet — erkennen, daß die Intonationen verschiedener Vokale bei demselben Sprecher nicht die gleiche durchschnittliche Tonlage besitzen, und daß also die Tonhöhedifferenz, die für die Intonationsopposition auf dem Vokal *a* gilt, nicht von vornherein für die Intonationsoppositionen auf anderen Vokalen gelten kann.³⁸ Die Befürchtung, daß sich im Anfangsstadium einer experimentellen Analyse durch methodische Fehler das Gesamt-

³⁶ Als Grundlage für die statistischen Berechnungen dienten im Gegenteil alle aufgenommenen Wörter; jedoch war bei jeder Berechnung die Zahl der Wörter in starker und schwacher Position gleich. Über die sogenannte ideelle Satzkurve — im Aufbau des Satzes steigend und fallend im Abbau — die auch für meine Wortgruppen wenigstens teilweise anzunehmen ist; s. Ekblom op. cit. S. 38, Appel, loc. cit. S. 63.

³⁷ Beachte jedoch die in diesen Beispielen immer noch bestehende Tonhöhedifferenz zwischen Akut und Zirkumflex! — Die Materialien für LAS deuten auf analoge Erscheinungen auch in Unterkrain hin.

³⁸ Aus denselben Gründen wählte ich ausschließlich männliche Sprecher.

bild der Intonationsoppositionen verwirren könnte, hielt mich weiter davon ab, Beispiele einer solchen Opposition aus der drittletzten oder vom Wortende noch entfernterer Silbe mit den Beispielen der Intonationsopposition auf vorletzter Silbe gleichzustellen.³⁹ Insofern ich einige Proparoxytona auf dem Magnetophonband aufgenommen habe, scheinen sie sogar das Bestehen eines dreisilbigen Wortakzents zu beweisen, mit Verlauf der charakteristischen Intonationslinie auf drei Silben. Doch die Lösung dieser und ähnlicher Fragen — z. B. betreffend die Tonlage der vortonischen Silben, oder die gänzliche Aufhebung der Intonationsopposition — muß künftiger Untersuchung überlassen werden.

Zur besseren Veranschaulichung der gewonnenen Ergebnisse möchte ich zuletzt — mit allem nötigen Vorbehalt — im Bilde IV die Intonationsoppositionen aller sechs untersuchten zentralen slowenischen Mundarten schematisch darstellen.⁴⁰ Links in jeder Abteilung steht das Schema der paroxytonalen und rechts das Schema der oxytonalen Intonationsoppositionen. Die Reihenordnung ist die gleiche, wie wir gewohnt sind; No 1 bezieht sich auf die Mundart von Zentralunterkrain, No 2 auf die Mundart von Gailtal, No 3 auf die Mundart von Horjul, No 4 auf die Mundart von Zentraloberkrain, No 5 auf die Mundart von Südoberkrain und No 6 auf die Mundart von Ljubljana. Die Schemen entsprechen den Durchschnittsergebnissen, die aus den durchgeführten Messungen der melodischen Linien des Akuts und Zirkumflex gewonnen wurden.⁴¹ Diese Durchschnittsergebnisse berücksichtigen nicht nur die Wortbeispiele in starker Position, von denen ich in Bild I und II typische Zusammenstellungen brachte, sondern auch die später ausdrücklich besprochenen und auf Bild III erläuterten Wortbeispiele in schwacher Position. So kommt durch die Veranschaulichung der Durchschnittswerte und durch die vereinfachte Linienform das gegenseitige Verhältnis der einzelnen mundartlichen Intonationssysteme klarer zum Ausdruck als bisher. Beim Betrachten des Bildes drängt sich uns damit bald eine weitere Einteilung der untersuchten Intonationssysteme auf, und zwar in solche mit einheitlichen und beständigen Intonationsoppositionen und in solche mit uneinheitlichen und weniger beständigen. Die im Laufe meiner Ausführungen angegebenen hundertprozentigen oder wenig darunter liegenden Übereinstimmungen der analysierten Wortakzente in den Mundarten von Zentralunterkrain, Gailtal und Horjul fügen sich zusammen — wie Bild IV zeigt — zu einheitlich gegliederten, festen Intonationssystemen. Diese Einheitlichkeit und Festigkeit ist schon angegriffen in den Intonationsoppositionen der Mundart von Zentraloberkrain (No 4), wo der durchschnittlich berechnete fallende Akut der Oxytona anschaulich die Schwächung seiner ursprünglichen melodischen Linie und ihre allmähliche

³⁹ Oxytona, Paroxytona, Proparoxytona usw. sind z. B. bei Bežljaj op. cit. vollständig vermengt.

⁴⁰ S. Anm. 8, 19, 33 und die folgende.

⁴¹ Nur die Anfangspunkte und die Endpunkte der Linien sind exakt nach den Durchschnittsergebnissen der Messungen eingezeichnet, die Form der Linie dagegen nur ungefähr.

Angleichung an die melodische Linie des Zirkumflex wiedergibt.⁴² Die Intonationssysteme der Mundarten von Südoberkrain und Ljubljana (No 5 und 6) zeugen von noch größerem Mangel an Einheitlichkeit und Festigkeit durch das Durcheinandermischen der charakteristischen melodischen Linien der Dialekte von Unterkrain und Oberkrain, die Mundart von Ljubljana noch dazu durch die starke Annäherung der Tonlage des Akuts und Zirkumflex — Erscheinungen, die eine Fortentwicklung bis zur Aufhebung der Intonationsoppositionen anzuzeigen scheinen.⁴³

Wenn wir uns nun noch die Frage stellen, welcher von den beschriebenen Intonationssystemen den Anspruch hat, für die slowenische Sprache als repräsentativ zu gelten, so dürfen wir sagen, daß er, absolut genommen, keinem von ihnen zusteht. Möglich ist nur ein relativer Anspruch, insoferne wir, synchronisch und normativ denkend, unter dem Repräsentativcharakter eines Intonationssystems die Eignung verstehen als Grundlage zum Lehren und Erlernen dienen zu können, oder insoferne wir, der diachronischen Sehweise den Vorrang gebend, dasjenige Intonationssystem als repräsentativ bezeichnen, das einem wahrscheinlichen historischen Urbild der slowenischen Intonationsoppositionen vor der dialektischen Zersplitterung am nächsten kommt. Als repräsentativ im ersten Sinne dürfte kaum eine andere Aussprache als die im kulturellen Mittelpunkt, in Ljubljana, überwiegend in Betracht kommen. Da jedoch gerade hier das Intonationssystem sich in einer augensichtlichen Wandlung befindet und da es wahrscheinlich ist, daß die von mir untersuchte Aussprache nur eine der bestehenden Stufen in diesem Wandel bedeutet — besonders wegen der immer weiter fortschreitenden Vermengung der Dialekte bei der städtischen Bevölkerung — ist die Gleichsetzung des beschriebenen Intonationssystems von Ljubljana mit einem normativen Intonationssystem der slowenischen Schriftsprache unmöglich.⁴⁴

Was nun die Frage der Ähnlichkeit mit dem historischen Urbild der slowenischen Intonationsoppositionen betrifft, zeigt meines Erachtens die größte Ähnlichkeit mit einem solchen Urbild die Mundart von Gailtal auf. Wenn wir nämlich die Tatsachen, die uns aus der vergleichenden und historischen Grammatik hinsichtlich des Urslavischen bekannt sind, zu Hilfe nehmen, so ist es klar, daß zweisilbige oder mehrsilbige Intonationsoppositionen älter sind als einsilbige. Zweitens verläuft die historische Entwicklung der Intonationsoppositionen — welche in beschränktem Rahmen aus Bild IV ersichtlich ist — jedenfalls in der Richtung einer Schwächung und nicht einer

⁴² In den Fällen, wo Schwächung des Akzents in schwacher Position vorliegt, weichen die schematischen Linien völlig von den einzelnen Beispielen ab und stellen nur die direkte Verbindung von durchschnittlichem Anfangspunkt und Endpunkt der betreffenden melodischen Linie dar.

⁴³ S. Anm. 19. Meine eigene Aussprache z. B. besitzt in Hinsicht zu der Aussprache von Ramovš eine schwächere Intonationsopposition und eine größere Bedingtheit aller melodischen Linien durch die dynamische Satzkurve. Vgl. doch die Bemerkung Isačenko's op. cit. S. 26 über das »Singen« in Ljubljana und bei Grafenauer in seiner Besprechung die Bestätigung desselben Eindrucks.

⁴⁴ Das gilt noch in höherem Grade für die Beschreibung bei Bezljaj op. cit. Hier sind weitere Untersuchungen unerlässlich.

Stärkung der Tonhöhedifferenz zwischen den beiden Intonationsarten; für ältere Geschichtsperioden dürfen wir also eine große Tonhöhedifferenz mit ziemlicher Zuverlässigkeit voraussetzen. Und drittens muß für das Urbild der slowenischen Intonationsoppositionen ein solcher Tonverlauf der melodischen Linien angenommen werden, woraus ohne solcher Schwierigkeiten die verschiedenen melodischen Linien des Akuts und Zirkumflex, die wir in unseren Mundarten antreffen, abgeleitet werden können. Allen diesen Voraussetzungen entspricht am besten das Intonationssystem der Mundart von Gailtal, betreffs dessen ich in meinem Beitrag wiederholt darauf hingewiesen habe, daß es die Gegensätze beider festgestellten Gruppen der Mundarten in sich vereint. Das Urbild der slowenischen Intonationsoppositionen bestände also aller Wahrscheinlichkeit nach aus einem tieftonigen, zuerst fallendem und dann steigendem Akut und aus einem hochtonigen, zuerst steigendem und dann fallendem Zirkumflex, beide opponiert auf dem betonten Vokal und nachträglich auf eventuellen posttonischen Vokalen, beim Akut mit melodischer Linie in Hochtonlage, beim Zirkumflex mit melodischer Linie in Tieftonlage. Dem dürfte wohl nicht widersprechen, daß sich der Tonverlauf auf den posttonischen (wie überhaupt allen unbetonten) Silben in einem früheren Stadium danach richtete, ob der betreffende Vokal eine akutierte oder zirkumflektierte selbstständige Silbenintonation trug.⁴⁵ Auf jeden Fall glaube ich, daß die Annahme eines derartigen Urbildes sich wenigstens als eine angemessene Arbeitshypothese für die weitere Untersuchung auf diesem Gebiete gebrauchen läßt. Mit diesem Gedanken kann ich die Ausführung über die Resultate meiner experimentellen Analyse der slowenischen Intonationsopposition einstweilig beschließen.

POVZETEK

Članek je poročilo o eksperimentalni analizi intonacijskih opozicij v nekaterih centralnih slovenskih dialektih. Glavni rezultati analize so naslednji: V centralnodolenjskem, južnogorenjskem in ljubljanskem govoru obstaja pri paroksitoni dvozložna intonacijska opozicija z akutom, ki pada na poudarjenem zlogu in raste na posttoničnem, ter s cirkumfleksom, ki raste na poudarjenem zlogu in pada na posttoničnem. V centralnogorenjskem in horjuljskem govoru se isti potek intonacij pri paroksitoni realizira samo na poudarjenem

⁴⁵ Eine gegensätzliche Silbenintonation der unbetonten Silben ist wenigstens für die langen Silben im frühesten Stadium ziemlich sicher. Ohne eine solche ist es auch schwer, sich die verschiedenen Akzentverschiebungen und Metatonien vorzustellen. — Das von mir angenommene Urbild der slowenischen Intonationsopposition wird auch durch die ähnliche Erscheinung des zweisilbigen serbokroatischen Intonationssystems gestützt (s. z. B. Miletić op. cit. S. 38 ff.). Andererseits liefert es auch die Methode für einen näheren Vergleich und eine gemeinsame Erklärung der beiden Intonationssysteme. — Was die Linienführung und den Tiefton des fallend-steigenden Akuts — auf eine oder mehrere Silben verteilt — betrifft, verweise ich noch auf die Parallele mit dem Akzent II der nordischen Sprachen. Auch dort ist sein Gegensatz, der Akzent I, wie unser Zirkumflex, steigend(eben)—fallend und hochtonig. Einer solchen gleichzeitigen Opposition von Tonlage und Tonverlauf scheinen also allgemeine physiologische Bedingungen zugrunde zu liegen. S. z. B. G. Nielsen, *Musikalisk accent i Rønmøaleet*, København 1959, besonders S. 36, 40 und 74 ff.

zlogu, posttonični zlog pa je zmeraj nizek. Ziljski dialekt združuje v istih okoliščinah lastnosti obeh dialektičnih skupin: akut in cirkumfleks dosežeta rastočo oziroma padajočo linijo že na poudarjenem zlogu, vendar se ti nadaljujeta še na posttoničnih, visoko pri akutu, nizko pri cirkumfleksu. Melodični potek intonacij na oksitonih ustreza v bistvu tistemu na paroksitonih, s to izjemo, da naletimo v centralnodolenjskem, južnodolenjskem in ljubljanskem govoru na zgolj rastoče cirkumflekse. Že v centralnogorenskem, posebno pa še v južnogorenskem in ljubljanskem govoru nastopa razen tega na šibkem mestu v besednih skupinah močna oslabitev obojnih intonacij; v obeh zadnjih še raznovrstno mešanje dolenskih in gorenskih intonacijskih oblik. V samem poteku melodičnih linij tako dostikrat ni podlage za razločevanje obojnih intonacij. Edini vsem dialektom skupni kriterij za takšno razločevanje je dosledni razloček v višinski legi med cirkumfleksom in akutom: akut je nizki akcent, cirkumfleks je visoki akcent. Prapodoba slovenskih intonacijskih opozicij se zdi po vsem tem najbolj ohranjena v ziljskem dialektu, ki ga karakterizirata hkrati zelo visok višinski razloček med obema intonacijama in njun uvodoma opisani dvozložni oziroma celo večzložni potek.

M. Regula

CONSIDÉRATIONS CRITIQUES SUR LE SYSTÈME STRUCTURALISTE DE LUCIEN TESNIÈRE

C'est un fait indéniable que l'*Esquisse d'une syntaxe structurale** par L. Tesnière contient des aperçus nouveaux et des observations profitables; mais qu'il y a dedans aussi des opinions incompatibles avec la syntaxe historique et philosophique, c'est ce dont nous voulons convaincre les romanistes qui s'y intéressent.

Entrons in medias res. Dans le I^{er} chapitre: „Connexion et stemma” (= représentation graphique de l'architecture de la phrase) l'auteur soutient que la phrase „*Alfred chante*” comprend 3 éléments: 1. *Alfred*, 2. *chante*, 3. enfin et surtout le lien qui unit *Alfred* et *chante*. Mais il nous semble que cette „connexion” n'est pas un élément de la même nature que les éléments sémantiques. Ce facteur est donné par la forme définie du prédicat verbal, qui s'accorde en personne et en nombre avec le sujet. Ce n'est pas, d'ailleurs, tout simplement la connexion qui est „l'âme de la phrase”, puisque tous les appartenants syntaxiques sont liés entre eux. Ce qui distingue la phrase des simples combinaisons de mots, c'est la „mise dynamique” ou „*énerg(ét)ique*” d'une *espèce-d'être*, soit-elle exprimée explicitement par la componente modale du verbe prédicat ou seulement par l'accentuation, qui peut frapper n'importe quelle espèce

* Objet de la critique de Monsieur Regula, ici, n'est pas le volumineux livre du feu professeur Lucien Tesnière, *Éléments de syntaxe structurale*, paru (1959) après la mort de l'auteur, mais la brochure intitulée *Esquisse d'une syntaxe structurale* (Paris, Klincksieck, 1953), où L. Tesnière a premièrement exposé ses idées fondamentales sur la syntaxe. (Note de la Direction.)

de mots (comme c'est le cas en style nominal, p. ex.: „*Nuit. Silence profond dans les rues*"): Cette mise dynamique, principe vital de la phrase, a pour rôle de fixer l'espèce-d'être dont les termes de la phrase doivent être pourvus. Retenons bien ceci:

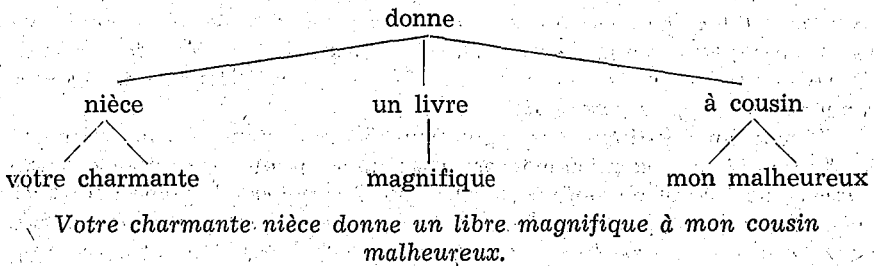
Notre pensée va dans cinq „dimensions” (= catégories fondamentales), caractérisées par une certaine *espèce-d'être*. Ce sont le *jugement* marqué par l'être décidé, la *supposition* indiquée par l'être fictif, *imaginaire*, la *volition* marquée par l'être voulu, l'*interrogation* caractérisée par le ton ascendant et l'être *neutralisé* (interrogation totale ou modale) ou par un mot interrogatif (interrogation partielle) et la *considération* faite par la *prise en pensée* contemplative d'un fait. Le „nucléus”, porteur de l'idée, „est l'atome constitutif de la phrase”, c'est vrai, mais il ne „se charge” pas „de la fonction sémantique”. Terme notionnel, il n'a plus besoin de se créer. La fonction qu'il remplit, c'est le *rang* ou le rôle *syntactique* qu'il lui faut occuper dans la phrase.

Dans le 2^{ème} chapitre, qui traite de la phrase simple, l'auteur dit: „Le verbe est le *noeud des noeuds*”, thèse irréfutable, qui fut déjà établie par Th. Kalepky dans le *Neuaufbau der Grammatik*, quoique sous une forme moins concise. C'est en effet le verbe qui, directement ou indirectement, „est le régissant ou l'organisateur de toute la phrase”,¹ mais pourtant il dépend en quelques points du sujet. Voilà un des nombreux paradoxes syntaxiques: Le verbe base qui gouverne ses déterminatifs — compléments d'objet, adverbels et circonstanciels — et exerce un effet connectif en reliant étroitement tous les membres de la phrase pour en faire une unité supérieure, est régi par le „sujet” en personne et en nombre. Le sujet, qui est la partie la plus autonome de la phrase, n'est pas „un complément comme les autres”. Si Tesnière, dans le „stemma” met le verbe en tête, c'est qu'il poursuit, au fond, un but purement pratique: il faut savoir qu'il réussit par là à mettre sur le même plan les „actants”. Ce sont d'après lui „les subordonnés du verbe” et, à titre quelconque, participants à l'action, quoiqu'ils jouent chacun un autre rôle dans leur rapport au verbe: le sujet, auteur de l'action ou porteur de la qualité ou de l'existence énoncée („prime actant”), le complément d'objet sur lequel tout entier s'exerce l'action („second actant”), complément d'attribution² („tiers actant”). Cette manière de voir rappelle involontairement celle de Kalepky, qui, en analysant la phrase: *Pater filio librum fratris dat*, arrive à la conclusion que voici: »Der angeführte Satz bedeutet ... ein Geben, das sich am Vater (!),

¹ Ce facteur détermine le *degré psychodynamique* et la *tonalité*: le *sujet* est saisi par la pensée d'une manière *thématique*, suppositive, basante, et énoncé en ton ascendant ou égal, le *prédicat* est saisi d'une manière *thétique*, étant d'une *mise énergétique* et énoncé en ton décisif.

² Cette appellation est la meilleure de toutes existant jusqu'à présent pour le complément indirect.

am Sohn, am Buch usw., aber an jedem anders auswirkt», pensée qui ne peut être plus exactement illustrée que par le stemma de Tesnière:



Mais, est-ce que ce n'est pas fausser sensiblement la logique et la psychologie ou la réalité linguistique par ce *hystéron protéron* du rapport existant entre le sujet et le prédicat? C'est donc un fait incontestable que, dans le discours normal, le *sujet* est le point de départ de la construction intellectuelle de la phrase, pour ainsi dire, la *tête*, le prédicat, par contre, le *cœur* ou l'*âme*. Ces deux *contre-forts* de la phrase ne peuvent jamais former un groupe rythmique, comme p. ex.: le nom régissant et son déterminatif, mais, placés face à face, ils se distinguent par la manière dont la pensée les saisit, et la catégorie logique. En vue du sens étymologique du terme „sujet” (*subiectum*, le „soumis”, la „base”), on ne peut confondre le sujet proprement dit avec un autre membre de phrase qui, ayant des ressemblances extérieures avec lui, est pris souvent pour tel. Les tournures: *Force nous fut, défense fut faite, ordre fut donné, m'est avis, si besoin est* (= *s'il en est de besoin*³) s'avèrent, à regarder de plus près, des *phrases sans sujet* ou *prédicats analytiques*, c.e.-à-d. à deux composants: les substantifs représentent les *composantes* (déterminations) *sémantiques*, qui constituent la partie la plus importante du syntagme et portent l'*accent de force*, tandis que la composante fonctionnelle („centre structural”) amène une baisse de la voix; cp. les expressions synthétiques correspondantes: *nous fûmes forcés, on se défendit, il fut ordonné, je pense, s'il faut*.

Les „*circostants*”, qui indiquent les *circostances* de l'action, ne sont pas, au fond, „subordonnés” directs du verbe, mais membres plus ou moins accessoires déterminant le contenu entier de la phrase. La liste des membres de la phrase doit être complétée par l'„*adverbial*”, qui sert à déterminer exclusivement l'*action*, le *procédé*, l'*état*, la *qualité* énoncés.

³ De, signe de fonction prédicative, se trouve dans d'autres constructions: *il est d'usage, de rigueur, de mon devoir; ce n'est pas de ma faute, de mon fait; si j'étais que de vous; comme si de rien n'était; voilà deux heures de perdues; on dirait d'une fête* [*< que c'est d'une fête ou; on dirait (cela) d'une fête*]; cp. la locution *entendre de*, p. e.: *La fenêtre, c'est le vrai passe-temps d'un étudiant, j'entends d'un étudiant appliqué* (R. Toepffer)]; — *et de deux* [*< et d'en être deux*].

Il comprend les compléments de qualification, de graduation, de manière, de moyen ou d'instrument, p. ex.: chanter bien, s'incliner très profondément, s'habiller à l'anglaise, courir à qui mieux mieux,⁴ peindre à l'huile, travailler à la journée, couper avec la faucille, etc.; tandis que les rapports de lieu, de temps, de cause, de condition, de concession, de concomitance, de but se rangent sous le „circonstanciel”.

Il faut donc distinguer soigneusement le circonstanciel non seulement de l'objetoïde (= complément prépositionnel) et du prédicatif prépositionnel, mais aussi de l'adverbial et enfin du „judicatif” (complément de point de vue), qui peut se présenter sous différentes formes (pour comble, pour surcroît, à vrai dire, généralement parlant [cp., en latin, *in universum aestimanti*: dativus iudicantis], au point de vue politique, à mon avis [cp., en latin, *mea sententia*: ablativus iudicantis, non limitationis!], tournures que O. Jespersen appelle „parenthèses intellectuelles”).

Quant à l'apposition, Tesnière la définit très bien comme „connexion horizontale”, mais l'exemple illustrant ce membre explicatif juxtaposé est sans doute mal choisi: *Orateur remarquable, Atticus écrivait médiocrement* ne contient pas d'apposition proprement dite, mais un prédicatif libre mis en rapport adversatif avec le contenu du groupe prédicat; cp. *Fils d'un Saxon, Luther le fut peu lui-même*, chargé d'une note légèrement concessive. D'après E. Lerch la partie périphérique serait une „catégorie zéro”, interprétation insuffisante, à notre avis. Dans ces deux cas il s'agit d'une condensation phrasique ou d'un prédicatif propositionnel.

Dans le chapitre III: „Interrogation et Négation”, l'auteur crée les termes interrogation „nucléaire” et interrogation „connexionnelle”. La première dénomination peut être acceptée, quoiqu'on puisse partir d'un autre point de vue: la question porte sur un membre de la phrase qui est représenté provisoirement par le mot interrogatif indiquant les contours et le rôle syntaxique du mot x. Mais la désignation „interrogation connexionnelle” nous semble inexacte. Ce que nous ignorons dans la question: *Alfred chante-t-il?*, ce n'est pas s'il y a connexion entre les deux termes, mais c'est l'espèce-d'être du contenu, qui, dans cette catégorie d'interrogation, se trouve à l'éta de l'„extra-être”, c. e. -à-d. au stade neutralisé, dont le sujet interrogeant demande la décision vers le côté positif ou négatif de l'échelle de l'être ((-) o (+)). L'argument concluant nous en est fourni par la formule: *est-ce que...?*, qui donne le meilleur commentaire de l'interrogation modale.

Dans le chapitre IV: „Espèces de mots”, Tesnière établit deux grandes classes: „mots pleins” ou termes notionnels (mots d'idée) et „mots vides” (mots outils). Sous les mots pleins il range substantif, adjectif, verbe et adverbe, sous les mots vides les „jonctifs” (conjonctions de coordination) et les „translatifs” (mots qui transfèrent les nucléus dans une autre

⁴ Peinture syntaxique: mieux au carré peint d'une manière expressive l'action de devancer.

classe de mots ou qui marquent le rôle syntactique de mots ou de propositions). Mais on ne peut pas prétendre que ces éléments soient dépourvus de tout sens. Évidemment, leur sens fort abstrait n'est pas de même nature que celui des nucléus qui constituent le matériel de la phrase. Ces mots établissant des rapports purement logiques entre les „nucléus” ou les propositions, sortent, à cause de leur fonction catégorisante, d'un niveau plus élevé de la pensée.

L'anaphorique est caractérisé comme „mot-prise de courant”, mais on pourrait l'appeler, et mieux, nous semble-t-il, „mot passe-partout”, qui, remplaçant, change de sens suivant la situation, tout en gardant sa valeur fixe; cp. à cet effet les mots-phrases *oui* et *non*.

Pour exemple d'un „nucléus jumelé” (composé d'un „centre structural” et d'un „centre sémantique”), Tesnière donne la phrase: *Alfred est jeune*, dont il explique la forme du prédicat par une „translation”. »Le verbe auxiliaire *est* est le translatif qui transforme l'adjectif *jeune* pour en faire le „verbe jumelé” *est jeune*«. Pour nous, il n'y a pas „translation”. L'adjectif *jeune* ne subit aucune transformation. L'existence de la qualité attribuée au sujet est affirmée à l'aide du verbe abstrait *être*, dont la fonction essentielle est de *fixer explicitement la modalité* de la connexion notionnelle, dans notre cas, du lien sémantique entre *Alfred* et *jeune*. Mais l'„accopula” (adjectif attribut) ne peut jamais être „le régissant du substantif actant”⁵, conséquence logique qui résulte de sa fonction syntaxique. Tout attribut (mot prédicatif ou composant notionnel du prédicat) est subordonné au terme avec lequel il est en connexion. C'est plutôt le substantif qui régit, par distance, son déterminatif, — fait banal, qui peut être facilement prouvé par l'accord de ce dernier. L'attribut suppose donc un „terme-base”, sauf dans certaines expressions sans sujet (p. ex.: *il est midi, deux heures, etc.*).

C'est pourquoi l'adjectif attribut n'est pas „l'inverse de l'adjectif épithète”, loin de là. La relation entre le substantif et l'adjectif est, dans les deux cas, absolument la même, mais ce qui distingue les deux emplois, c'est que, dans l'un cas, l'attribution de la qualité est *explicite*, donc *dynamique* et *modale*, dans l'autre, sans lien verbal, *amodale*. La preuve la plus éclatante nous en est donnée par le cas suivant: *Un mouvement perpétuel (= qui soit perpétuel) n'existe pas*: la qualité est seulement envisagée, non énoncée comme réelle, ce que le subjonctif indique dans la forme résolue (cp. *Un livre qui ne me dise pas des mots capables de me changer le coeur, qu'en ferais-je?* [Bourget]).

Le chapitre V: „Actants et Voix”, traite de la *valence* des verbes et de la variation du nombre des actants. Nous souscrivons de grand coeur à la thèse que, dans les verbes „avalants” *il pleut, il neige, il vente, etc.*, le pronom n'est pas un „actant”, mais seulement la marque de la 3^{ème} personne singulier du verbe. De telles phrases donnent un démenti irréfutable au pseudo-axiome de la logique classique qui enseigne que tout

⁵ Ici, le sujet n'est pas un actant, mais *porteur d'une qualité* qui lui est attribuée par *être*, verbe statique par excellence.

jugement se compose de deux membres, sujet et prédicat. Ajoutons à la constatation de Tesnière que *il* est précisément l'*exposant* ou la marque caractéristique de la *proposition sans sujet*. Dans une phrase comme: *Il arrive || des autos nous avons affaire à il* „accidentel” ou „événementiel” (P. Imbs).⁶ On pourrait supposer que ce *il* a pour source le *il* des expressions impersonnelles *il arrive, il advient, il se trouve*, etc. Le non-accord du verbe avec le sujet logique⁷ s'explique par la décomposition réaliste de l'événement en deux stades: la perception du procès absolu (*arrivée*) et celle du porteur de l'action (*des autos*).

Dans le chapitre VIII Tesnière expose sa théorie de la „translation”, qui, à notre avis, est très arbitraire. Rien ne nous autorise à regarder, dans la connexion „*le livre d'Alfred*”, l'élément „*d'Alfred*” comme équivalent d'un adjectif épithète. Que le substantif déterminant ne perde pas son autonomie sémantique et garde sa valeur catégoriale dans la dépendance, les exemples suivants nous le démontrent clairement: *une tasse de thé, un fumeur de cigarettes, un facteur de pianos, un professeur de langues, un fripon de valet, un chien de temps*. Or, la thèse de R. Bujas, professée au congrès des philologues tenu à Graz en 1909: »Der Genetiv ist semantisch ein Adjektiv« nous paraît trop simpliste.

Si l'*infinitif* est „le verbe transféré en substantif”, on se demande involontairement, quelle serait la forme du transférende avant que le „translatif” (ou: translateur) l'ait fait passer dans la nouvelle catégorie de mots. La marque de l'infinitif est évidemment la terminaison *-er, -ir, -re, -oir*. Mais n'est-il pas lui-même la forme-base?⁸ Une „translation figée” (= conversion) a eu lieu dans les cas où quelques infinitifs ont changé de catégorie en passant aux substantifs pleins: *le déjeuner, dîner, souper, goûter; le manoir; le savoir, pouvoir, devoir; le parler, l'aller et venir*. La définition de l'infinitif donnée par Tesnière fait abstraction de sa valeur verbale qui le rend capable de prendre un complément d'objet.

Il est faux d'admettre que le substantif qui est englobé dans le prépositionnel, se transforme en adverbe à l'aide de la préposition. C'est donc plutôt le *prépositionnel* dans sa totalité qui fonctionne comme adverbial ou comme circonstanciel: *à coeur joie, avec soin; à huit heures, de grand matin, à Montpellier, à la maison, devant la Préfecture, en face les casernes, le siège durant*, etc.

Dans la phrase: *Ecrivez dans le cahier de votre ami* le (groupe) prépositionnel *dans le cahier* n'est pas un „circonstant”, mais un com-

⁶ V. M. Regula, *Grundlegung und Grundprobleme der Syntax*, § 21, IV.

⁷ Nous disons exprès »sujet logique«, parce que quelques romanistes y voient un *accusatif* de relation qu'on interprète d'une façon hyperscholastique par l'exégèse curieuse: L'arrivée se fait par rapport aux autos (!).

⁸ Peut-être peut-on considérer le *thème verbal* de certains composés comme forme zéro: *haricot mange-tout, porte-drapeau, abat-jour, tord-boyaux, meurt-de-faim; va-et-vient, passe-passe* (cp. M. Grevisse, *Le bon Usage*, § 143, p. 97/98).

plément (objet) local. Le nucléus „dans le cahier” n'est pas transféré en adverbe de lieu, mais reste intact.

L'infinitif remplaçant un simple membre de phrase (sujet, nom prédicatif, apposition, déterminatif, complément d'objet, objetive, adverbial, circonstanciel) ne peut pas être qualifié de *proposition* infinitive.

Le chapitre X: „Translation du premier degré complexe” contient beaucoup d'explications forcées. Pour l'emploi de l'infinitif *narratif*, Tesnière suppose une translation double: verbe > substantif > adjectif (!). Quoique cette construction tant débattue n'ait pas encore trouvé une interprétation satisfaisante, on peut prétendre à coup sûr que, dans la phrase affective: *Grenouilles aussitôt de sauter*, l'infinitif n'est pas transformé en adjectif, mais garde sa vigueur foncièrement verbale, puisqu'il est mise en fonction de prédicat. La préposition *de* pourrait s'expliquer par la tendance à diminuer la rudesse de l'infinitif par une marque modeste de grammaticalisation. Ce besoin instinctif de donner aux tours asyntaxiques une forme d'une syntaxe apparemment normale se manifeste p. ex. dans l'accord de l'adjectif verbal avec un substantif étranger: *soirée dansante*, condensation de: *une soirée — on y danse, c'est dansant —, rue passante, chemin roulant, place payante*, etc. Cp. M. Cresot, *De quelques tours participes*, Mél. Bruneau, p. 35—39.

De même il n'y a que „translation simple” dans les groupes *avant le souper, après boire*, etc., puisque, comme nous l'avons déjà démontré, le substantif englobé dans le prépositionnel ne peut être transformé en adverbe, sans parler du fait que ces syntagmes représentent des circonstanciers et non des adverbials.

Trop grotesque nous paraît la diffusion avec laquelle Tesnière développe les différents stades par lesquels on aboutit au *gérondif*. Il dit: „On notera que le *gérondif* français ne peut s'obtenir par translation simple directe du verbe en adverbe. Il faut passer par l'intermédiaire de l'adjectif (participe). Aussi la translation est-elle double. On transfère d'abord le verbe en adjectif en le mettant au participe, puis on transfère cet adjectif en adverbe en utilisant comme translatif la préposition *en*”. On se demande: A quoi bon tous ces détours pour expliquer le *gérondif* dans la phrase citée: *La victoire échantant nous ouvre la barrière* (Marie-Joseph Chénier, *Le Chant du départ*), puisque *in* + ablatif du gerundium se rencontre déjà en latin dans diverses fonctions, comme M. St. Škerlj l'a exposé dans son substanciel traité sur la *Syntaxe du participe présent et du gérondif en vieil italien*, §§ 97, 220, 221.⁹

Bien habile qui comprendra l'explication de la „translation réversible” dans: *le livre d'Alfred et celui de Paul*. La voici: „On notera que

⁹ Qu'il nous soit permis d'ajouter les exemples suivants: *reperiebat... in quaerendo Caesar* (bell. Gall., I, 18, 10), en s'enquérant César découvrait (succesivement) ... *Feras beluas nanciscimur venando, ut exerreamur in venando ad similitudinem bellicae disciplinae* (Cicero, de nat. deor., II, 161). *Pleraque tempora in venando agere* (Salluste, bell. Jug. 6, 1). *Greges equorum... in traiciendo Rubiconi flumini consecrarat* (Suétone, Caesar). *In redeundo succubuit* (Suétone, Octavianus, 98, 5).

celui (celle, ceux, celles), translatif qui transfère les adjectifs en substantifs, n'admet comme transférendes que des adjectifs résultant déjà eux-mêmes d'une translation". N'y a-t-il pas là une erreur manifeste? D'après la théorie de Tesnière il faudrait s'attendre justement au contraire. Comme il voit dans le subordonné „d'Alfred" un adjectif, il faut que la même interprétation vaille pour „de Paul". Mais *celui* ne transfère ni substantif ni adjectif en une autre espèce de mot, mais sert tout simplement de *soutien* pour le complément d'appartenance. L'appellation „déterminatif" ne correspond point à la fonction de ce démonstratif, qui, à son tour, exige une détermination tout en appuyant celle-ci.

Dans *Alfred est venu* il n'y a pas „translation" non plus, mais il s'agit d'un emploi direct du passé composé, dont la forme analytique perpétue celle du latin vulgaire (cp. *dies praeteritus est*, Plin., X, 46).

Les prétendues translations multiples se réduisent à des stades intermédiaires moins nombreux, souvent à une simple conversion ou même à zéro. Le groupe: *une âme de sans-culotte* ne repose par sur une translation (substantif > adverbe > adjectif > substantif > adjectif) (!). La substantivation de „sans culotte" se fait d'une façon beaucoup plus simple: „sans culotte" est un découpé syntaxique (fait de la locution être sans culotte), qui passe directement au substantif; cp. *c'est un sciant*; *un sciant*; *un sans travail*. D'autres substantifs, pour la plupart des composés, sont issus d'une compression: *un [costume de bain à] deux pièces*, *un rouge-gorge* (< oiseau à gorge rouge), *un chèvre-pied(s)*, composition asyntaxique assez hardie (pour: *un pied(s) de chèvre*, qui, à son tour, est une expression condensée de: *un être à pieds de chèvre*), *un pied-à-terre* (< lieu ou endroit où l'on met pied à terre), *un tête à tête* (< entretien où l'on est tête à tête), *un haricot* ou *pois mange-tout* (*haricot* ou *pois dont tout [la cosse et le grain] se mange*).

Une drôle d'idée, loin d'être une „translation inversée" concernant l'espèce de mot, est plutôt une construction à valeurs syntaxiques inversées, plus bref: une *permutation syntaxique*: le terme qui est, au fond, *porteur de la qualité* („idée"), change en *complément déterminatif*, ayant, au point de vue psychodynamique, la valeur d'un *sujet psychologique*, tandis que l'adjectif passe par une demi-substantivation au *nucléus régissant* qui représente le *prédicat psychologique*.

Les mêmes relations syntaxiques et psychodynamiques se révèlent dans l'expression néologique: *C'est drôle comme idée* pour: *C'est drôle, cette idée*. Contrairement à la translation du premier degré simple, où „une espèce de mot est transférée en une autre espèce de mot", c'est, dans la *translation du deuxième degré simple*, un „noeud verbal", (c'est-à-dire une phrase entière) qui „est transférée en une espèce de mot". Les exemples données par Tesnière demandent une autre explication. Dans une phrase comme: *Je crois qu'Alfred frappe Bernard* la subordonnée ne „fonctionne" pas „comme substantif deuxième actant du verbe régissant *crois*", mais comme *complément complexe*,

puisque le contenu de la subordonnée est trop compliqué pour pouvoir se résumer par un simple substantif, comme cela peut se faire dans des cas tels que: *Je me réjouis qu'il vienne, qu'il soit venu* (= de son arrivée); *Attends que je sois de retour* (= mon retour). Et même ces compléments nominaux englobent un *nexus*, espèce d'„objectif”¹⁰ d'après la terminologie du philosophe Alexius v. Meinong.

Dans les „subordonnées adjectives” le relatif ne saurait transférer un verbe en adjectif pas plus que la subjonction¹¹ *que* n'en fait un substantif, comme Tesnière le suppose. C'est plutôt la subordonnée entière qui assume la fonction de déterminatif qu'elle partage, il est vrai, avec l'adjectif épithète. Il y a sans doute des subordonnées relatives qui peuvent être remplacées par des adjectifs, p. ex.: *Je désire une chambre qui soit tranquille* = *Je désire une chambre tranquille*, mais les relatives à contenu complexe ne se prêtent pas à cette réduction; ce que nous démontre un exemple très instructif chez Cicéron. Le voici: *Oratorem perfectum et qui nihil admodum desit Demosthenem facile dixeris*: la relative est mise avec l'adjectif précédent au même plan,¹² le subjonctif s'y explique par ce que la qualité est envisagée ou supposée.

Sous le terme „translation du deuxième degré simple” nous entendons plutôt la *transposition de propositions à forme autonome dans la fonction syntactique d'une espèce de mot*.

1. Fonctions de substantif: *un sot l'y laisse*: désignation indirecte pour le morceau délicat au-dessus du croupion d'une volaille. — *Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras*. — *Les on-dit, les qu'en dira-t-on* (= propos du public). — *C'est un beau venez-y voir, cette peinture* (au sens ironique). — *Ce fut un sauve qui peut général*. — *Il fallait être sur le qui-vive*¹³ (= sur ses gardes, attentif à ce qui se passe). — *La femme m'a l'air d'une propre à rien, d'une Marie-couche-toi-là* (A. France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*). *C'est un(e) pas grand'chose*.

Un autre cas moins clair se présente dans la phrase: *Tant soit peu suffit*. L'absence de l'article nous fait supposer qu'il s'agit d'une proposition chargée d'une note concessive. „*Tant soit peu*” est la variante raccourcie de *si peu que ce soit*.

2. Fonctions d'adjectif: *Le succès lui est indifférent. C'est toujours chez lui va comme je te pousse*. — *Ce plat a un goût de re-*

¹⁰ La forme idéale de l'„objectif”, état des choses dont la modalité dépend de celle du verbe central ou régissant, est *AcI* latin, p. ex.: *hoc ita esse credo*, resp. *non credo*.

¹¹ Ce terme exact est employé par M. Cohen.

¹² Un autre exemple plus intéressant à ce point de vue se trouve dans *De re publica*, I, 42: *Atque horum trium generum quodvis... non perfectum illud quidem neque... optimum, sed tolerabile tamen et aliud ut alio possit esse praestantius*, de ces trois régimes aucun ne représente l'idéal, mais chacun d'eux est tolérable et si fait que l'un (dans certains cas) peut être supérieur à l'autre.

¹³ Le sens primaire de „qui vive?” est: *Qui veux-tu qui (qu'il) vive?*

venez-y. Dans ce cas *de* est l'élément translatif, qui transforme la phrase en simple complément déterminatif. — *La chambre était encombrée: des livres, des tableaux, des bibelots en veux-tu, en voilà* (= à foison, en quantité). Cet exemple est particulièrement intéressant parce que toute une période hypothétique figure comme complément déterminatif. La proposition *en veux-tu* a la valeur d'une protase, *en voilà* celle d'une apodose.

La formule: *s'il en fut* (désignation indirecte pour: *extraordinaire*), s'emploie comme qualificatif: *C'est un héros s'il en fut*.

3. Fonctions de compléments (objetoïdes): *jouer à pile ou face*,¹⁴ *à qui perd || gagne*¹⁵ (aux dames rabattues, v. Sachs-Villate s. v. *dame*).

4. Fonctions d'adverbiel: *Le moment était on ne peut plus* (= *extrêmement, excessivement*) favorable¹⁶ (P. Mérimée, *Tamango*). — *Il m'a appelé Monsieur le comte gros comme le bras* (translation en adverbe d'intensité). — *Je sais... me démêler prudemment de toutes galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle* (Molière, *L'Avare*, II, 1). — *Les Martegaux avalèrent ça comme miel et, ni que vaut ni que coûte*¹⁷ (= *sans réfléchir*): *Allons! partons! (Le gros Poisson, Conte provençal)*. — *Suivait le récit d'une scène grotesque s'il en fut* (= *excessivement grotesque*) (G. Courteline, *Une Canaille*). *Écoutez, mon pauvre monsieur Martin, pouisque vous voulez coûte que coûte* (= *quoi qu'il en coûte, à tout prix*) être sûr de tout ceci, ...prenez ce sentier (A. Daudet, *Le Curé de Cucugnan*). — *Il travaille à la va comme jete pousse* (forme condensée de: *à la façon de va...*). — *Nous fâmes régalez (traités) à | bouche que veux-tu*, locution au sein de laquelle „bouche” doit être interprété comme vocatif. De même: *en festinant à | pansé-que-veux-tu* (P. Jalabert, *La Farce des Bossus*, sc. VI). Cp. en prov.: *être | cor que desires* (F. Mistral, *Tresor*, s. v. *desiré*). — ... *lui hurlant aux oreilles à | gueule que veux-tu*¹⁸ (G. Courteline,

¹⁴ „pile ou face” se dévoile comme *proposition nominale affective*. La proposition à sert de translatif qui change la valeur de phrase en valeur d'adverbiel. Quant à la forme phrasique cp.: *La vie ou la mort!*

¹⁵ Proposition composée; cp. en latin: *aediles male eveniat, qui cum pisto-ribus colludunt „serva me, servabo te”* (Pétrone, 44).

¹⁶ Notez la *catachrèse* de *on*, qui, à l'origine, a dû être en connexion avec un nom de personne (p. ex.: *C'est une femme on ne saurait plus* [= *tout ce qu'il y a de bien*]). Ici, l'expression „*on ne peut plus*” est tellement figée qu'il n'y a plus de décomposition possible (tournure bloquée). Pour des *catachrèses syntaxiques* cp.: *Je tremble rien qu'en y pensant* (= *rien que d'y penser*). L'emploi original nous montre un passage du conte *Les quatre Cris-Cris* par P. J. Stahl: *Oh! madame, donnez-m'en, rien qu'un seul*.

¹⁷ Cp. en latin: *Nunc, nec quid nec quare in caelum abiit* (Pétrone).

¹⁸ Un autre tour synonyme très expressif s'offre dans la formule: *et + impératif + forme interrogative de la 2^{ème} personne singulier du futur: Il se met à beugler, à appeler au secours: et gueule, gueuleras-tu! voilà tout le monde sur pied*. Ce n'est que par la jonction de la tournure impérative avec les verbes de la partie narrative que les paroles de menace sont objectivées au sens de: „il gueule à qui le plus fort”.

citée par A. Lombard, *L'infinifif de narration dans les langues romanes*, p. 204). — Ils courent à | qui mieux mieux: tour pittoresque, où l'idée de dépasser est joliment exprimée par la gémiation, qu'on peut expliquer par une périphrase affective du superlatif (= le mieux) ou par une ellipse; ils courent à | qui [courra] mieux [courra] mieux. Cette contraction syntaxique se rencontre déjà en latin: *Auspicia sortesque | ut qui maxime | observant* (Tacite, *Germ.* 10, 1). L'explication par l'ellipse a pour conséquence que la proposition transformée en adverbial doit être interprétée comme relative. — Ils ouvrent la bouche à | qui la plus ronde (= à qui l'ouvrira la plus ronde) (L. Frapié, *La Maternelle*). Dans ce passage la proposition adverbiale pourrait être conçue aussi comme interrogative.

Dans les mots *peut-être*, *jadis* (< *ja a dis* < *iam habet dies*), *naguère* (en vieux français: *n'a gueres*), *piéça* (< *pièce a*) la valeur phrasique s'est complètement perdue: de mots-phrases ils ont glissé adverbies.

5. Fonction de préposition: *J'ai vu mon ami il ya huit jours, mais je ne le reverrai avant deux mois.* — *N'était (n'eût été) lui* (= sans lui), *j'étais perdu*.

Pour la „translation du deuxième degré complexe” (chapitre XII), si d'ailleurs il en existe une, Tesnière a choisi, entre autres, la phrase de subordination *Avant que le coq chante, tu me renieras trois fois*. La formation de la subordonnée temporelle est analysée par lui de la manière suivante: „Une première translation (du deuxième degré) transfère le noeud verbal (*le coq chante*) en substantif au moyen du translatif *que*. Puis le substantif ainsi obtenu es traité ensuite comme un substantif ordinaire et transféré lui-même en adverbe par une deuxième translation (cette fois du premier degré) au moyen de la préposition convenable. Il y a donc deux translatifs. C'est ce qui explique que la plupart des conjonctions de subordination françaises soient composées de deux mots”. Démêlons un peu cet écheveau d'erreurs. La parole (au sens Saussurien) est une action de sélection là où le sujet parlant dispose de plusieurs moyens d'expression pour la même idée. Or, avant de former le circonstanciel de temps à l'aide du matériel sémantique (*avant — coq — chant-*), il lui faut se décider s'il choisit la forme condensée ou nominale „*avant le chant du coq*” ou „*avant le coq chantant*”, ou la forme explicite de la subordonnée „*avant que le coq chante*”, membre de phrase sous forme de proposition dépendante. Le substantif, comme on sait, peut assumer diverses fonctions syntaxiques: à lui seul, il peut remplir le rôle de sujet, d'accopula, de complément direct ou de certains adverbies et circonstanciels, de prédicatif libre, à l'aide de termes de rapport (mots-outils, prépositions „grammaticales”) le rôle de complément indirect et respectif, de complément adnominal ou déterminatif, de component

sémantique du prédicat (accopula), et en connexion avec une préposition notionnelle, le rôle d'adverbiel ou de circonstanciel. Mais, dans ce dernier cas, il constitue, au sein du prépositionnel, seulement l'objet de la relation, rien d'autre, puisque c'est l'ensemble qui fait l'adverbiel ou le circonstanciel. Par conséquent, on ne peut pas dire que la préposition transfère le substantif en adverbe.

Quant aux *conjonctions de subordination* (\neq „subjonctions”), il y a à côté des particules simples *comme, quand, que, si* des subjonctions composées, qui sont formées de deux éléments: le premier est le *composant notionnel* ou *sémantique*, représenté par des prépositions, des locutions prépositives, des adverbes et des participes (*avant que, de sorte que, tandis que, attendu que*, etc.), le deuxième élément est le mot outil *que*, qui est le *composant fonctionnel* ou *grammatical*; la marque générale, l'*exposant de la subordination*.¹⁹

Résumons. L'auteur de l'*Esquisse d'une syntaxe structurale* a étendu considérablement le terme de „translation” qui, au fond, devrait se restreindre à la „conversion”, c'e. -à-d. la *transposition* d'une espèce de mot en une autre ou celle d'une phrase entière en un membre de phrase. D'après Tesnière, la translation entre en jeu aussi dans la formation des mots et dans la mécanique opératoire, qui consiste dans l'actualisation de morphèmes et de formes existant dans l'inventaire de la langue. Mais toute „mise en fonction” n'est pas „translation”. En outre, Tesnière ne recule pas devant des tours forcés pour établir des stades intermédiaires d'une actualisation de formes données, et ne saisit pas toujours la nature des catégories syntaxiques, ce qu'il partage avec bien d'autres structuralistes. Malgré tous ces défauts, il serait injuste d'apprécier la valeur de cette opuscule par la forme paradoxale de louange de Pline l'Ancien: *Nullus est liber tam malus, ut non aliqua parte prosit*. Tesnière nous a fait voir assez bien la tectonique, la contecture ou l'architecture interne de la phrase, dont l'étude nous ouvre des perspectives nouvelles dans le domaine de la syntaxe, reine des branches linguistiques.

Graz, en mai 1961.

¹⁹ Cas particuliers: *sauf que; rapport que* (chez H. Duvernois, *La Maison des confidences*), fétichisme linguistique: une courtisane cherche à se donner des airs par le choix d'une expression prétendument fine. Cp. à ce propos l'emploi des adverbes en *-ément*, p. ex.: *censément*, que Maupassant met à la bouche d'un caporal dans la nouvelle *La Mere Sauvage* au sens de „carrément”. Voici le passage: „Madame Sauvage, la présente est pour vous porter une triste nouvelle. Votre garçon Victor a été tué hier par un boulet qui l'a censément coupé en deux parts”.

NAMESTO POVZETKA

Pokojni Lucien Tesnière, čigar spomin je Slovencem drag, ker je dober del svoje zgodnejše dejavnosti posvetil slovenskemu jeziku in književnosti, se je v kasnejših letih, kot profesor na univerzi v Montpellierju, v veliki meri ukvarjal s splošno lingvistiko, zlasti sintakso, in to v smeri izrazitega strukturalizma. Zgradil je lastno konstrukcijo sintakse, originalno in zelo zanimivo, smelo, tvegano in v marsičem sporno, a vredno premišljanja in polno sugestij. Svoj sistem je zelo zgoščeno očrtał v zveščiču (30 strani), ki ga je izdal l. 1953 v Parizu, kot „Osnutek strukturalne sintakse“ (*Esquisse d'une syntaxe structurale*). Po njegovi smrti (1954) je izšla l. 1959 prav tam zajetna knjiga z naslovom *Éléments de syntaxe structurale*. Pričujoča »Kritična razmišljanja o strukturalističnem sistemu Luciena Tesnière« profesorja M. Regule obravnavajo prvo publikacijo.

Govorec o stavku ‚Alfred poje‘ (*Alfred chante*), trdi L. Tesnière, da vsebuje tri elemente: *Alfred*, *poje* in notranji spoj („*connexion*“) med njima. Prof. Regula vé, da je ta spoj važen, ne vidi pa v njem elementa enake vrste, kot sta ona druga dva elementa: spoj je ostvarjen s finitno obliko glagola, ki se sklada v osebi in številu s subjektom. Po Reguli je tisto bistveno, ki razlikuje stavek od drugih besednih kombinacij, to, kar on imenuje „*misse dynamique ou énergetique d'une espèce-d'être*“¹ („dinamična, odločna postavitvev enega izmed „načinov bitja“ (ali: »bivanja«) tistega dogajanja, ki je v danem trenutku vsebina govora. Kaj je mišljeno z „odločno postavitvijo“, pokaže nazorno primer nominalnega stavka: »*Nuit. Silence profond dans les rues*“. Tu niti ni finitnega glagola, ki navadno karakterizira stavek, temveč „odločna postavitvev“ — posebni akcent — povzroči, da beseda katerekoli vrste in kakršnakoli skupina besed lahko postane stavek. Potemtakem res utegne biti izraz „*misse dynamique*“ boljši termin za oni tretji element nego samo „*connexion*“, (notranji) spoj.

V zvezi s tem rekapitulira prof. Regula v nekaj besedah eno svojih glavnih misli (ki jo je nadrobneje razložil v prej citiranem nemškem delu), misel o osnovnih „dimenzijah“ miselnega procesa: poleg *sodbe*, *domneve*, *akta volje* in *vprišanja* spoznamo po Regulovi zaslugi bolje

¹ V svojem velikem sintetičnem delu *Grundlegung und Grundprobleme der Syntax* (Heidelberg, 1951) rabi Regula za „*misse (dynamique ou énergetique)*“ nemški izraz „(energisches) Setzung“, za „*espèce-d'être*“ pa „*Seinsart*“, in temu zadnjemu („način bitja ali bivanja“) bi v starejši terminologiji bolj ali manj ustrezali izrazi modaliteta, glagolski naklon. — Kar dela dostop do Tesnièrovih in Regulovih — in drugih sodobnih — lingvističnih teorij in razlaganj pri prvih korakih dokaj težak, so deloma tudi njihove terminologije — na žalost jih je več, skoraj vsak ima skoraj čisto svojo posebno. Kakor je to tudi neprijetno, je v današnjem stadiju neogibno, in treba je sprejeti trud in se seznaniti z njimi. — Še težje kot to pa je *prevajanje* tujih terminov. Če se naši poskusi morda zde trdi ali okorni, je treba imeti pred očmi, da so mnogi termini že v originalih nenavadni, „umetni“, in to hoté in nujno, ker so tudi koncepti novi, različni od tistih, ki so rodili stare terminologije.

peto dimenzijo: *kontemplativno motrenje* kakega dogajanja („*considération faite par la prise en pensée contemplative d'un fait*“). Primeri te miselne „dimenzije“ imajo včasih obliko infinitiva, zelo pogosto pa obliko vprašanja: „Sonner, appeler? Il n'osait par crainte de son père“ (A. Daudet); „Wie? Wenn du gleich jetzt, jetzt, wie du bist, hinträtest vor sie“ (Schiller); očitno to niso prava vprašanja, temveč posebna vrsta miselnega procesa — vprav preudarjanje, „*considération*“.

Da je glagol „le noeud des noeuds“ v stavku, s tem se strinja tudi Regula. Toda da bi bili ostali deli stavka, ki so kakorkoli udeleženi pri glagolskem dejanju (Tesnière jih imenuje „actants“), t. j. subjekt („prime actant“), objektno dopolnilo ali direktni objekt („second actant“) in indirektni objekt („tiers actant“) *enako odvisni* od glagola, tega ne sprejema, in verjetno bo imel večino na svoji strani. Subjekt le ima drugačno — tudi po veljavi drugačno — vlogo v stavku kot ostala dva „actants“. In ko pretresa Tesnièreve definicije drugih stavkovih členov: „circonstant“ in „apposition“, ki se mu zde pomanjkljive, opozori Regula na važno razliko med „adverbielom“, ki opredeljuje samó akcijo (n. pr. chanter *bien*, peindre *à l'huile*), „circonstancielom“, ki determinira celotno vsebino stavka (n. pr. določila časa, kraja, vzroka itd.), „judicativom“, ki označuje odnos govorečega do dejanja (n. pr. *à mon avis*, *au point de vue politique*) — ki se vsi lahko izražajo s prepozicionalnimi izrazi in ki se tudi pri nas pogosto vsi mečejo v en koš adverbialnega določila. Vrh tega pa je treba vse te razlikovati še od „objektoidov“ (glagolskih dopolnil s predlogi, n. pr.: se repentir *de quelque chose*) in prepozicionalnih predikativov (n. pr. *être d'avis*), ki tudi sestoje iz predloga in samostalnika.

Tudi k III. (Vprašanje in negacija) in IV. poglavju (Besedne vrste) Tesnièreve študije ima prof. Regula nekaj pripomb. Obema pa smo lahko hvaležni, da sta, in kakor sta, posebej opozorila, da zraven „polnih“ (t. j. polnosmiselnih ali pojmovnih) in „praznih“ besed (ki služijo samo za označevanje odnosov med pojmovnimi besedami in med stavki, kakor predlogi in vezniki) obstaja tudi besedna vrsta, ki jo Tesnière imenuje „l'anaphorique“. To „je beseda“, pravi Tesnière, str. 7, „ki je prazna v besednjaku, a polna v stavku, kjer se napolni s smislom besede, s katero je v *anaforični zvezi*“, to se pravi po domače, dasi ne docela natančno: katero nadomešča. Gre predvsem za zaimke (*celui* n. pr. ima v različnih stavkih čisto različno vsebino; odvisna je od tega, na koga se nanaša), toda ne edino zanje. Tudi trdilni in nikalni adverb, 'da' in 'ne', se napolnita z določeno vsebino, če z njima odgovarjamo na vprašanja, ne da bi besede vprašanja ponovili v odgovoru.

Največ kritike je pri prof. Reguli vzbudila Tesnièreova teorija o „translaciji“, pravzaprav: preširoka in ne dovolj natančna aplikacija te teorije. Morda bi ta termin najboljše prevedli z izrazom ‚pretvorba‘, glagol ‚transférer“ tukaj s ‚pretvoriti‘, a „translatif“ (pretvarjalec) bi morda kar obdržali. Tesnière (str. 17) pojasnjuje „translacijo“ takole: „La translation a pour effet de transférer un mot d'une *catégorie grammaticale* dans une autre *catégorie grammaticale*, c'est-à-dire de transformer une espèce de

mots en une autre espèce de mots". V besedni skupini *le livre d'Alfred* postane (po Tesnièreovi misli) substantiv *Alfred* — adjektiv; v drugo besedno vrsto ga je pretvoril „translatif“ *de*. Brez težave razumemo, da ima Regula tukaj pomisleke. Lahko mu je, navesti vrsto podobnih konstrukcij, kjer substantiv, dasi „odvisen“ od predloga *de*, očitno ni izgubil svoje avtonomne samostalniške vrednosti. — Že prej, ob IV. poglavju Tesnièrova *Osnutka*, kjer se trdi, da je v stavku *Alfred est jeune* pomožni glagol est kot „translatif“ pretvoril adj. *jeune* tako, da je nastala iz tega nova vrsta glagola *est jeune* („verbe jumelé“), se je Regula uprl: glagol *être* ima samo nalogo, da izrecno in v ustreznem modusu pripiše subjektu določeno kvaliteto ter nikakor ne pretvarja adjektiva „mlad“. (Posebno seveda ne v tem smislu, da bi z njim v zvezi stvoril „glagol“, od katerega bi bil — po gori omenjeni Tesnièrovi teoriji o odvisnosti vseh „actants“ od glagola — „odvisen“ tudi subjekt (*Alfred*). Narobe — kakor kaže konkordanca predikativnega adjektiva s subjektom, je *le-tá tisti, ki vlada*.)

Kritik navaja še celo vrsto zanimivih primerov, kjer bi bilo Tesnièrovim razlagam (s pomočjo translacije) težko prihraniti očitek prisiljenosti in neprepričljivosti. V X. poglavju obravnava Tesnière „kompleksno pretvorbo prve stopnje“, t. j. pretvorbo, pri kateri je prvi „pretvorjenec“ („le transféré“) hkrati osnova („le transférendé“) za drugo pretvorbo. Zgled naj bi bil med drugim tudi tako imenovani „infinitif narratif“: „*Grenouilles aussitôt de sauter*“, „Žabe so takoj poskočile“. V tej konstrukciji (katere nastanek v resnici še ni do kraja zadovoljivo razložen) naj bi bil glagol (*sauter*) postal najprej substantiv, nato pa — vedno s pomočjo predloga *de* — adjektiv!, kakor da je naloga konstrukcije *tá*, da opredeli, determinira substantiv *grenouilles*. Ko je vendar jasno, da infinitiv ohrani svojo osnovno verbalno veljavo, saj je v funkciji predikata. — Tesnièrova razlaga francoskega „gérondif“ se zdi Reguli, in ne samo njemu, groteskna; glasi se namreč (str. 21 *Osnutka*): „Lahko je opaziti, da francoski gérondif ne more nastati prek enostavne direktne pretvorbe glagola v adverb. Prehod gre skoz adjektiv (particip). Torej je translacija dvojna. Najprej pretvorimo („on transfère“) glagol v adjektiv, s tem da ga postavimo v particip, potem pretvorimo ta adjektiv v adverb s pomočjo predloga *en* kot translativa“. In ves ta komplicirani proces naj bi se dogajal v francoščini? Ko je konstrukcija gerundija z *in* dobro znana že v latinščini!

Mnogo domnevnih *mnogoterih* ali kompleksnih pretvorb („translations multiples“) „se skrči na manj številne vmesne stadije, pogosto tudi na eno enostavno izpremenitev („conversion“) ali celo na ničlo“, pravi Regula, in daje primer: skupina „une âme de *sans-culotte*“ naj bi bila po Tesnièru rezultat četverne pretvorbe: substantiv > adverb > adjektiv > > substantiv > adjektiv! Ko je vendar pot substantivacije izraza *sans-culotte* mnogo preprostejša: ta izraz je sintaktični „odrezek“ („découpé“) iz konstrukcije *être sans culotte* (kakor *un sans travail* iz ustreznega glagolske konstrukcije). Itd.

Med primeri „enostavne pretvorbe *druge* stopnje“ (XI. pogl.), ki obravnava pretvorbo celotnega (odvisnega) stavka v besedo določene vrste,

On supposera i.-e. *-om* comme point de départ de *-b* 1^o dans acc. sg. *v6lkъ*. Mais nom. sg. en *-b* doit être interprété comme analogique de l'acc. sg., cf. p. ex. Nahtigal, *Slov. jeziki*² 49. Vaillant, *Gramm. comp. des langues sl.* I 210 pense cependant à »une réduction spéciale de *-as*«, mais on ne voit pas pourquoi **nebhos* > *nebo* ait échappé à cette réduction. — 2^o D'un commun accord, on réduit 1^o sg. de l'aoriste *padъ* à **-om*. Mais l'accord n'a pas été obtenu au sujet du *-b* du gén. pl., de la terminaison *-mъ* du dat. pl. et de la 1^o pl. Le *-b* de *beretъ*, *berotъ* n'est pas expliqué non plus, cf. Nahtigal, *op. c.*

On est généralement d'avis que le *-b* du gén. pl. remonte à i.-e. *-om*. Seuls Mikkola, *op. c.* 74, note, et Vaillant, *op. c.* 216 et 246, le ramènent à **-om*, puisque **-om* aurait abouti, comme le semble prouver *kamy* (en regard de gr. *ἄκμων*), à *-y*. Vondrák, *Vgl. slav. Gramm.* I¹ 124 avait pensé à une différentiation *ad hoc*. Mais **-om* est bien établi pour le gén. pl. par l'ombrien *patrom* (i.-e. *-om* aurait donné *-um* dans les textes en caractères latins, voy. Meillet-Vendryes, *Gramm. comp. des langues class.*, éd. 1924, p. 423 § 668) et en irlandais (*ibid.*). On comprend que acc. sg. *roko* < **ronkām*, instr. sg. *rokojo* < **ronkaīām*, 1^o sg. *bero* (Vaillant, *op. c.* 217) aient dû passer par **-am* à **-on* > *-o*, quand le passage de i.-e. *-om* à *-b* était déjà terminé.

Vondrák, *op. c.* I¹ 138, avait voulu réduire *-mъ* du dat. pl. à i.-e. *-mos*, mais, dans la 2^o édition, cette hypothèse ne figure plus. En effet, il voulait rattacher *-mъ* à lit. *vilka-mūs*, *vilkams* et à v.-pruss. *-mas* en faisant remonter ces formes à i.-e. *-mos*. Mais Brugmann, *Grdr.*² II 2, 257, attribue *-us* de lit. *vaikamūs* à l'influence de l'acc. *vaikūs* en rappelant v.-pruss. *waikammans* fait sur l'acc. *waikans*. On sait que les terminaisons du dat. pl. varient d'une langue à autre, seuls les éléments **-bh-* et **-m-* sont stables. Hujer, *Slovanská deklin. jmenná* (1910) § 16, avait déjà proposé de ramener *--mъ* à i.-e. *-m-om* et de voir en *-om* le pendant de skr. *-am* des datifs *mahy-am*, *tubhy-am*, etc. On ne peut que consentir à cette explication.

Quant à la 1^o pl. en *-mъ*, les langues slaves elles-mêmes offrent la plus grande variété de formes: *-mъ*, *-mo*, *-me*, *-my*; le latin a *-mus*, le grec *-μεν* et *-μες*. En ramenant *-mъ* à i.-e. *-mos*, on essayait de rattacher la terminaison slave à lat. *-mus* et à grec dor. *-μες* (en tenant compte de l'apophonie). Mais après avoir abandonné l'équation (*v6lkъ*)*ъ* = (λνκ)ος, on a dû trouver une autre explication aussi pour le *-b* de la terminaison de la 1^o personne du pluriel *-mъ*, et on s'est décidé généralement pour *-mon* (p. ex. Mikkola, *op. c.* I 73, 2; Nahtigal, *op. c.* 197, 296). Brugmann, *Grdr.*² II. 3, 618 ramène gr. *-μεν* cependant à **-m-em*, et on pourrait réduire *-mъ* à i.-e. *-m-om*, mais on ne peut dire rien de précis sur l'origine de grec *-μεν* et de hitt. *-meni/-weni* en ce qui regarde *-n-*. En tout cas, il n'est pas nécessaire de faire remonter 1^o pers. pl. *-mъ* à i.-e. *-mos*.

Les formes *beretъ*, *berotъ* ont, selon une communication orale de M. K. Oštir, un parallèle dans les impératifs indo-aryens en *-tu*, *-ntu*, qui seraient proprement des injonctifs. Les mêmes terminaisons se rencontrent aussi en hittite, en louvite et en lycien, voy. Kronasser, *op. c.* 209 § 197. En hittite, *-u* est même devenu caractéristique de l'impératif. Pour le passage de l'injonctif

à l'indicatif, on a un parallèle dans le présent lit. *neši* »tu portes« en regard de l'impératif slov. *neši* »porte!« (Nahtigal, op. c. 273, 90). Il est vrai que l'on trouve, dans les terminaisons verbales, aussi l'élément *-om dans skr. -*dhv-am* (en regard de *dhv-e*) et dans gr. -*rov*, -*σθov*, mais les formes en -*tu*, -*ntu* ont l'avantage de correspondre directement aux formes slaves.

On peut donc conclure que le -*š* final peut être expliqué d'une manière satisfaisante par i.-e. -*u* et -*om*, et qu'il n'est pas nécessaire de recourir à d'autres origines indo-européennes.

Povzetek

O nastanku končnega -š

Končni -š je mogoče zadovoljivo izvajati iz ide. -*u* (-*us*, -*um*) in -*om*, ne pa tudi iz -*os* in -*ōm*.

Bojan Čop

ZUR VERTRETUNG DER INDOGERMANISCHEN NASALIS SONANS IM HETHITISCHEN

Bekanntlich sind die Meinungen der Forscher in Bezug auf die im Titel angegebene Frage sehr verschieden. Es kommen hauptsächlich zwei Möglichkeiten in Betracht: 1. beide silbischen Nasale sind in reinem *a* zusammengefallen; 2. beide Nasale sind unsilbisch geworden, wobei davor ein *a* entwickelt wurde.

Diese scheinbar so verschiedenen Vertretungsmöglichkeiten könnten in vielen Sprachen sofort mit voller Sicherheit beurteilt werden. In der hethitischen dagegen stellen sich einem klaren Urteil viele verschiedenartigen Schwierigkeiten in den Weg: 1. Wenn ein silbenschiessendes *n* unmittelbar vor einem auf idg. Tenuis zurückgehenden Verschlusslaut steht, kann es diesem assimiliert werden; andererseits kann umgekehrt ein doppelter Verschlusslaut, zu Nasal + *p*, *t*, *k* differenziert werden. Wohl kommen derartige Fälle nur selten vor, aber ein vollständig sicheres Urteil wird damit unmöglich gemacht. 2. Vor einem idg. -*s*- scheinen die alten silbenschiessenden oder mit diesem *s* zusammen den Silbenschluss bildenden Nasale zum Teil vokalisiert geworden zu sein, woraus ein nasaler Vokal und schliesslich — in der historischen Zeit — voller Schwund des Nasalklanges erfolgte. Vor indogermanischem -*s*- kann demnach ein vorgeschichtliches *an* nicht von einem reinen *a* geschieden werden. 3. In den Flexionsendungen sind die Verhältnisse noch schwieriger: neben dem sicher zu vermutenden Wirken des Sandhi kommen weitgehende analogische Umbildungen in Betracht, die im Hethitischen sicher die Flexionsendungen seltener Flexionssysteme denjenigen der

häufigsten angeglichen haben. So ist ein *-an* z. B. im Akk. Sg. comm. *humand-an* entweder als direkter Fortsetzer der idg. Endung **-m* oder aber als Sándhiform zum einst bestehenden reinen *-a* oder schliesslich als Nachbildung des *-an* der *a*-Stämme erklärbar. 4. Der Systemzwang konnte zur analogischen Herstellung des im eventuellen Reflex *a* verlorengegangenen Nasals führen. Das ist für eine Sprache, die seit der Urzeit danach strebt, die ererbten Ablautsalternationen zu zweigliedrigen Gruppen zu machen, z. B. *e — a*, *we — u*, eigentlich selbstverständlich, insbesondere noch infolge davon, weil auch von diesen Alternationspaaren nur noch *e — a* lebendig zu sein scheint. Eine Doppelheit wie gr. *bénthos — bathýs* kann im Hethitischen kaum noch erwarten werden, da sie durch Einführung von *n* in die Schwachstufe, wenn diese als *a* anzusetzen wäre, in die Reihe *e — a* (da nun *en — an* gesprochen wurde) eingegliedert wurde.

Man könnte weiter vielleicht auch an die von Pedersen¹ als möglich angenommene Verwandlung von *en* in *an* erinnern; doch ist diese Lautregel nie genug bewiesen worden, auch bestehen so viele Wörter mit *en/in* aus idg. **en*, dass es sehr gewagt wäre, es zu vermuten, dass auch durch diesen Wandel Verdunklungen des ursprünglichen Systems und damit für den Erforscher der ursprünglichen Vertretung des silbischen Nasals neue Störungen entstehen könnten.

Unter solchen Umständen können als beweisend nur solche Fälle gelten, wo das Bewusstsein eines etymologischen Zusammenhanges mit Wörtern anderer Ablautstufe schon seit langem nicht mehr bestand.

Eine hervorragende Stellung unter isolierten Wörtern nimmt m. E. das Verbum *mema-* »sprechen, sagen« ein. Es besteht keine primäre Bildung mit anderer Wurzelgestalt; nur Ableitungen aus dem Verbum heraus kommen vor: *mema-nu-* und *memija-nu-* als Kaus. »zu Sprechen veranlassen« und das wichtige Nomen *memijan-* »Rede, Wort; Gerede; Ding, Sache; Gesinnung«.

Das Verbum *mema-* selbst flektiert nach der *hhi*-Konjugation, genauer nach der Klasse II 2 d:

Präs. Sg. 1 <i>mema-hhi</i>	Pl. 1 <i>mema-weni</i> neben <i>memi-weni</i> , <i>memija-weni</i>
2 <i>mema-tti</i>	2 <i>mema-tteni</i>
3 <i>mema-i</i>	3 <i>mema-nzi</i> und <i>memija-nzi</i>
Prät. Sg. 1 <i>mema-hhun</i>	Pl. 1 —
2 —	2 <i>memi-š-ten</i>
3 <i>mema-š</i> u. <i>memi-š-ta</i>	3 <i>mem-ir</i>
Imp. Sg. 1 <i>mema-llu</i>	Pl. 1 —
2 <i>memi</i>	2 <i>memi-š-ten</i>
3 <i>mema-u</i>	3 <i>mema-ndu</i>

¹ Doch hat P., *Hittitisch* 166, den Wandel auf die Stellung vor *nt*, *nd* beschränkt, was nur in kleinem Umfang auf die ursprünglichen Ablautverhältnisse wirken konnte.

Man hat mit zwei Stämmen zu tun: *mema-* als dem gewöhnlichen und *memija-* (mit der Variante *memi-*) als dem Nebenstamm. Es ist wohl keineswegs zu kühn, wenn man den ersteren als den ursprünglichen, den zweiten als den daraus erweiterten nimmt. Die Formen *memija-* und *memi-* entstammen wohl sicher anderen Verba derselben Klasse, darunter dem unten behandelten *uppa-*; diese gehen auf Komposita mit Verbalstämmen zurück, wo ursprünglich ein Suffix oder ein Auslaut mit *je/o* vorhanden war, so dass sie ganz regelrecht unter besonderen Bedingungen *-ja-* oder *-i-* im Stammauslaut aufweisen. Da aber daneben auch Formen mit reinen *-a-* ohne jede Spur von *-j-* vorkommen, konnte ein *-a-* Stamm wie *mema-* glatt in das Geleise ihrer Flexion geraten und neue Stammform auf *-ija-* bzw. *-i-* schaffen.

Wenn nun *mema-* innerhalb des Hethitischen ganz isoliert dasteht, so kann man jedoch aus dem Luwischen zwei sicher verwandte Verba anführen:

a) *mammanna-* »sagen«, in voll erhaltenen Formen nur durch Imp. bezeugt: Sg. 2 *mammanna*, 3 *mammannaddu*, Pl. 2 *mammannaten*;

b) *mana-* ds. in Prät. Sg. 1 *ma-na-a-ha*, 3. *ma-na-a-ta*, Imp. Sg. 3 *ma-na-a-du*.²

In dem ersteren Stamm muss man eine Reduplikation annehmen; der zweite ist einfach; die Flexion ist bei beiden etwa die gleiche, insofern uns das Luwische zur Zeit überhaupt ein Urteil erlaubt: beide gehen auf *-a-* aus, die Pleneschreibung bei *ma-na-a-* wird wohl ein betontes und deswegen etwas verlängertes auslautendes *-a-* bezeichnen; dass dies bei redupliziertem *ma-mmanna-* nicht der Fall ist, hängt natürlicherweise mit der Reduplikation zusammen, die wohl den Akzent auf sich gezogen hatte.

Die Orthographie der luwischen Verba lässt wohl weiter feststellen, dass *mammanna-* als dreisilbig zu sprechen ist, dass also auch das zweite *-a-* ein wirklich gesprochener Vokal war; daraus folgt, dass wenn *mana-* wirklich als Grundlage von *ma-mmanna-* anzusehen ist, auch darin das erstere, zwischen *m-* und *-n-* geschriebene *-a-* als ein wirklicher Vokal zu behandeln ist.

Wenn man weiter in Betracht zieht, dass das Luwische jedes idg. kurze *-e-* zu *-a-* werden liess,³ so kann man sofort das *-e-* vom hethitischen *mema-* als Entsprechung des luwischen *-a-* erkennen; nur fragt es sich, welches *-a-*, das von der 1. Silbe von *ma-mmanna*, oder das von der 2. Silbe desselben und von der 1. Silbe von *mana-*, mit dem *-e-* von *mema-* identisch ist; m. a. W., ist das heth. *mema-* mit luw. *mana-* identisch und somit nicht redupliziert, oder aber stimmt es mit dem luw. *mammanna-* in allen Teilen überein und somit selbst als redupliziert anzusehen ist?

² Zur Bedeutung s. Laroche, *Dict. louv.* s. v.

³ Dies Gesetz wurde schon vor vielen Jahren geahnt, s. die Bibl. bei Rosenkranz, *Beitr. z. Erforsch. des Luw.* 13 ff.; dann vor allem Laroche, *RHA* fasc. 49, 20 ff. und jetzt *Dict. louv.* 134.

Eine erste, auf inneranatolischen Lauterscheinungen fussende Antwort gibt uns schon die Orthographie des hethitischen Wortes selbst. Es ist bekannt, dass das Hethitische viele Fälle von totalen Assimilationen zweier zusammentreffender Konsonanten kennt, so z. B. *-tn-* zu *-nn-*;⁴ man hat auch eine Assimilation von *-mn-* zu *-mm-* angenommen, was aber nicht allgemein anerkannt wurde.⁵ Sollte diese Lauterscheinung trotz aller Widersprüche wirklich anzuerkennen sein, so könnte man auf eine Urform **me-mna-* verfallen und tatsächlich hat man dieselbe schon aufgestellt. Nun stimmt sie schon zu luw. *mammanna-* nicht, da ja dieses auch zwischen dem zweiten *-m-* und dem *-n-* einen wirklichen Vokal besass; weiter erwartet man aber im Hethitischen durchgehende Doppelschreibung des intervokalischen *-mm-*, wenn man es aus *-mn-* herleitet; eine geringe Anzahl solcher Schreibungen kommt nun tatsächlich vor: 3. Sg. Präs. *memmai* und Prät. *memmaš*; sie sind aber im Vergleich mit den Formen mit einfachem *-m-* so herzlich selten, dass man sie zu sprachgeschichtlichen Zwecken kaum heranziehen darf.⁶ Das hethitische *mema-* lehnt also eine Urform **me-mna-* auf entschiedenste ab.

Ein anderer Versuch, dem hethitischen Verbum zu Leibe zu kommen, wollte in *mema-* eine Assimilation aus **mena-* sehen, womit natürlich luw. *mana-* aufs schönste stimmen würde.⁷ Doch mahnt jede Annahme solcher Fernassimilationen zur Vorsicht; bevor man sich zu einer solchen entscheidet, sollen alle anderen Wege versucht werden.

Um auf etwas sichereren Boden zu kommen, muss man nun eine ausseranatolische Anknüpfung versuchen; sie war im Grunde schon vor langer Zeit gegeben:⁸ zu ai. *māna-ti* »erwähnt«, lit. *miniū*, *minė-ti* ds., lat. *mentiō* »Erwähnung«, die auf die idg. Wurzel **men-* »denken, geistig erregt sein« zurückgehen.⁹

Die Bedeutung der anatolischen Gruppe, »sprechen, sagen«, stellt die letzte Entwicklungsstufe in der Richtung dar, die durch oben gennante ai., lit. und lat. Bedeutung vorbereitet und eingeleitet wurde. Im Anatolischen hat sich nur noch die akustische Seite dieser Bedeutung gehalten.

Grössere Schwierigkeiten bereitet uns die formgeschichtliche Seite. Da nun das Luwische, wie schon erwähnt, für seine *-a-* durchaus idg. **e-* zulässt, so kann *mana-* einfach dem ai. *māna-ti* gleichgestellt werden, idg. demnach **méne-*, **méno-*; die Pleneschreibung des zweiten Vokals im Luvischen wird dann nicht etwa gegen diesen Ansatz sprechen können,

⁴ Unter gewissen Einschränkungen, vgl. *udnē* »Land«.

⁵ Vgl. Pedersen, a. O. 45 und (zum Ptzp. **-mno-*) 40.

⁶ Seltsam ist danach die Stellungnahme z. B. von Sturtevant-Hahn, *Comp. Gr.* 2 43, wo die *mm-*-Formen trotz der Anerkennung der Seltenheit als Stütze der Erklärung aus **me-mn-* benutzt werden. Auf die Wichtigkeit der Statistik in betreff der Verwertung der hethitischen Schreibung zu etymologischen Zwecken vgl. Laroche, *BSL* 52, 28.

⁷ So Pedersen, a. O. 116.

⁸ Benveniste, *BSL* 33, 140.

⁹ Pokorny, *Idg. EW* 726 ff.

da ja ein urluwisches *mána-ha, *mána-ta usw. erst spät zu *maná-ha, *maná-ta werden konnte.¹⁰

Anders steht es mit luw. *ma-mmanna-*; grundsätzlich kann dies einfach die reduplizierte Form von *mana-* repräsentieren; man erinnere sich nur an viele derartige Verba im Hethitischen: *kiš-* und *kt-kiš-* »werden« usw.! Da nun jedoch auch im Hethitischen eine Reduplikation vorliegt in dem noch zu besprechenden *me-ma-*, wird man sich fragen dürfen, ob es vielleicht nicht ratsamer ist, *ma-mmanna-* von *maná-* zu trennen und direkt mit *mema-* zu verbinden.

Heth. *mema-* nun kann nicht von idg. **men-* getrennt werden; da aber weder **me-mna-* noch **mene-* das Fehlen von idg. *-n-* in *mema-* zu erklären imstande sind, wird man den letzten möglichen Weg einschlagen und heth. *mema-* einfach aus idg. **mē-mn̥-* mit sonantischem **ñ-* herleiten.

Formgeschichtlich ist das hethitische *mema-* dann mit der Schwachstufe des idg. Perfektstammes identisch, die auch im Griechischen *mēma-* lautet: Pl. bei Hom. *mēma-men* »wir gedenken, haben Lust«, Plz. *mēma-ō's* usw.

Man kann hier nun auch die luwische Form *ma-mmanna-* unterbringen. Sie kann kaum einem idg. **me-mn̥-* entsprechen, da wohl beide anatolische Sprachen die idg. Nasalis sonans gleich behandelten; wohl aber könnte man darin die Entsprechung des vollstufigen Perfektstammes **me-mon-* sehen, die durch das gr. (Sg. 1) *mēmōna* bezeugt ist.

Die anatolischen Sprachen gehen nach dem Obigen in der Behandlung des alten Perfektstammes auseinander: das Hethitische hat die schwache Stufe verallgemeinert, das Luwische dagegen die starke durch das ganze System eingeführt; das Streben nach der Vereinfachung des Verbalstammes ist eine der bestbezeugten Erscheinungen in der anatolischen Morphologie. Es bleibt nur noch die Frage offen, wieso das Luwische das ursprünglich sicher athematische **meman-* in die thematische Flexion hinüberführen konnte. Auf diese Frage kann schon das danebenstehende *mana-* Antwort geben: unter dem Einfluss des letzteren konnte **meman-*, später *mamman-* thematisch werden, da es als eine Reduplikationsbildung zu *mana-* angesehen wurde; vielleicht kommt dazu als helfend noch das alte **mema-* in Betracht, das zu einer Verquickung mit **meman-* drängte, die gewiss **meman(n)a-* lauten sollte.

Wie nun die formgeschichtlichen Verhältnisse klarer liegen, so zieht man aus der obigen Erörterung auch für die Lautgeschichte grossen Nutzen: heth. *mema-* kann nur auf rein lautlichem Wege zu idg. **mēm̥n-* leiten und bezeugt mit grosser Wahrscheinlichkeit das historische *-a-* als Reflex von idg. sonantischem **ñ-*.

¹⁰ Vgl. oben im Text. In Wahrheit ist das luwische Verbalssystem heute noch so wenig bekannt, dass jede historische Verwertung dieses Materials von vornherein ganz unsicher ist.

Povzetek

O REFLEKSU INDOEVROPSKEGA ZLOGOTVORNEGA *N, *M
V HETITŠČINI

Indoevropski * η oziroma * η sta mogla imeti v hetitščini ali čisti *a* ali *an* oziroma *am* kot historični refleksi. Dosedanji material je precej nezanesljiv. Toda naslednja razlaga het. glagola *mema-* »govoriti, reči« kaže na precej zanesljiv način na *-a-* kot pravilni refleksi ievr. zlogotvornih nosnikov:

mema- spada v anatolsko skupino, katere luvijska primerka sta glagola *manā-* in *mammanna-*, oba »reči«. Vsi trije grede na ievr. debljo **men-* »misliti, spominjati se itd.« in kažejo ekstremno razvitje pomena »omenjati«, ki ga srečujemo pri sti. *māna-ti*, lit. *minėti* in lat. *mentīo* »omemba«. Oblikovno se skladata sti. *māna-ti* in luv. *manā-* (prim. pret. 1 sg. *manā-ha*): ievr. **ménō*; *mammanna-* in het. *mema-* pa gresta na ievr. perfekt, torej na sistem oblik, tvorjen z reduplikacijo in z alternacijo v korenu: **me-mon-* (prim. gr. *mémōna* »spominjam se«) in **me-m η -*. Anatolska skupina je posplošila vsakokrat eno od omenjenih debelnih oblik: luvijščina prvo, hetitščina pa drugo; luv. *mammanna-* je prevzelo naknadno še tematsko sprego od *mana-*; v hetitščini je edino pravilno debljo *mema-* zašlo pod vpliv glagolov kot *uppa-* (razred II 2d po Friedrichu), zato sicer prez. 1. sg. *mema-hhi*, 2. pl. *mema-tteni* 1. p., toda imp. 2. sg. *memi* itd.

Bojan Čop

LUVICA II

3° *upa-* »apporter«¹

avec la variante purement graphique *uppa-*,² réapparaît dans hiér. *upa-*; voir Laroche, *Dict. louv.* 101 et suiv. Le mot répond à hitt. *uppa-* »(her-)schicken«.³ Les sens ne diffèrent que faiblement; il semble que le hittite ait conservé le sens primitif, car celui-ci est plus concret et laisse entrevoir le sens directionnel du préverbe *u-*.

Quant aux formes, le verbe hittite comporte deux thèmes, l'un à voyelle finale *-i/-iya-*, et l'autre, plus largement usité, terminé par la voyelle *-a-*; en louvite, il semble qu'il n'existe qu'un seul thème, celui en *-a-*:

- prés. 1^{re} sg. hitt. *uppa-hhi*
 3^e sg. hitt. *uppa-i*
 3^e pl. hitt. *uppa-nzi* = louv. *upā-nti*
 1^{re} pl. hitt. *uppi-weni*
 prét. 1^{re} pl. hitt. *uppi-wen*
 imp. 2^o sg. hitt. *uppi* = louv. *upa*.

¹ Pour les nos 1 et 2, v. *SIR-Lingu.* (Ljubljana 1956), pp. 40 et suivv.

² Le sens de ce dernier verbe n'est pas tout à fait assuré, v. Laroche, *Dict. louv. s. v.*

³ V. pour les formes et le sens Friedrich, *Heth. Wb.*, p. 234, et pour les étymologies évoquées jusqu'à cette époque-là, Pedersen, *Hittitisch* 116 et suiv.

Si l'on se rappelle la règle bien connue selon laquelle le louvite répond très fréquemment à hitt. *-e/i-* par un *-a*,⁴ on s'explique immédiatement la monotonie dans le système du verbe louvite. En même temps, on reconnaît que le verbe hittite présente un type de flexion plus ancien.

L'étymologie correcte a été donnée, pour le verbe hittite, le seul connu à l'époque, par Hrozný, *Spr. d. Heth.* 122, n. 2. Mais les étymologistes postérieurs semblent la méconnaître; Pedersen, *Hittitisch* 116sq. la cite, mais la rejette en soulignant les difficultés du sens.

Selon Hrozný, il s'agit d'un composé du verbe *pāi-* «donner» et du préverbe *u-*. Cette analyse est correcte, mais à cause de l'attitude de Pedersen et d'autres, ainsi qu'à cause de l'accroissement des matériaux, ayant tout de ceux provenant des dialectes autres que hittite, cette étymologie est digne d'une discussion nouvelle. On remarquera qu'elle nous pourra fournir, entre autres choses, des renseignements précieux sur l'histoire du mot base, *pāi-* «donner».

Pour certifier l'analyse de Hrozný, on s'appuiera sur les faits suivants:

1° La flexion du verbe hittite est celle de la classe en *-hhi*, à laquelle appartient, on le sait, le verbe base *pāi-*.

2° La flexion de hitt. *uppa-* présente une alternance *-a-* : *-i-* / *-iya-* à la finale qui réapparaît dans le système des verbes comme *pe-nna-* »(hin)treiben« et *u-nna-* »hertreiben, herschicken« (la classe de Friedrich II 2 d).

3° Le thème du verbe *uppa-*, par lui-même, suggère l'analyse en *u-*, préfixe verbal bien connu, et un thème au sens général «faire bouger, faire changer de place» ou «pousser vers un endroit».

4° On trouve, à côté des thèmes signalés sous n° 2, un élargissement en *-e-š-*: *uppeš-*, figurant dans la 2° et la 3° du sing. du prêt., *uppeš-ta*; signalons encore l'itératif *uppešk-*.

On voit que les caractéristiques citées par elles-mêmes mènent l'analyse au résultat obtenu par Hrozný à l'époque où les connaissances du hittite se trouvaient encore à l'état rudimentaire.

D'abord, la flexion de *uppa-* suivant la classe en *-hhi* suggère que le verbe base appartenait à la même classe; il est vrai qu'il y a des cas nombreux de flottement entre les deux classes verbales principales en hittite, mais tous ces cas sont sporadiques⁵ de sorte que tout verbe, en

⁴ V. aujourd'hui Laroche, *Dict. louv.* 134. On remarquera que le *-i-* de *uppi-* remonte à une suite de trois phonèmes, *-eya-* ou *-iya-*, qui semble être conservée non seulement en hitt. *piya-*, *peya-*, mais en louvite même, dans le verbe simple: *piya-*, lyc. *pije-*. Mais il faut noter que la semi-voyelle *y* tend à tomber à l'intervocalique, cf. *a-a-* à côté de *aya-* «faire» en louvite en face de *iya-* en hittite, et que le composé *u-ppa-*, *u-pa-*, avec l'accent primitif reposant sans aucun doute sur le préverbe, avait soumis la suite *-eya-*, *-iya-* (qui en louvite pouvait devenir *-aya-*) à des actions inconnues du verbe simple.

⁵ Les exemples rares d'une dualité de flexion plus systématique, p. ex. *dala-* et *daliya-* «laisser», font apparaître, dans chaque type de flexion, un thème à part. Cf. Friedrich, *Heth. El.* I, p. 58 sq.

général, permet une classification sûre, à condition naturellement qu'il soit attesté dans un nombre de formes assez grand. On ne peut remarquer aucun exemple du passage du composé à la classe autre que celle du verbe basé *pe-nna-* et *u-nna-*, *pe-da-* et *u-da-*, pour en citer les plus connus, appartiennent à la classe en *-hhi* tout comme *nāi-* et *dā-*; *p-iya-* «envoyer» et *u-iya-* m/sens font partie de la classe en *-mi* de même que *iya-* «faire»; etc. Cette régularité est de grande valeur: elle exclut tout rapport avec le verbe *piya-* «envoyer»; on notera en outre que le Hittite devait sentir le sens directionnel de *pe-* usité dans *p-iya-* et qu'il savait, à une époque préclassique, tout au moins, que c'est par *u-iya-* que s'exprimait son contraire; ceci posé, il semble qu'une constitution d'un nouveau contraire sur la base de *piya-* lui-même serait superflue.

On sait que *pe-nna-* et *u-nna-* sont composés de *nāi-* «conduire»; le fait qu'ils présentent une flexion très proche de celle de *uppa-* nous fait penser que *uppa-* dérive d'un verbe simple de structure parallèle à celle de *nāi-*, en d'autres termes, *u-ppa-/u-ppi-* doit être le composé de *pāi-* «donner»; cf. en outre les formes à thème sigmatique attestées dans la flexion de *pāi-*, tout comme dans celle de *u-ppa-*:

prés. 2° sg. *pešti*, 2° pl. *peštēni*
 prêt. 3° sg. *pešta* comme *uppešta*
 imp. 2° pl. *pešten*
 itér. *pešk-* comme *uppešk-*.

On peut, dès lors, considérer notre étymologie comme répondant à la réalité. Il ne reste que quelques problèmes phonétiques et sémasiologiques.

D'abord, le flottement entre *uppa-* et *uppi-* ne fait, au point de vue de notre étymologie, aucune difficulté: Le vocalisme *-a-* de *uppa-*, *penna-* et *unna-* s'explique par le passage de *-e-* en syllabe atone à *-a-* pur, s'il est suivi de *-hh-*;⁶ nous ne nous arrêterons plus sur ce problème dont les faits essentiels seront discutés dans une étude sur la théorie dite «des laryngales». Le thème *uppa-*, comme *penni-*, *unni-*, est étroitement lié à la forme *pi-* à côté de *piya-* du verbe *pāi-* «donner»: 1° pl. *pi-weni*, *pi-wēn* à côté de *piya-weni*, *piya-wēn*; si le verbe simple et orthotone pouvait admettre la contraction de *-iya* à *-i-*, c'est encore à plus forte raison que l'on s'attend à ce phénomène dans la position enclitique après le préverbe *u-*.

Le préverbe lui-même a pris la forme de *u-* aussi bien en hittite qu'en louvite. D'autre part, le louvite possède le même préverbe sous la forme de *aw-*, dans le verbe *aw-i-* «venir», tandis que le hittite y répond par la forme normale, *uw-a-/u-i-*.⁷ Mais il n'en résulte aucun danger pour notre explication de louv. *upa-*: le louvite a conservé dans la paire *aw-i-* — *u-pa-* tout simplement les deux formes de notre préverbe que celui-ci

⁶ Nous posons: *pé-hhi*, *né-hhi*, avec *-e-* accentué, mais prim. **uppe-hhi*, **pénne-hhi*, **ünne-hhi*, avec le transfert de l'accent sur le préverbe, etc.

⁷ V. Laroche, *RHA* 63, p. 99 et suiv.

devait prendre dans les deux positions théoriquement possibles — devant voyelle ou devant consonne — s'il était constitué primairement d'une diphthongue. Il est clair que c'est du côté hittite qu'il faudra noter une innovation: de la position antéconsonantique, il a introduit la forme *u-* dans celle devant la voyelle.

Reste le sens. On doit partir d'un verbe, *pāi-*, dont le sens est, à l'époque historique, fort abstrait, «donner», et qui réapparaît dans ce même sens en tokharien et en germanique.⁸ Est-il possible, dans ces conditions-là, de rendre compte du sens aussi concret qu'est celui de *u-ppa-*? Il nous semble que toute difficulté disparaît si l'on part d'un sens concret «faire bouger»; on a vu plus haut que c'est bien en partant de celui-ci que s'explique le mieux l'usage de *uppa-* dans les deux branches de l'anatolien. Mais le louvite montre un sens plus évolué qui se rapproche de beaucoup de celui de *pāi-* «donner»: dans un passage comme *KUB XXXV 133 II 29/30*:

URU *ha-āt-tu-ša-ya ap-pa-ra-an-ti-en a-ri-in*
an-na-ru-ma-a-hi hu-u-it-wa-la-a-hi-ša-ha ú-pa

notre verbe peut être traduit aussi bien par «apporter» que par «donner» ou «régaler».

On devra donc partir de «apporter» tant bien pour hitt. *pāi-* que pour pour ses congénères germanique et tokharien. On se rappellera la racine indo-européenne **dō-* qui, malgré son usage général au sens de «donner», réapparaît en hittite au sens de «faire mouvoir».⁹

Si cette analyse est correcte, on pourra à peine croire que le verbe *pāi-* soit composé de *pe-*, le préverbe connu marquant l'éloignement du sujet parlant, et de *i-*eur**: **ai-* «donner». Les sens concrets de *uppa-/upa-* montrent à quel point cette étymologie est erronée; on pourra d'ailleurs remarquer que le sens spécifique de *pe-* n'est concevable que dans son opposition à *u-*, et qu'il est très peu probable que le hittite et le louvite aient créé tous les deux un nouveau composé sur la base de *pāi-* lui-même enfermant le préverbe *pe-* au sens opposé à celui de *u-*.

On voit l'utilité de notre analyse: le verbe simple *pāi-* apparaît dans un contexte nouveau et qui mène à une connaissance plus sûre de la préhistoire du groupe de mots en question.

Nous ajoutons que le verbe *pāi-* «donner» suggère lui-même, par la graphie de son composé *u-ppa-*, qu'il remonte à une racine indo-européenne commençant par une occlusive sourde, c.-à-d. **p-*: selon la loi

⁸ V. aut., *SIR-Lingu.* IX, p. 51 et suiv.

⁹ Pedersen, *Murš. Sprl.*, p. 62 et suiv.

**we-*; dès lors, on peut comparer *ušša-* à v. ind. *vatsá-s*, ou mieux: les deux mots peuvent être identiques jusqu'au dernier élément.

C'est donc par i.-eur. **-ts-* que nous expliquons la sifflante double de *ušša-*; il y a eu une assimilation très fréquente et bien naturelle de *-t-* à *-s-* subséquent. Ce qui reste à expliquer c'est le trait fort caractéristique du système phonétique anatolien où le groupe *-ts-* semble être conservé sans aucune altération. Ainsi, dans la flexion du verbe *ed-* »manger«, le louvite présente, à côté de l'infinitif *ad-una*, les deux formes de l'impératif: *a-az-za-aš-ta-an* et *az-tu-u-wa-ri* qui sont à lire (*ats-tan*) et (*ats-tuwari*) et qui répondent à hitt. *ezzatten* resp. *ezzašten*.

Si le louvite partage avec le hittite ce trait caractéristique de conservation du groupe *-ts-* dans la flexion des verbes ahtématiques, il ne faut pas en conclure que tous les exemples du groupe *-ts-* de date indo-européenne soient restés intacts; il faut noter deux particularités de ce phénomène si curieux:

1° Le groupe *-ts-* remontant à *-ts-* indo-européen ne se trouve que dans le système vivant de déclinaison ou de conjugaison: dans le nom. sg. comm. des thèmes en *-t-* ou *-nt-*; dans la flexion des verbes athématiques au thème en occlusive dentale, normalement en *-d-*; et dans la formation des itératifs--duratifs en *-sk-*, formés des mêmes thèmes: *humants* — *ets-tsi* — *at-sk-*. Il n'y a pas de forme à *ts* ancien qui soit isolée.²¹

2° Les graphies des scribes hittites très compliquées — voir ci-dessus les exemples du verbe *ed-* »manger« — laissent supposer qu'il ne s'agit pas de simple affriquée (*ts*) mais que l'on doit prononcer tous les deux éléments du groupe avec un allongement ou un renforcement très sensible, de façon qu'une transcription *ttss* ne serait pas inutile.

Si la première de ces particularités montre assez clairement que tous les exemples de notre groupe de date ancienne peuvent être pris pour des innovations dues à la tendance des langues anatoliennes de se créer des systèmes flexionnels où le thème reste inaltéré dans toutes les formes, la deuxième conduit plutôt à la conclusion que l'élément occlusif du groupe *ts* était simplement protégé contre l'action de la partie sifflante par les formes à *-t-* non menacé, mais de façon que sa prononciation était particulièrement renforcée.

Le louvite a donc conservé le groupe *ts* dans le système flexionnel où une restitution de l'occlusive était particulièrement facilitée par les tendances générales d'ordre morphologique de cette langue. Mais dans un mot isolé, on peut s'y attendre, l'évolution la plus naturelle conduisait à l'amuissement complet de la partie occlusive du groupe *ts*. Or c'est bien le cas de notre mot: *ušša-* semble être bien isolé, en louvite, car il n'y a pas de trace du mot base représenté par hitt. *wett-*.

²¹ Le cas de l'ablatif hittite est hors de question: il s'agit ou bien d'une postposition (Pedersen) ou bien d'un suffixe adverbial (**-dhi*, selon Kronasser).

En addition, on remarquera que le louvite se distingue du hittite par un traitement fort caractéristique des groupes de consonnes *-st-* et *-sk-*: il y répond par *-ss-* dans les deux cas;²² ce phénomène démontre que le louvite était en train de bouleverser du fond au comble le système des occlusives indo-européennes: outre le fait que les occlusives sourdes tendaient à se confondre avec les sonores, entre voyelles, le relâchement complet de l'occlusion de *t* et *k* membres des groupes de consonnes montre que cette série des occlusives allait se transformer en une sorte de douces.

L'explication de *ušša-* par v. ind. *vatsá-s* et sembl. fait apparaître une isoglosse remarquable reliant le louvite à l'indo-iranien; mais celle-ci n'est pas isolée.²³ Ce qui est à souligner, c'est que cette isoglosse, comme aussi celle de la note 23, sépare le louvite du groupe hittite et le rattache à un groupe de langues qui sont naturellement peu apparentées, dans leurs traits essentiels, au groupe anatolien.

POVZETEK

3. Luv. *upa-* in *uppá-* »prinesti« je identičen s het. *uppa-* »poslati (sèm proti govorečemu)«; oba kažeta na pravilnost analize Hroznýja, ki je videl v takrat znanem het. *uppa-* prefiks *u-* »sem« in glagol *pāi-* »dati«. Morfološka dejstva — ista spregatev v simpleksu in sestavi, alternacije v deblu het. glagola *uppa-*, ki kažejo na isti tip kot *u-nna-* od *nāi-*, i. dr. — dokazujejo, da gre v resnici *u-ppa-* k *pāi-*. Ta razlaga pa nam nalaga, da naš *pāi-* v njegovem abstraktnem pomenu »dati« razlagamo (podobno, kot velja za ievr. **dō-* »dati«) tako, da izhajamo iz prv. pomena »premikati proti komu«. To potrjuje het. *pippa-* »prevrniti«, ki očitno kaže intenzivno reduplikacijo, je pa neposredno izveden iz *pāi-* v prvotnem pomenu.

Razlaga glagola *uppa-* v zgornjem smislu nam odkrije nadalje, da gre *pāi-* na ievr. koren s *p-* jém v začetku, tako da potrjuje etimologijo, ki sem jo dal v *SLR-Lingu.* IX 51 sl. Nadaljnje potrdilo, topot s prvotnim pomenom »premičkanja«, pa je ievr. **pi-d-* v got. *fitan* »roditi«, ags. *fitt* »prepir«, angl. *fit* »napad bolezni«, ir. *idu* »bolečina« (zadnje pri Pokornyju, *Idg. EW* 830).

4. Luv. *ušša-* »leto« ni identično s het. *wett-*, saj bi to privedlo do nenavadnih glasovnih zakonov, temveč spada k skupini izvedenk od ievr. **wet-* »leto« s sufiksom *-es/s-*; identično je s sti. *vatsá-s*. Ta razlaga pokaže, da je razvoj ievr. konsonantne skupine **-ts-* tu šel v smeri uničenja zapore glasu *-t-*, kar je sicer navzkriž z znanim pravilom, da se ta skupina v vseh anatolskih jezikih 2. tis. ohrani kot taka; res pa je takoj treba priznati, da vsak od teh primerkov more temeljiti na analogični restituciji *-t-* ja po oblikah, kjer je ta glas stal v drugačnem kontekstu in torej ni bil ogrožen; vsi primerki ohranjenega *-ts-* so namreč zabeleženi v živem fleksijskem sistemu. Ker je *ušša-* izoliran, je več kot verjetno, da je glasovni razvoj v njem bil nemoten, torej v skladu s splošnimi tendencami.

²² V. Laroche, *BSL* 53, p. 197.

²³ Dans un autre article, nous allons étudier le rapport de v. ind. *urvárā-* »champ« et av. *urvarā-* »plante« avec luv. *warwalan-*; etc. »semence, progéniture«.

Čeprav W. v. Soden sam pravi, da bo do dovršitve tega slovarja preteklo še precej let (str. I), vendar želimo in upamo, da bi v dogledni dobi doživeli celotno delo. S tem bo razumevanje novih akadijskih tekstov nedvomno zelo olajšano. V podrobnosti dela, ki je usedlina avtorjevega ogromnega znanja akadijskega jezika, se kajpak tu ne spuščamo. Avtor sam omenja, da listinskega gradiva ni mogel v isti meri izčrpati, kakor je to storil glede pisem in literarnih tekstov (str. I). Pravni zgodovinar bo to sicer obžaloval, toda spričo ogromne množine listin, ki so le malo obdelane, bo moral priznati, da avtor ni mogel drugače ravnati.

V. Korošec

SUMERIAN PROVERBS. Glimpses of Everyday Life in Ancient Mesopotamia. By *Edmund I. Gordon* with a chapter by *Thorkild Jacobsen*. (Museum Monographs. Published by The University Museum, University of Pennsylvania.) Philadelphia 1959, \$ 7,50. XXVI + 556 str. 76 plts.

Stari pregovori in reki so dragocene pričje ljudske modrosti in ljudskega naziranja o življenju in družbi. Posebno priljubljeni so bili na Starem vzhodu. Tako so pri Egipčanih nastali obširni »modrostni spisi«. Biblija ima posebno knjigo Pregovorov (Mišle Šelomo). Zelo razširjeni so pa bili tudi pri starih Sumercih. Njihovi pisarji so v mestih Nippurju, Uru (in najbrž tudi drugod) sestavljali cele zbirke takih rekov. Navadno so to kratka pravila, življenjske maksime, včasih samoumevne resnice, včasih kratke, nekoliko sarkastične zgodbe. Edm. J. Gordon, docent za klinopisne študije na Harvardski univerzi, je v zajetni knjigi rekonstruiral dvoje takih sumerskih zbirk pregovorov, od katerih je prva štela 202, druga pa 160 rekov; pri tem je slabo ohranjena četrtnina prve in osmina druge. Kot uspeh svojega šestletnega dela objavlja avtor transkripcijo in prevod besedila obenem s kratkim komentarjem in navedbo paralelnih mest. Skrbno navaja vire za obe plošči, podaja podrobno kulturno analizo v zvezi s posameznimi besedami (str. 285—323), sumerski glosar (324—438), seznam akadijskih izrazov (438—445), ter »dodatke in popravke« (449—545) iz leta 1959, štiri leta po dovršitvi rokopisa; fotografski posnetki 170 uporabljenih glinastih plošč (ic) omogočajo kontrolo izvirnega besedila. Prof. Thorkild Jacobsen je prispeval dragocene pripombe in dodatke glede več pregovorov (447—487, 547—550). Ob sklepu je navedena izbrana bibliografija (551—553).

Sumerski pisarji so sestavljali zbirke rekov in pregovorov po določenih vodilnih besedah, s katerimi se reki navadno začenjajo. Take besede so n. pr.: mesto, čoln, hiša, usoda, revež, lisica, osel, govedo. Sužnji so omenjeni le dvakrat, pogosto pa je govor o razmerju med revežem in bogatim (»Revež ni trden«, »Reveževa beseda ni sprejeta«, str. 189, 479). Med živalmi je vzbujala največ zanimanja lisica; vendar je Sumerci niso gledali prijazno. Tudi nekaj značilnosti sumerske družbeno-politične

ureditve, zlasti pa družinski ustroj odseva iz posameznih rekov (n. pr.: »Zet! Kaj prinaša? Tast! Kaj (mu) daje on v zameno?«, str. 469).

Sumerske reke in pregovore so deloma prevedli Babilonci in Asirci, tako da je nekaj ohranjenih v sumerskem in v akadijskem besedilu. E. Gordonova zasluga pa je, da je s svojim delom razgrnil pred našimi očmi tiste pregovore in reke, ki so ohranjeni samo v sumerskem jeziku. Napisani so bili za časa dinastije v Isinu in v času do Hammurabijevega sina Samsuiluna (torej nekako 2000—1650) v Nippurju in Uru; po svojem izvoru so pa nedvomno mnogo starejši. V njih se kaže mnogo značilnosti starih Sumercev, njihova kritičnost v presojanju različnih življenjskih odnošajev. Plošče izvirajo po večini iz izkopavanj, ki jih je organizirala Pennsylvanska univerza (Filadelfija) v Nippurju (1889—1900, 1949—1950 in 1951—1952, skupno z univerzo v Chicagu), deloma pa iz izkopavanj Sira Leonarda Woolleya v Uru (v letih 1930—1931). S svojo temeljito filološko in kulturnozgodovinsko študijo nam je avtor podal dragocen prispevek za spoznavanje miselnosti starih Sumercev.

Viktor Korošec

... ..
... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..
... ..
... ..
... ..
... ..
... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

Urednika — Directeurs:
MILAN GROSELJ, STANKO SKERLJ

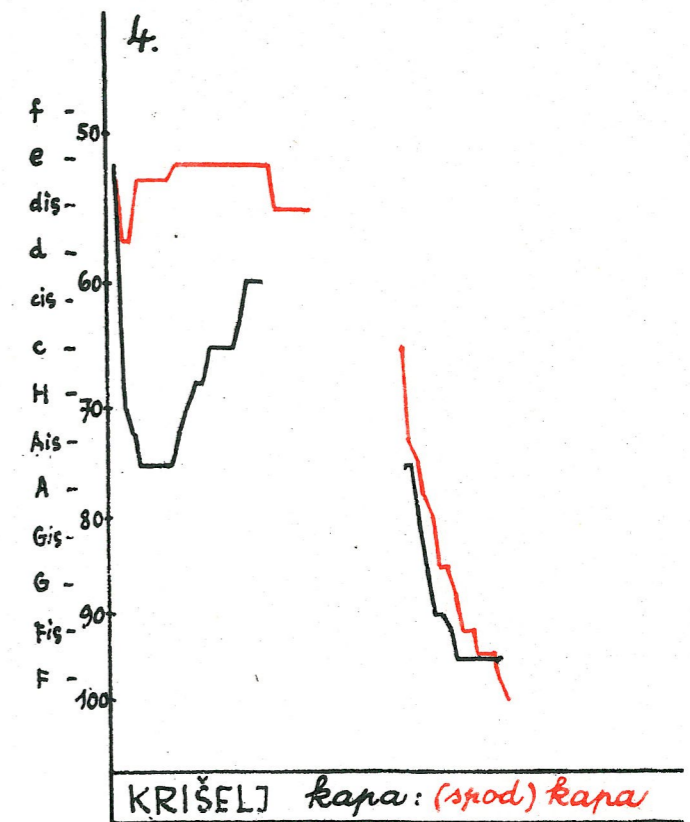
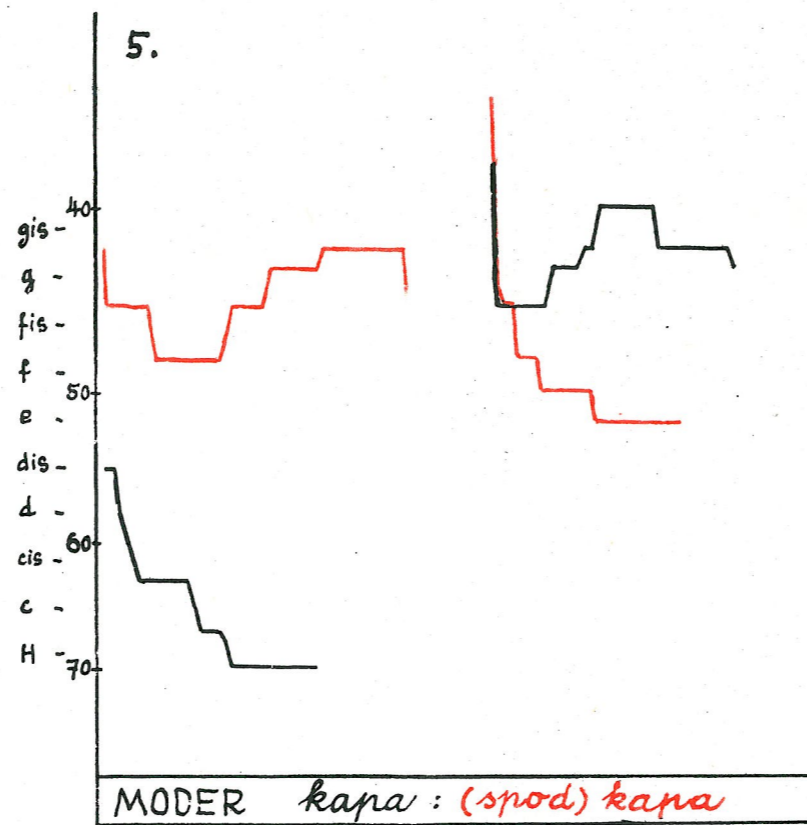
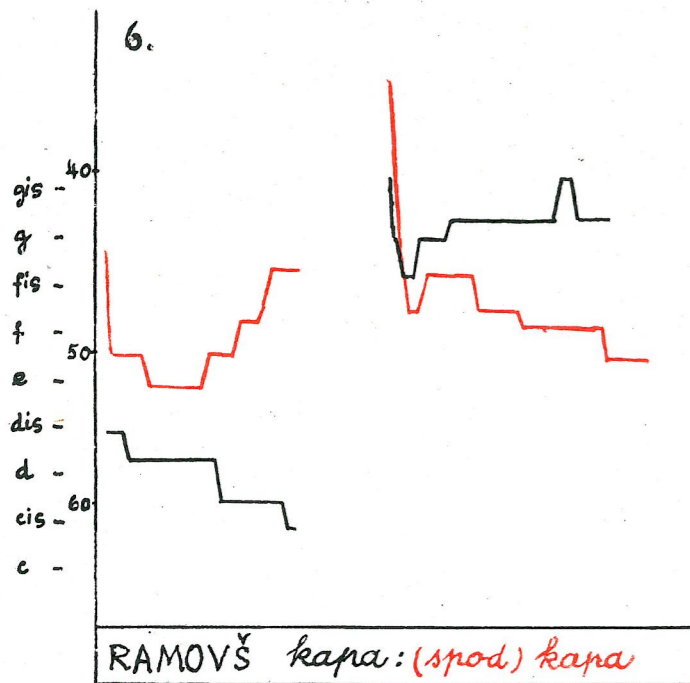
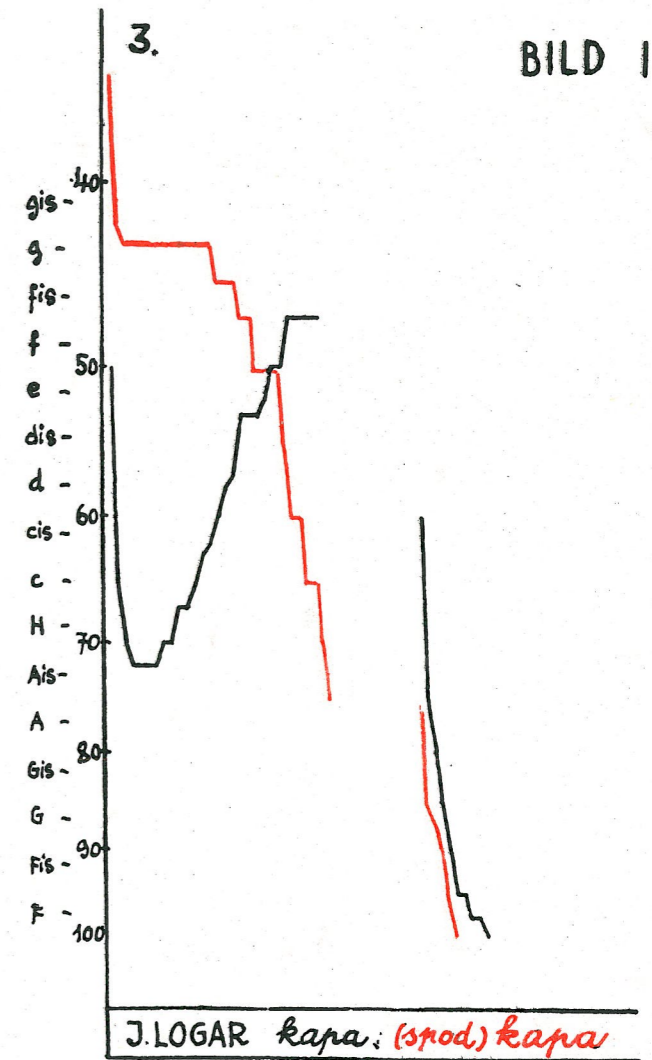
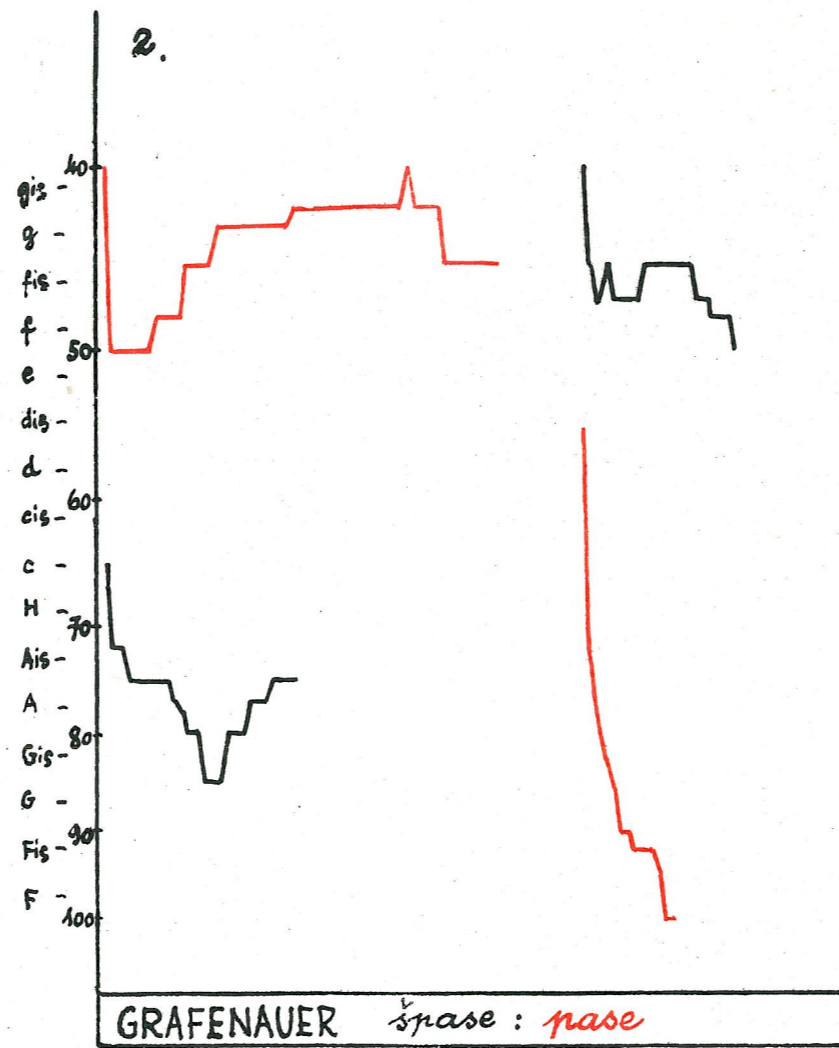
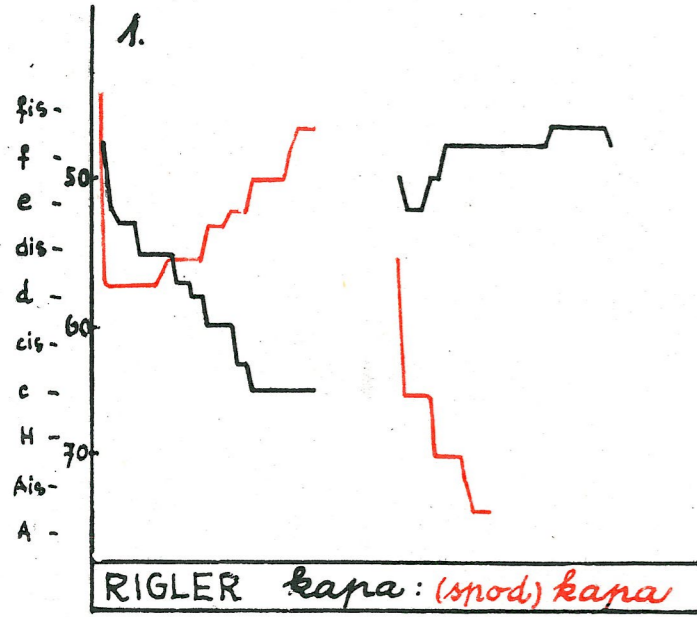
Rokopisi naj se pošiljajo na naslov: prof. Stanko Škerlj,
Filozofska fakulteta, Oddelek za romanistiko,
Aškerčeva 12, Ljubljana

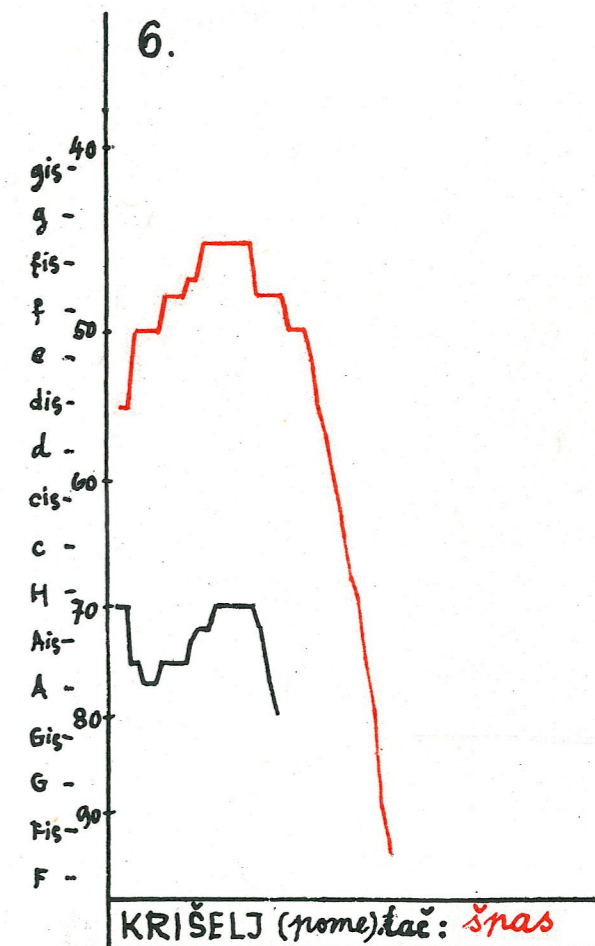
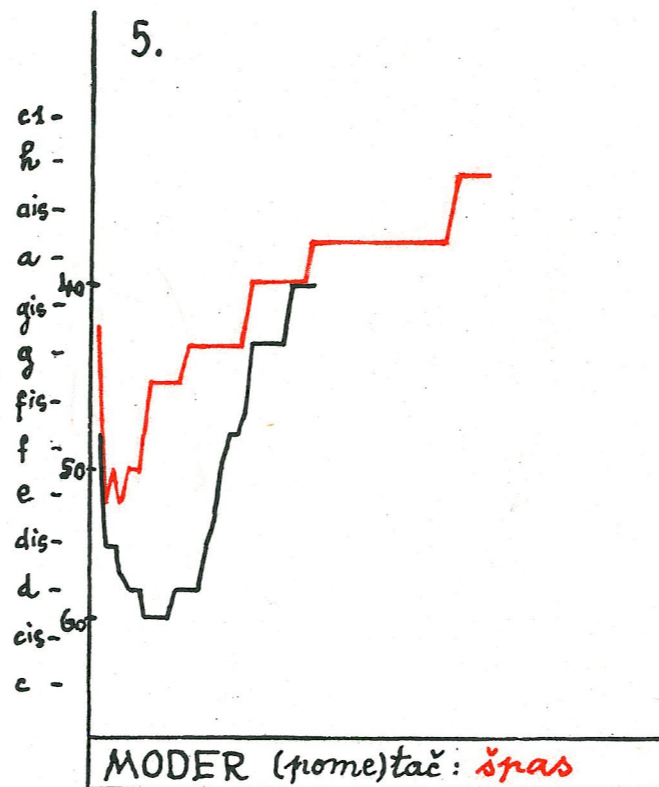
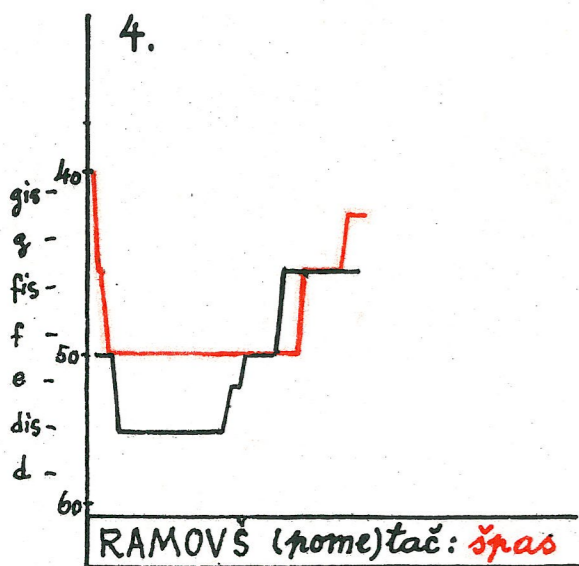
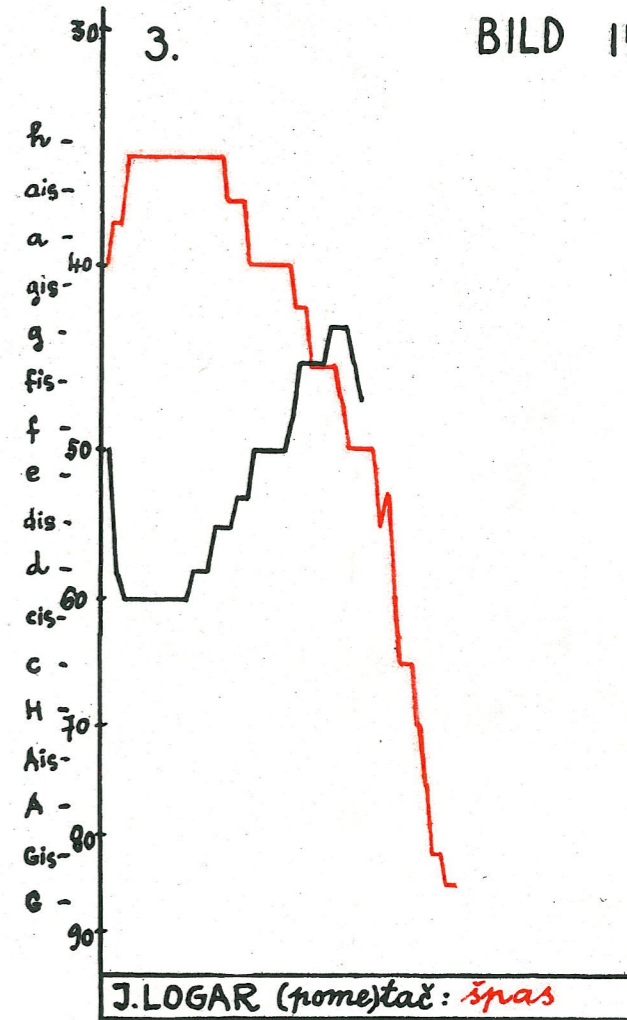
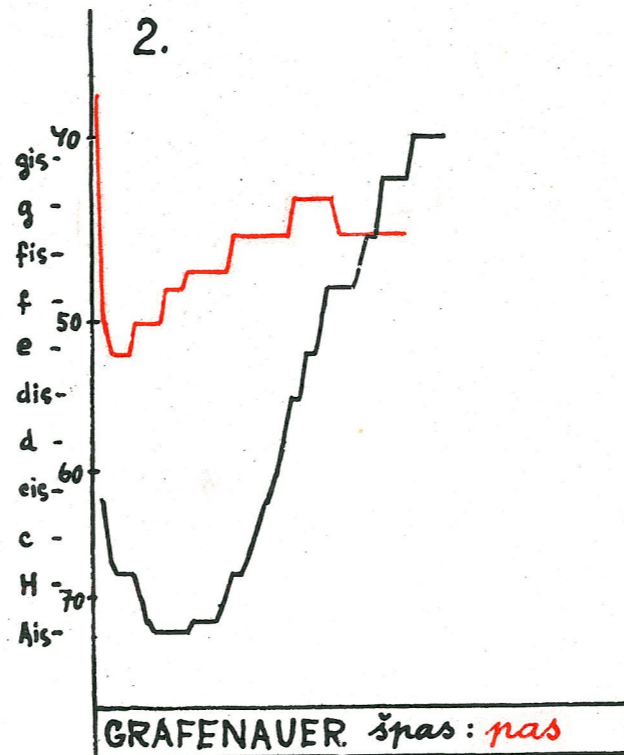
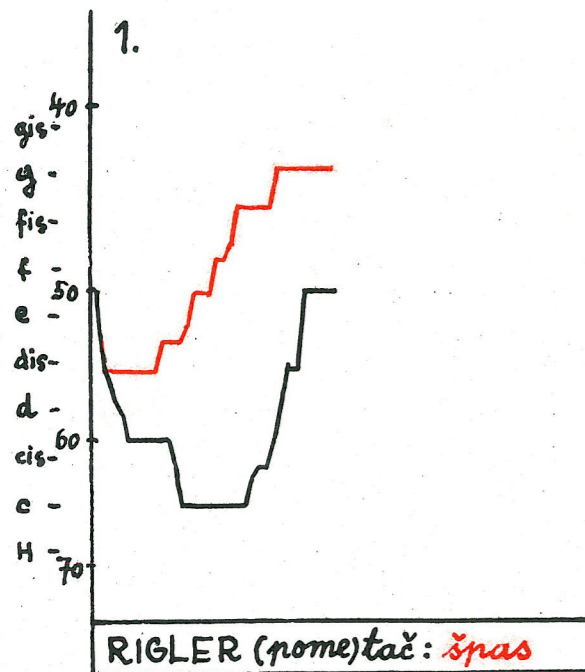
Prière d'adresser les manuscrits à M. Stanko Škerlj,
Filozofska fakulteta, Oddelek za romanistiko,
Aškerčeva 12, Ljubljana

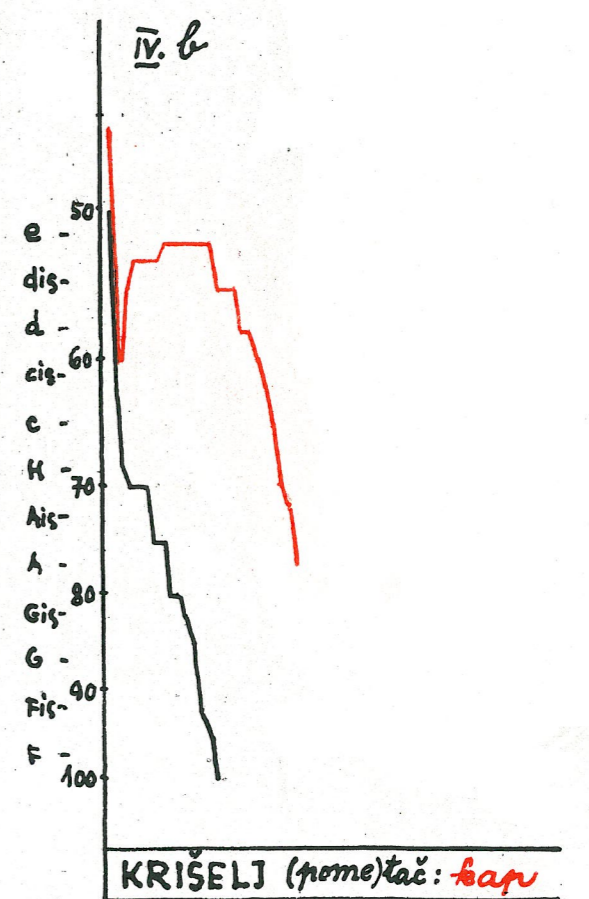
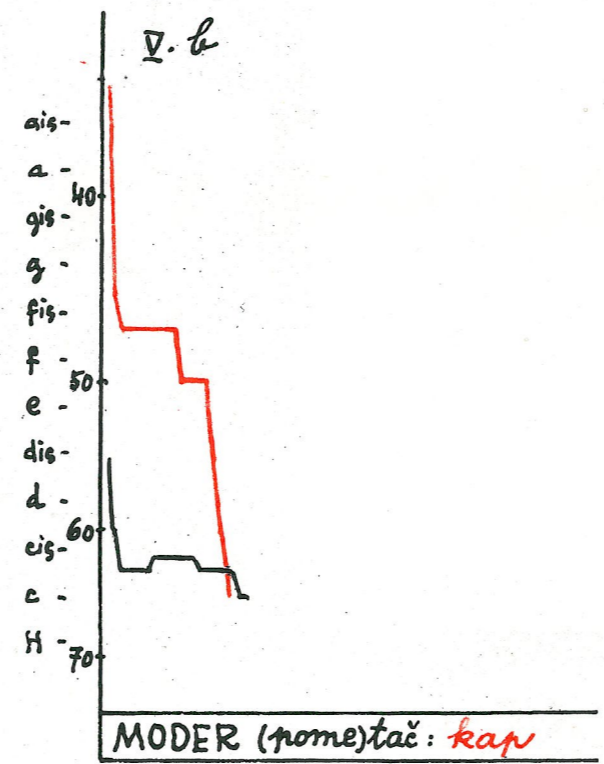
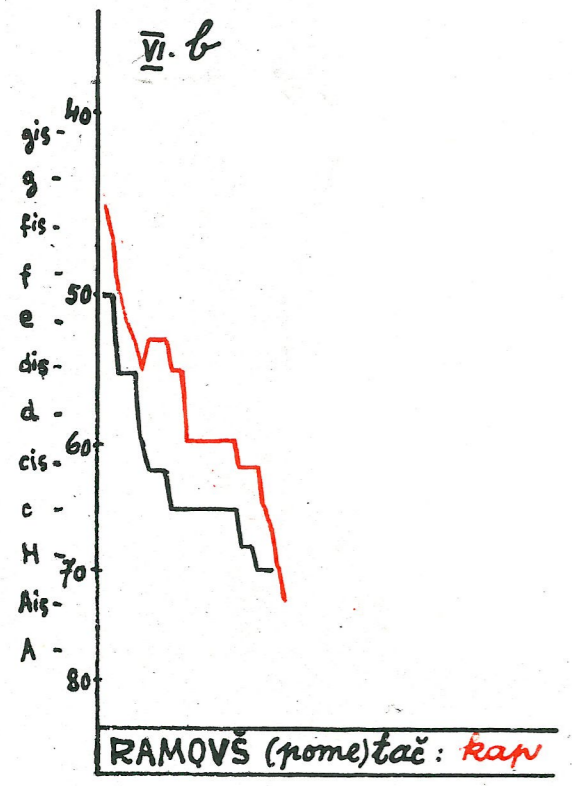
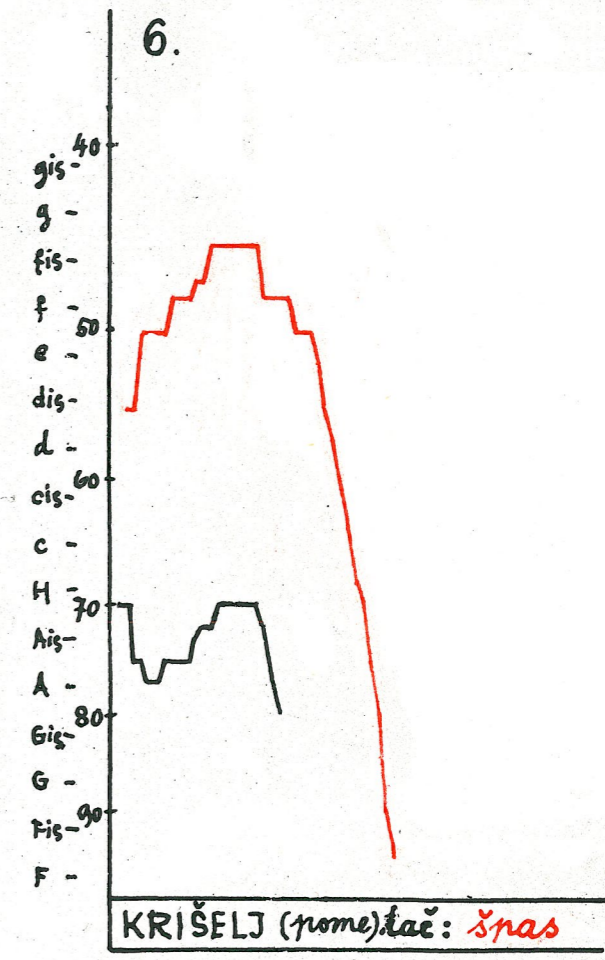
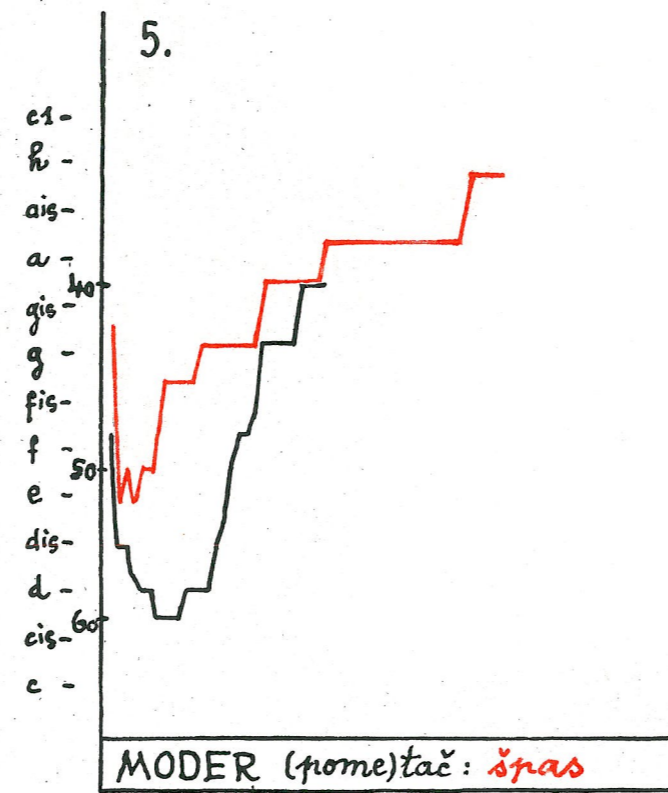
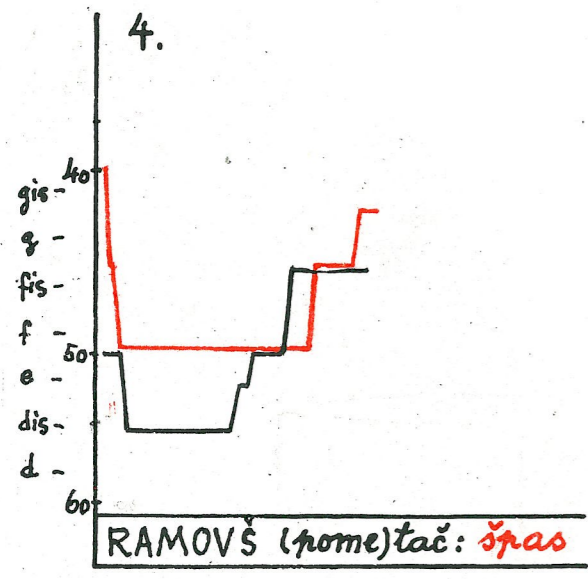




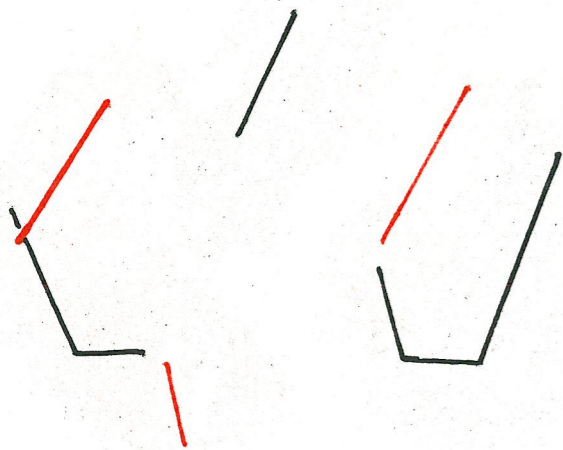








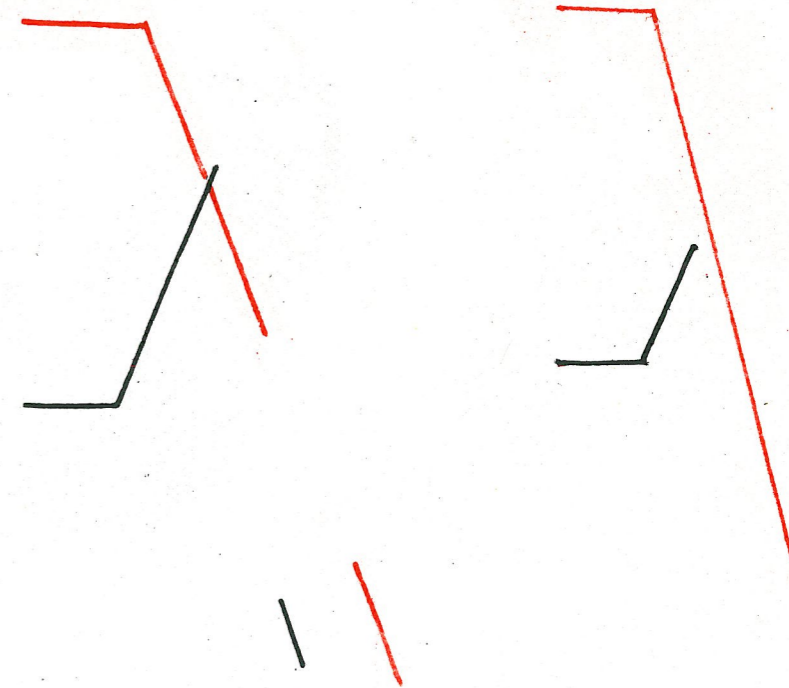
1.



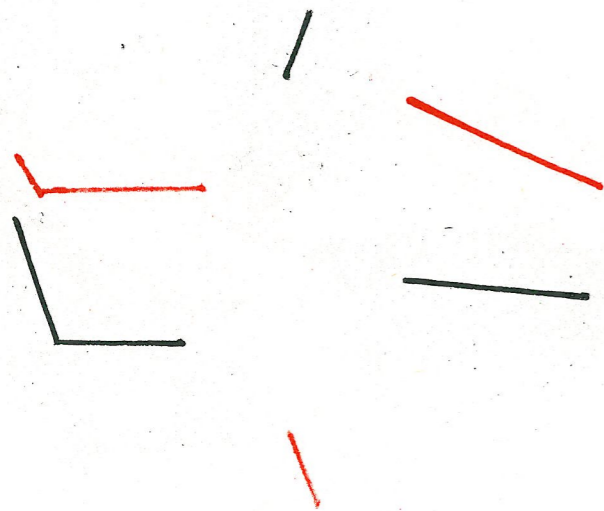
2.



3.



6.



5.



4.

